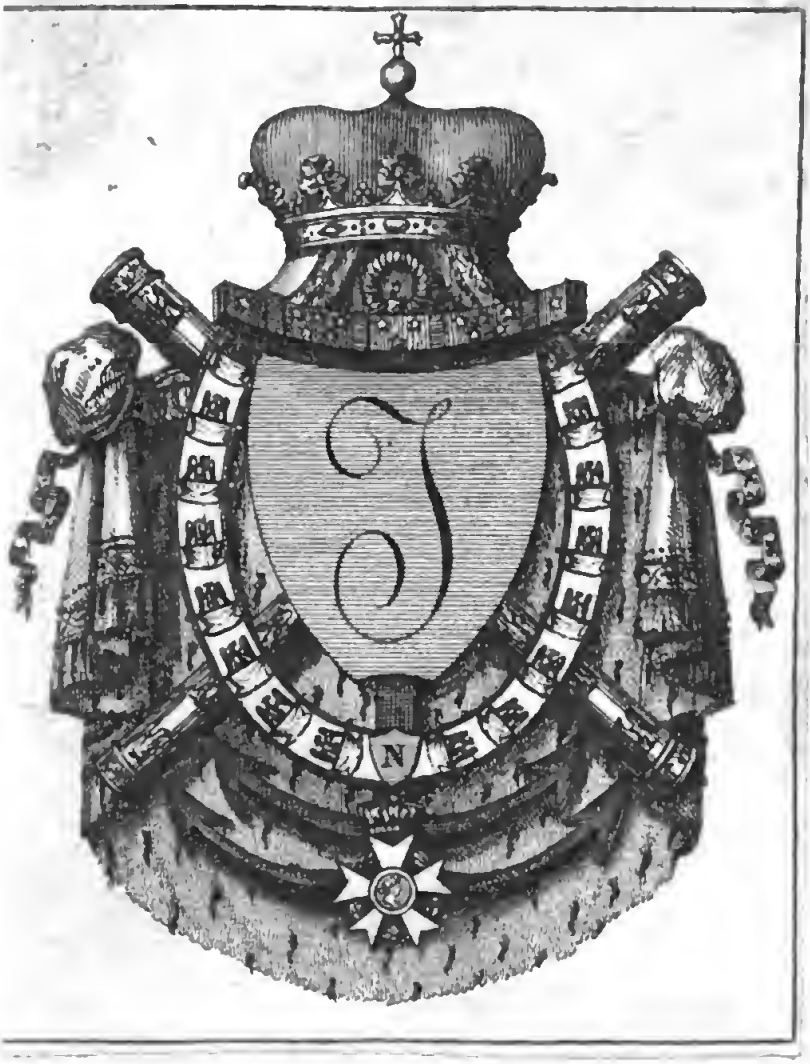
7353



THOMAS

BROWN:

54 7815

THOMAS BROWN,

OU

L'AMOUR DE L'HUMANITÉ.

Traduit de l'Anglais, par M.e de C.....

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,

Chez RENARD, Libraire, rues de Caumartin, n.° 12, et de l'Université, n.° 5.

1806.

BIBLIOTECA NAPOLI

HISTOIRE

DE

THOMAS BROWN,

OU

L'AMOUR DE L'HUMANITÉ.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

VERS la fin du mois d'août, environ sur les huit heures du soir, peu de temps après le coucher du soleil, trois voyageurs arrivèrent, à pied, dans un de ces cabarets borgnes, sur le grand chemin du nord, à dix-neuf milles de Londres. La pluie, qui était

tombée sans interruption pendant une grande partie de la journée, les avait tellement pénétrés, qu'ils demandèrent aussi-tôt quelques rafraichissemens. Leur triste état émut la maîtresse du logis, veuve naturellement charitable et compatissante ; elle commença par faire bon feu : l'habillement de ces nouveaux hôtes lui annonçant, d'ailleurs, qu'ils étaient d'une condition supérieure à celle des gens qu'elle hébergeait ordinairement, cette petite observation ne contribua pas peu à exciter son émulation ; elle redoubla donc d'activité. Nos voyageurs n'eurent pas plutôt quitté leurs habits pour les faire sécher, que le soin le plus pressant de la bonne hôtesse fut de leur apprêter quelque bon restaurant. Elle excellait dans la préparation d'une liqueur, ou boisson, qui, composée de bierre, d'œufs, et de toutes sortes d'ingrédients propres à fortifier, rendit à nos voyageurs les forces et

la vigueur que l'épuisement et la fatigue leur avaient fait perdre.

On serait peut-être curieux de savoir quel nom portait l'enseigne du cabaret dont il est ici question ; mais les injures du tems n'en ayant pas respecté les peintures, cette omission ne nous empêchera pas de continuer notre histoire.

L'entrée était remplie de Moissonneurs que la pluie avait forcé de déserter les champs : leur gaieté vive et franche se manifestait par des éclats de rire dont toute la maison retentissait ; animés réciproquement par les chorus répétés de leurs chansons villageoises, ils écartaient ainsi de leurs plaisirs toutes réflexions affligeantes sur l'intempérie qui suspendait leurs travaux.

Dans la pièce la plus reculée de cette brillante hôtellerie, dans l'appartement le moins honorable, mais sans contredit le plus attrayant ; dans la cuisine enfin, avaient

été admis deux jeunes garçons qui travaillaient dans une tuilerie voisine ; obligés de quitter leur feu, que la pluie avait éteint, ils étaient venus se mettre à l'abri auprès de celui de notre bonne hôtesse, dont l'humanité mérite bien d'être transmise à la postérité par nos éloges. On verra, au surplus, dans le cours de cette histoire, combien nous sommes jaloux d'honorer la vertu, et de rendre justice au mérite, même dans les personnes d'une condition pauvre et obscure ; aussi, l'insolence, l'avarice et les bassesses n'y seront pas ménagées, sans égard aux titres fastueux de ceux qui se laissent dominer par ces indignes passions. On jugera à ce début que l'auteur est pauvre, et que ses sociétés ne sont composées que d'honnêtes indigens.

La conversation des deux manœuvres, qui étaient placés au coin opposé du feu qu'occupaient nos voyageurs, ne laissait pas

que d'être fort amusante ; elle servit à dissiper leur chagrin, et ils l'écoutèrent avec plaisir. Il ne manquait à ces deux garçons, pour les exciter davantage, qu'un pot de la boisson qu'ils avaient vû préparer. M. Brown (c'est ainsi que se nommait un des trois étrangers, que nos lecteurs connaîtront plus particulièrement, s'ils ont la patience de continuer cette histoire jusqu'à la fin.) M. Brown, dis-je, ordonna à l'hôtesse de leur en apprêter : cette bonne femme obéit avec tout l'empressement dont elle était capable ; nulle préférence, d'ailleurs, n'excitait son ardeur plutôt en faveur du riche que du pauvre, elle les servait l'un et l'autre avec le même zèle ; l'argent d'un ouvrier, disait-elle, n'a-t-il pas la même valeur que celui d'un Lord ? bien différente en cela de messieurs les aubergistes des grandes routes, qui croient ne devoir être enrichis que par des voyageurs de qualité.

En préparant la liqueur que M. Brown avait ordonnée pour les deux ouvriers, la bonne veuve ayant égard à leurs besoins, et prévoyant qu'elle serait bien payée, n'omit rien de ce qui pouvait la rendre excellente ; excitée par l'enjouement de la compagnie, elle partagea le bonheur de la circonstance, en buvant plusieurs coups avec les manœuvres. Cette délicieuse boisson ayant réveillé leur belle humeur, ils commmencèrent à parler de leurs petites affaires, sans s'occuper des personnes qui étaient présentes.

» Eh bien ! Jacquot, n'est-il pas vrai que, » quand on s'y attend le moins, on trouve » des amis ? tu vois, Monsieur nous paye » un pot quand j'aurions ben de la peine » à le gagner nous-mêmes. — Pourquoi- » ça, Tom ? ne peus-tu pas ben le gagner ? » de quoi te plains tu ?

» Non, te dis-je, non, depuis trois se-

» maines que je travaille, note maître ne
» m'a point payé de gages.

» Quoi ! tu n'as pas touché tes gages !
» note maître est pourtant un homme
» furieusement riche, qui, dieu-merci,
» ne manque pas d'argent, pourquoi donc
» est-ce qu'il te retient ton salaire ?

» Pourquoi ? C'est que ma mère demeure
» dans une petite chaumière qui appartient
» à lui, et dont elle lui paye deux guinées
» tous les ans ; v'la pus de neuf mois que
» j'y logeons sans avoir pû rien payer ;
» j'avons craint qu'à la fin du terme, il
» nous boutit à la porte ; il avait même
» déja menacé ma mère ; ma foi, si ça
» nous fut arrivé, mes sœurs Bett et Bill
» aurions été dans l'obligation de mandier
» leur pain. Pourtant note maître, en voyant
» que ma mère se désolait, lui proposit
» de me faire travailler par charité ; elle
» eut ben de la peine à y consentir, mais

» moi, qu'avait tout entendu, j'allis le
» lendemain sans rian dire trouver note
» maître, et je lui dis que je voulais ben
» travailler pour payer la dette de ma
» mère ; si ben que je travaille donc, et
» je compte ben que dans trois semaines
» ma mère ne lui devra pus rian ; après
» cela, je vivrons tout aussi tranquilles
» qu'avant. J'ons eu tout plein de malheurs ;
» un maudit renard nous étranglit dans
» une nuit sept oisons que je comptions
» vendre pour payer note loyer ; presqu'en
» même tems, un gros chien du chatiau
» nous tuit quatre canards, et une canne
» qu'était sur ses œufs, qui furent mordié
» tous écrasés ; tous ces accidens avions tel-
» lement réduit ma mère qu'elle ne savait
» comment les réparer ; mais je compte
» ben qu'en travaillant, j'en venrai à bout :
» si en attendant, je ne mange pas tout
» mon saoul, je n'en sis pas moins joyeux.

» Allons, à toi Jacquot; Monsieur, je bois » à votre santé. »

CHAPITRE II.

Brown ne perdit pas un mot de cette conversation; quoique les débris d'un monstrueux quartier de mouton, pesant encore plus de dix livres, auquel était joint une copieuse omelette au lard, semblait devoir plutôt fixer son attention. C'est ainsi que ses compagnons en usaient; ayant plus d'appétit que de curiosité, ils se jetèrent sur ces mets qu'ils trouvèrent délicieux, quoique le lard de l'omelette fut rance. Brown, au contraire, qui se sentit ému d'indignation contre le maître des deux ouvriers, prêtait toute son attention à la fin d'une conversation, dont le commencement l'avait si fort intéressé. « Votre

» maître, dit-il, à l'un d'eux est donc un » homme bien riche ? — Oh ! Monsieur, » plut à Dieu que vous eussiez la moitié de » ses richesses, quoique vous êtes peut » être encore plus riche, puisque vous êtes » bourgeois de Londres ; mais notre maître » occupe tous les jours plus de quarante » personnes, et il a encore à lui de bons » champs et de grands prés qui sont tous » dans ces environs. Votre serviteur, Mon- » sieur, je vous souhaite une bonne nuit, » en vous remerciant. — Allez-vous chez » vous ? — Oui, Monsieur, j'y vas, car je » compte ben qu'il pleuvra toute la nuit ; » votre serviteur, je vous remercie. »

Brown courant après ce garçon l'arrêta comme il sortait, et lui demanda ce qu'il avait pour son souper.

« Rien, Monsieur, je sis dans la coutume » de me passer de souper.

Et moi, dit Brown, en lui-même, qui

n'ai point de parents misérables auxquels mes secours puissent être utiles, j'ai tous les jours un bon souper que tu mérites mieux que moi. Attends un moment Tom, attends, je vais revenir.

Pendant ce court entretien ses amis n'avaient pas perdu de tems, et l'on jugeait aisément par ce qu'ils avaient laissé, que leur appetit devait être satisfait; Brown s'adressant à l'hôtesse lui demanda la permission de disposer des débris du quartier de mouton. — « Quoi ! Monsieur, dit » cette femme étonnée, vous voulez tout » ce qui reste ? — Oui, ma bonne, et je » souhaiterais même qu'il y en eut davan- » tage. — En vérité, Monsieur, c'est tout » ce qui nous reste; nous n'avons que cela » pour dîner demain, et il nous est im- » possible de nous en procurer aujourd'hui; » comment voulez-vous donc que je fasse? » — Je n'y saurais que faire, répliqua

» Brown, mais je pense que vous pouvez » plus aisément avoir un autre quartier de » mouton, que ce pauvre garçon à qui je » vais donner celui-ci. »

Tel bon naturel que fût celui de notre hôtesse, l'argument de Brown ne la persuadait que faiblement; elle pensait qu'il était plus judicieux de se déterminer en faveur du proverbe qui dit que *charité bien ordonnée commence par soi-même*. Mais Brown ayant employé contre elle les armes victorieuses de l'intérêt, elle céda à l'offre de payer ce qu'il demandait le double de sa valeur; seulement, pour n'en pas charger sa conscience, elle dit que ce surplus servirait à satisfaire le messager qui irait chercher de quoi dîner pour le lendemain, quoique le trajet ne fut cependant que de deux milles.

Brown ayant enfin terminé ce marché désavantageux, courut rejoindre le pauvre

garçon qui l'attendait à la porte. « Tiens, » lui dit-il, mon ami, voilà pour ton sou- » per et celui de ta mère ; prends aussi ce » quart de guinée, et continue d'être » honnête.

» Sûrement, Monsieur, vous vous trom- » pez, pouvez-vous sans me connaître me » faire tant de bien ? — Oui, oui, je te le » donne, pars, vas, cours, je ne veux pas » que tu t'arrêtes. — Que le Dieu tout- » puissant vous bénisse, reprit le jeune » homme aux genoux de son bienfaiteur, » ce sera pour payer un à-compte à mon » maître ; une autre quinzaine suffira pour » nous acquiter entièrement, et ensuite nous » pourrons vivre comme à l'ordinaire.

» Eh ! lève-toi, s'écria l'impatient Brown, » je ne veux pas que tu t'arrêtes à me re- » mercier, pars, cours, je n'ai pas le tems » de t'entendre.

Ce mouvement apparent de colère ef-

fraya le jeune homme qui, sans répliquer, se mit à courir de toutes ses forces. Brown retourna auprès de sa compagnie, et après avoir encore vuidé une couple de pots de la liqueur qu'ils avaient fait faire, ils se retirèrent dans une chambre où il n'y avait que deux mauvais lits, les seuls qu'on eut pû leur donner dans cette auberge. Brown en partagea un avec l'un de ses compagnons, et ils cédèrent le moins dur au troisième qui se trouvait un peu plus incommodé de la fatigue.

Laissons-les jouir tranquillement de leur repos, et satisfaisons la curiosité du Lecteur, qui, vraisemblablement, n'est pas moins impatient de connaître Brown et ses compagnons, que de savoir le motif de leur longue promenade.

CHAPITRE III.

Brown qu'on n'a fait qu'entrevoir dans les chapitres précédents, était fils d'un homme, que l'humeur dure et sévère d'un père avare et bouru avait rendu malheureux. Ce vieillard dénaturé ne s'était rendu célèbre que par une fortune immense, et par les passions grossières dont il se laissait dominer. Entier, opiniâtre, quiconque osait résister à ses goûts et à ses volontés était bientôt exposé aux funestes effets de sa fureur. Son épouse était morte après trois ans de mariage, et n'avait laissé qu'un fils père de notre héros. Cette mère infortunée, digne d'un meilleur sort, par la douceur de son caractère, n'avait pu supporter long-tems la conduite honteuse et tyrannique de son mari ; son

esprit s'était dérangé, la vie lui était devenue onéreuse, la mort qu'elle appelait avait enfin terminé ses maux.

Le vieux Brown avait donné quelques larmes à la fin tragique de sa malheureuse épouse, mais elles partaient moins de sa tendresse que de son odieuse avarice; il regrettait moins en elle une épouse tendre et vertueuse, qu'une femme prudente et économe sur laquelle il s'était reposé, sans crainte, des détails du ménage, et qu'il ne pouvait que difficilement remplacer.

Cette mort, néanmoins, offrait à son avarice un motif de consolation; il gémissait des dépenses extraordinaires qu'avait occasionnées sa maladie. Son épouse avait été continuellement assaillie par une troupe de médecins qui, en déclarant le mal sans remède, ne laissaient pas de s'obstiner à l'importuner de leurs visites; ils eurent même, si l'on en croit l'époux, la cons-

cience d'exiger le salaire de leurs meurtrières assiduités. Ils avaient vainement exhorté la malade à changer d'air, elle avait toujours opposé à leurs sollicitations qu'elle était trop faible pour entreprendre un voyage, et que d'ailleurs, la santé ne lui paraissait point un avantage, puisqu'en la recouvrant, elle ne ferait que se disposer à une nouvelle scène de malheurs. Loin de l'affliger, sa maladie semblait pour elle une source de consolation, elle en était moins exposée aux duretés de son époux, qui sans être à beaucoup près tel qu'elle le desirait, se contraignait pourtant, par pitié, à quelques égards. Elle était donc demeurée inébranlable dans sa résolution, et ne voulant pas déplaire à son odieux mari, assez lâche pour craindre la dépense du voyage de cette infortunée aux eaux minérales, elle aima mieux expirer sous le poids de ses douleurs, que de lui causer cette mortification.

Le procédé cruel de cet avare avait été bientôt connu de tous ses voisins ; il en était détesté.

Soit que les femmes craignissent de se lier à lui, soit qu'il pensat lui-même qu'un homme devait éviter un second engagement, soit enfin par d'autres raisons, Brown ne s'était point remarié. Ses soins se tournèrent entièrement du côté de l'éducation de son fils, qui heureusement fut confiée au Vicaire de l'endroit. C'était un de ces hommes instruits, tel qu'il s'en trouve quelquefois parmi les Ecclésiastiques, dont le mérite n'est que trop souvent négligé. Il réunissait à la science d'un théologien, les talens d'un homme du monde : le revenu de son bénéfice, qui n'était que de cinquante livres serling, suffisait à peine à la substistance de sa femme et de deux enfants. Il n'avait point d'amis qui daignassent adoucir sa misère ; n'était-il pas juste qu'un

homme de son caractère, qui avait eu la témérité de se marier, mourut de faim ? Cependant une sorte de bonheur l'attendait dans son bénéfice ; le curé, entièrement occupé de ses plaisirs, n'altérait point son repos ; nulles disputes, nulles altercations ne s'élevaient entr'eux ; le curé en se rendant justice sentait son infériorité à tous égards. Les paroissiens se reposant sur le mérite du vicaire, pour qui ils avaient réuni leur estime et leur admiration, laissaient au pasteur indolent liberté entière de suivre son goût pour les plaisirs. Il pouvait s'approprier pour devise le *Laudatur et alget* des anciens.

Tel était l'ecclésiastique entre les mains duquel on avait remis, à l'âge de cinq ans, le père de notre héros ; on lui payait annuellement une pension de cinquante livres sterling, qui, jointe à quelques petits présents de la part du vieillard, adoucissait

un peu sa vie, et ramenait une espèce d'aisance dans sa famille.

Le jeune homme ne resta entre les mains de son premier maître que jusqu'à ce qu'il fut en état d'aller à l'université ; son père voulait en faire un docte au moins comparable à lui, s'il était possible. Nous devons cependant rendre justice au vieillard, il n'épargna rien de ce qui pouvait contribuer à perfectionner l'éducation de son fils ; il en prit tout le soin possible pendant le cours de ses études à Oxford. Son intention fut, sans doute, qu'il acquît par ses talens une ressource dans les événemens malheureux.

Brown, qui rendait pendant les vacances quelques visites à son père, avait eu occasion de voir la fille d'un riche fermier des environs, nommé Whitlock, qui, par son éducation et sa manière de vivre, ne le cédait en rien à M. Brown le père ; sa fortune à la vérité n'était pas aussi considé-

rable ; il passait néanmoins, selon le proverbe, pour l'un des coqs du canton. Quant aux jeunes gens, se voir, s'aimer, se le dire, fut presque l'ouvrage d'un moment. M. Whitlock s'apperçut de leur liaison, il en parla à sa fille qui convint ingénument que, M. Brown s'étant efforcé de lui plaire, y avait réussi. « S'il a différé jusqu'ici, ajouta-t-elle, » à demander votre aveu, c'est qu'il a cru » devoir, pour être en droit de le faire, » s'assurer d'abord de mes dispositions. Il » se flatte d'obtenir le consentement de son » pere ; tout semble autoriser ses espérances ; » vous connaissez la tendresse du vieillard » pour lui, et la preuve qu'il lui en a » donnée tout récemment.

» Fort bien, mon enfant, on m'a fait » l'éloge du caractère de M. Brown, je le » crois un aimable jeune homme, son père » et moi sommes d'ancienne connaissance ; » je parlerai à ton amant la première fois qu'il

» viendra te voir, je saurai ses intentions ;
» alors j'irai voir son père, nous parlerons
» d'affaire, et s'il approuve la recherche de
» son fils, nous prendrons des arrangemens ;
» je ne m'opposerai point à ton bonheur.

Ce discours remplit de joie la jeune fille, qui ne manqua pas de le rendre à son amant à leur première entrevue. Jamais surprise fut-elle plus agréable ? plus le moment heureux approchait, plus le jeune homme sentait son bonheur ; chaque jour faisait naître de nouveaux plaisirs, parce que chaque jour les obstables semblaient disparaître ; c'était un grand point que le consentement du père de sa chère Nancy ; il s'en occupait avec elle, et réfléchissait sur les précautions qu'exigeait leur situation actuelle, quand M. Whitlock parut. « M. Brown, dit le » bon-homme, je suis informé de votre in- » clination pour ma fille ; j'espère que vos » vues sont honnêtes, et dignes d'un galant

» homme. — Je n'en ai pas d'autres Mon-
» sieur. — Je le crois, mais comme votre
» père ignore vos sentimens, il ne serait
» pas prudent que je souffrisse vos assiduités
» sans l'en informer ; je serais très-content
» je l'avoue, de vous voir l'époux de ma
» Nancy, je hâterai même autant que je le
» pourrai cet heureux moment ; je lui donne
» deux mille cinq cents livres sterling comp-
» tant ; elle aura après ma mort, comme
» ma fille unique, le reste de mes biens qui
» sont beaucoup plus considérables ; je ne
» sais si cet arrangement conviendra à votre
» père ; mais nous sommes d'anciens voi-
» sins, j'irai tantôt fumer une pipe avec lui,
» et nous en parlerons.

Les deux amans, pénétrés de tant de bonté, embrassèrent le bon homme, et lui exprimèrent tendrement leur reconnaissance. Cependant M. Whitlock partit. Nos jeunes gens demandèrent au ciel un heureux succès,

Le jeune Brown qui connaissait le caractère de son père, pressentait que le dénoüment ne leur serait pas favorable ; mais il se garda de communiquer ses craintes à la pauvre Nancy qui, de son côté, n'éprouvait pas moins les tourmens de l'incertitude ; son amant s'efforçait envain de la rassurer, en la flattant d'un espoir que lui-même était loin d'éprouver.

Tandis que nos amans s'épuisent en conjecture, M. Whitlock arrive à la maison du vieillard qu'il trouve seul. » Eh ! c'est le voisin, s'écrie M. Brown. » — Serviteur, » serviteur, Monsieur Brown, je viens fu» mer une pipe avec vous. » — « Volontiers. soyez le bien venu. » On apporte des pipes, on les remplit d'un délicieux Oroonoko, on place sur une table, au milieu d'eux, une cruche écumante de la plus forte bière d'octobre ; dèja un nuage épais de fumée les enveloppe, déja ils ont épuisé les lieux

communs

communs de la conversation, et les nouvelles du pays, déja un troisième verre de bière a égayé leur esprit : M. Whitlock saisit cet instant pour entamer le sujet qui l'amene. Il s'y prit comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

» Où donc est votre fils, Monsieur Brown?
» — Que sais-je, il rode de côté et d'autre,
» il est rarement à la maison. A propos, on
» le voit, dit-on, souvent chez vous. Hem!
» hem! les charmes de Nancy se mûrissent.
» — C'est vrai; mais c'est une bonne fille,
» demandez, demandez à votre fils, ils se
» voyent souvent. — Ah! ah! c'est un drole
» qui, je gage, ne perd pas son tems au-
» près d'une fille: j'en faisais autant à son
» âge. Veillez sur lui, voisin, prenez y
» garde. — Je ne crains rien de ma Nancy,
» elle est modeste et sage; mais les visites
» de votre fils, sans votre participation, ne
» me conviennent pas; et j'ai voulu vous
» en informer. — Bon, bon, je sais tout
» cela depuis long-tems. — Tant mieux,

» nous aurons moins de peine à terminer
» l'affaire. — Quelle affaire ? s'écria Brown,
» posant sa pipe. — Quelle affaire ? Eh !
» sans doute, celle dont dépend le bonheur
» de deux jeunes gens qui s'aiment. Tenez,
» Voisin, nous nous connaissons depuis
» long-tems ; votre fils aime ma fille, unis-
» sons les : je donnerai à ma Nancy deux
» mille cinq cens livres sterling ; voyons,
» qu'en dites vous ? Brown en aura-t-il au-
» tant ? — Non, je vous jure, dit avec fierté
» l'impétueux Brown ; non, je m'en gar-
» derai bien ; le ciel me préserve d'une si
» étrange folie ! Donner une somme si con-
» sidérable à un jeune étourdi ! eh ! mais,
» saurait-il qu'en faire ? non, non, je ne
» prétends pas le rendre si-tôt indépendant :
» il aura la complaisance d'attendre ma
» mort. Il a un médiocre revenu dont il
» jouira à vingt-cinq ans, qu'il s'en accom-
» mode s'il veut. Me croyez-vous assez stu-

» pide pour me défaire, moi vivant, de
» mon bien ? Est-ce ainsi qu'on entretient
» l'émulation d'un jeune homme ? Je ne
» veux pas le mettre dans le cas de me man-
» quer sur la fin de mes jours : il le ferait
» infailliblement. Il faut que la crainte tienne
» les enfans dans le respect et la dépendan-
» ce ; c'est mon avis ; je ne m'en écarterai
» jamais. — Cela est dur, cela est dur,
» Monsieur Brown : votre fils me paraît
» très amoureux de ma Nancy ; je la con-
» nais, elle le rendra sage et heureux.
» Allons, allons, faites un effort. Qu'importe
» que ma fille n'ait pas tout le bien auquel
» votre fils pourrait prétendre ? certaine-
» ment, vous êtes riche, on le sait ; mais
» quand les jeunes gens s'aiment, vous sa-
» vez. — Que m'importe à moi, s'écria
» Brown furieux, brisant sa pipe en mille
» morceaux ; que m'importe l'amour de
» mon fils ! vous êtes un singulier person-

» nage ; je vous trouve bien étrange de vou-
» loir me faire condescendre à toutes ses
» folies. Que je sois un coquin, si je lui
» donne jamais une obole, tant que je
» pourrai m'en dispenser ! vraiment, je
» n'aurais qu'à suivre vos avis ; on verrait
» bientôt ce drôle là me remplacer dans les
» assises ; le petit Monsieur se croirait en
» droit de me gouverner ; il n'aurait non
» plus de considération pour moi, que pour
» un vieux animal domestique dont on at-
» tend impatiemment la mort. Vous êtes
» libre, Monsieur Whitlock, de faire de
» votre fille ce que bon vous semblera, je
» prétends exercer les mêmes droits sur
» mon fils. — Au Diable, vous et votre fils,
» s'écria M. Whitlock, ni l'un ni l'autre
» n'aurez un sol de moi. Je vous trouve
» parbleu plaisant. Allez, ma fille vaut
» mieux que vous.

A ces mots il sort, laissant le vieux Brown

murmurer à son aise, et s'exhaler en imprécations contre tout ce qui l'environne. Nos deux amans tremblèrent en le voyant rentrer ; mais bientôt le jeune Brown lut sa condamnation dans ses yeux.

» C'en est fait, s'écria-t-il, mes craintes » sont réalisées ; mon odieux père se refuse » à mon bonheur. — « Vous l'avez deviné, » Monsieur. — « Hélas je l'ai pressenti. » Quoi, ma chère Nancy, faudra-t il ne nous » plus voir ? — Oui, Monsieur, votre père » ne veut entendre à aucun arrangement ; il » m'a traité indignement. Vos visites seraient » désormais superflues, n'y pensez plus. » Cependant, je veux bien vous avouer que » mon indignation ne tombe que sur votre » père, et que vous n'avez rien perdu de » mon estime. »

La pauvre Nancy fondait en larmes : et le jeune Brown paraissant desirer une explication, M. Whitlock lui traça la scène

qui venait de se passer, ses offres, et les réponses de son père ; il finit en répétant au jeune homme qu'il devait perdre tout espoir de s'unir à sa fille, le pria de se retirer, et ordonna à Nancy de rentrer dans sa chambre.

Brown, le cœur déchiré, prend congé, monte à cheval. La fureur et l'égarement de ses sens se communiquent à son esprit, il semblait marcher au hasard ; mais la soif de la vengeance le conduit dans la maison de son père, de ce père dénaturé, ennemi de son bonheur, à qui il brûle de faire sentir toute l'amertume de son désespoir. Il paraît dans ces dispositions devant le vieillard, qui n'était pas moins aigri et furieux.

» D'où vous vient, Monsieur, dit-il, » l'audace de prétendre que je vous donne » deux mille cinq cents livres ? — Des droits » sacrés de la nature qui vous invitait à

» vouloir mon bonheur ; il n'en est point
» pour moi sans Miss Whitlock ; je l'aime,
» elle en est digne, son père, honnête et
» juste, sacrifiait une partie de sa fortune
» au plaisir de nous rendre heureux ; et le
» mien ne rougit pas de faire céder le soin
» de ma vie et de mon repos au plus vil
» intérêt. — Comment, Monsieur, des re-
» proches ! des réflexions ! je vois quel sort
» vous me réserviez si j'eusse été assez fai-
» ble pour me rendre à vos desirs. Tra-
» vaillez vous-même à l'édifice de votre
» fortune, et n'attendez rien de moi tant
» que je vivrai. — Il faudra bien m'en pas-
» ser ; je n'estimais vos prétendus biens,
» que comme un moyen d'acquérir une
» femme vertueuse et tendre ; puisqu'ils
» vous sont si précieux qu'ils étouffent en
» vous les sentimens paternels ; allez, puis-
» siez-vous en jouir en repos ! je ne vous
» serai pas long-tems à charge ; dans quel-

» ques mois, vous le savez, je dispose des
» biens de mon ayeul, ils suffiront à ma
» subsistance. Cependant, quoique votre
» odieux procédé, semble me dispenser de
» toute reconnaissance, agréez-en, Mon-
» sieur, les assurances pour les obligations
» que j'ai contractées envers vous jusqu'à ce
» jour. Je m'éloigne pour jamais. Sans doute
» mon absence ne coutera aucune larme à
» un père si peu jaloux de mon bonheur.
» Ce refus qui fait mon désespoir, ce refus
» que mon cœur vous reprochera sans cesse;
» il pourrait, hélas! se justifier si l'on eut
» exigé de vous un sacrifice gênant, et qui
» excédat vos facultés; mais..... mon
» sang s'échauffe.... Il est tems que je me
» retire..... Je ne veux pas manquer de
» respect à mon père.... Adieu, Monsieur.»
A l'instant il remonta à cheval, et prit le chemin de Londres.

A cette brusque sortie, le vieillard im-

mobile, éprouva les plus violentes agitations ; la fureur, l'étonnement et la tendresse pour un fils, jusqu'alors honnête et respectueux, se disputaient tour à tour l'empire de son ame ; mais l'avarice et la rage prévalurent, et firent taire tout autre sentiment. Il signala bientôt le dépit de son autorité blessée, en brisant et renversant adroitement tout ce qui se trouva sous sa main. Juremens, imprécations, blasphêmes, rien ne fut épargné, pas même les domestiques, victimes innocentes de cette terrible scène. Cependant il était des instans, où il ne pouvait se persuader que son fils l'eût traité avec si peu de ménagement : sa fureur semblait éteinte ; mais ce calme était l'avant-coureur de la vengeance. Il résolut d'abandonner, de méconnaître et de déshériter son fils. Dans ces louables dispositions, il mande un notaire pour faire rédiger son testament.

Les biens qu'il possédait étaient le fruit de son travail et de son industrie, et par conséquent lui appartenaient en propre, il pouvait en disposer à son gré ; une circonstance cependant semblait s'opposer à son dessein. Il n'avait d'héritiers collatéraux que deux frères et une sœur, mariés et ayant des enfans ; mais ils étaient brouillés et avaient rompu absolument tout commerce ensemble. Ces obstacles ne changèrent rien à ses résolutions ; il se détermina aisément à oublier toutes les liaisons du sang. Ses vues se tournèrent donc sur une famille étrangère, celle de sa défunte épouse.

Elle était l'aînée de trois sœurs qui étaient encore en bas âge, lorsqu'elle avait épousé M. Brown qui, par un de ces miracles ordinaires de l'amour, et malgré la rapacité de son ame l'avait épousée sans dot. Le père de cette demoiselle n'avait pu,

dans le délabrement de ses affaires, ni la doter, ni même lui faire aucun avantage ; ainsi le passionné Brown s'était vu contraint de céder à la nécessité. Le prétendu héroïsme de cette action, avait tellement enflé son ame, que pour se dédommager des sacrifices qu'il avait faits, il ne cessait de le rappeller à sa malheureuse épouse ; c'était particulièrement dans ces instans, où il cédait à l'impétuosité de son caractère, qu'il se livrait aux soins généreux de lui démontrer, dans les termes les plus énergiques, toute la noblesse d'un procédé si désintéressé. Il prodiguait à sa générosité des éloges aussi déplacés, que la manière dont il déprimait celle qui en avait été l'objet, était cruelle et humiliante. Nous avons vu comment elle supporta ces odieux traitemens, et quel en fut le terme. Ce fut donc aux trois sœurs de son épouse que Brown résolut de laisser sa fortune.

Ses volontés furent exactement exécutées, et sa vengeance une fois assouvie, il retomba bientôt dans sa première insensibilité.

CHAPITRE V.

Le jeune Brown ne tarda pas à regretter la maison de son père, qu'un désespoir imprudent lui avait fait quitter. Abandonné, sans amis, et presque sans ressources, cette situation était bien nouvelle pour lui. Où se réfugier ? Il se rappelle enfin qu'une Dame qu'il avait connue autrefois à Oxford venait de s'établir à Londres ; elle se nommait Ricksall, et il avait toujours été l'objet de sa bienveillance. Des évènemens malheureux qui avaient troublé sa famille, la réduisaient alors à tenir un café dans la capitale. Ce fut chez elle que Brown chercha un asile ; il en reçut l'accueil le plus gracieux ; il lui exposa avec sa franchise ordinaire, la cause et l'embarras de sa situation ; en un mot, il retrouva en elle la tendresse

d'une mère. Après quelques jours de repos, Brown écrivit plusieurs lettres à sa chère Nancy ; elles demeurèrent sans réponse : des personnes dignes de foi lui assurèrent qu'elle était mariée, et que son père l'avait unie, malgré elle, au premier homme qui l'avait demandée. Glacé, immobile à cette nouvelle, ce malheureux amant tomba dans un marasme funeste qui fit long-tems craindre pour ses jours, et auquel il n'échappa que très-difficilement. En vain Madame Ricksall tenta tous les moyens possibles de le distraire ; Charlotte, sa fille, jeune, jolie, et éprise de Brown, fut plus heureuse ; en le consolant, en le plaignant, elle prit dans le cœur de son amant la place que Miss Whitlock y occupait ; elle ne le quittait pas, et bientôt Brown sentit que sa compagnie lui devenait nécessaire. La reconnaissance et le sentiment de ses infortunes, que cette belle s'efforçait

d'adoucir, lui tint lieu pendant quelque tems d'amour et de tendresse.

Lorsqu'il était arrivé chez Mad. Ricksall il avait encore six mois à attendre pour jouir d'un revenu de 220 livres. Il y était depuis deux mois, lorsqu'on lui apprit le mariage de Miss Whitlock.

On n'est jamais moins en garde contre l'amour que dans ces momens où l'ame, amollie par la douleur, semble ouverte à tous les sentimens tendres et passionnés. Jusqu'alors Brown avait vu d'un œil indifférent les charmes de Charlotte : son cœur rempli d'un seul objet, était fermé à toute autre impression. Il laisse échapper un regard sur la fille de son hôtesse ; sa beauté le frappe. Il découvre de nouveaux attraits dans chacune de ses actions : il la contemple avidement, et bientôt une tendre émotion succède au sentiment de l'admiration. Brown était malheureux ; il sentait tout ce qu'il devait

aux soins généreux et empressés de Mad. Ricksall : c'eût été un crime de ne pas respecter sa vertueuse fille. D'ailleurs la sévérité de son père ne s'était point démentie, il en était abandonné, et à en juger par le caractère du vieillard, c'était sans retour. » Cette jeune fille, disait-il, est agréable ; » elle est plus, elle est belle, son caractère » est heureux, son humeur est douce : sans » doute, si j'en crois sa conduite à mon » égard, je ne lui suis point indifférent ; » pourquoi donc me priverais-je d'une com- » pagne aimable à qui je suis cher ? Je n'ai » besoin, hélas ! que d'un retour vers cette » tendresse que j'ai le bonheur de lui ins- » pirer. Ah ! si ma Nancy avait pu résister » aux importunités et aux violences de son » père ; non, non jamais je n'en eusse aimé » d'autre. »

Ces réflexions étaient continuellement un véhicule qui ranimait ses douleurs et le

rejettait, malgré lui, dans la plus affreuse mélancolie ; mais il était ramené à des sentimens plus doux par les attentions flatteuses de l'aimable Charlotte, dont il ne pouvait plus se passer. C'était à l'amour à acquitter ses obligations ; il le sentit, et s'y trouva disposé.

Cependant le terme approchait où il devait être indépendant, et jouir librement de sa petite fortune ; l'offrir à Charlotte lui parut le seul moyen de reconnaître et les bontés et l'amour de cette jeune fille. Sûr du consentement de Mad. Ricksall, l'affaire fut bientôt terminée : il acquit, au bout de quelques mois, une épouse tendre, et dont la passion prenait sans cesse de nouvelles force. Celle de Brown ne suivit pas la même progression : l'enthousiasme de la reconnaissance, qu'il avait pris pour de l'amour, se dissipa, et il commença à envisager d'un œil calme la légèreté et l'imprudence de ses

engagemens. Il n'avait pas pour son épouse ces sentimens dont le principe est dans le cœur, et qui, nourris par l'estime, assurent à deux époux une constante félicité. Sa Nancy, qu'il ne pouvait croire infidelle, régnait encore dans son ame ; et les comparaisons tournaient toujours au désavantage de son épouse. Le dégoût suivit de près la jouissance, et ce dégoût augmentait en proportion de la tendresse de Charlotte, qui lui devint d'autant plus insupportable, qu'il se sentit incapable d'y répondre.

Sa femme et sa maison lui étaient tellement importunes, qu'il s'en éloignait le plus qu'il lui était possible, et cherchait des compagnies propres à le dissiper. « Peut-» être, hélas ! se disait-il quelquefois, peut-» être la pauvre Nancy éprouve des peines » plus cruelles que les miennes ! mon im-» pitoyable père, par un attachement hon-» teux à des biens dont il ne sait pas jouir,

» nous a pour jamais interdit tout espoir de » bonheur. Du moins si ma Nancy éprou- » vait un sort plus doux, l'amertume du » mien en serait adoucie. » Telles étaient les affligeantes réflexions qui ne cessaient d'agiter l'infortuné Brown ; et loin de retrouver le repos dans le tumulte des compagnies auxquelles il se livrait, bientôt les dépenses qu'elles lui occasionnaient épuisèrent son peu de fortune. Ses biens se trouvèrent chargés d'hypothèques, et pour comble de disgrace, il en dissipa au jeu la partie la plus considérable. Accablé sous le poids de tant de maux réunis ; ennemi du monde entier et se détestant lui-même, Brown maudissait ses jours et les évènemens cruels qui les empoisonnaient, quand on lui annonça que son père desirait le voir. Surpris à cette nouvelle imprévue, mais malheureusement plus que jamais aigri contre l'auteur de ses peines, et résolu de l'accabler des repro-

ches les plus cruels, il se rendit dans un cabaret voisin où il l'attendait.

« Qu'est-ce, Monsieur, dit le vieillard, » j'apprends que vous êtes marié ? — Oui, » je le suis, Monsieur. — Et vous avez eu » l'audace de contracter des engagemens sans » m'en faire part ! courage, allez, volez à » votre perte. — Eh ! qui en sera la cause, » s'écria Brown ? en l'interrompant d'un ton » furieux et déterminé, votre lâche et bar- » bare refus, qui m'éloigna de la seule fem- » me à qui j'aurais pu consacrer mes jours » et ma tendresse ; par qui seule, en un mot, » je pouvais être heureux : bientôt vous n'au- » rez plus de fils, et toutes vos richesses ne » vous le rendront pas. Oui, dans la fureur » qui m'égare.... si vous n'étiez mon père.... » si ce titre que je respecte encore, ne me » retenait... je vengerais la nature outragée... » je punirais l'auteur de tant de cruautés..... » Adieu, Monsieur, souvenez-vous qu'une

» faible portion de votre superflu eut suffi » pour me rendre heureux. »

A ces mots il sortit sans attendre la réponse de son père, sans même s'occuper du motif pour lequel il l'avait fait appeler. Le vieillard, indigné et furieux, retourna chez lui bien résolu de ne rien changer à ses premières dispositions qu'il croyait suffisamment justifiées par le traitement qu'il venait d'essuyer. Peut être les aurait il rétractées s'il eut trouvé moins de fierté et plus de soumission dans son fils, dont les malheurs se multiplièrent avec ses vices : le jeu, la débauche et le vin lui semblaient des moyens propres à dissiper le souvenir et l'idée de son état; il s'y livra tout entier.

Cependant Charlotte moins pénétrée de ses maux que de ceux de son mari, lui déclara qu'elle était enceinte. Brown, nous l'avons déja dit, quoique sans amour pour son épouse, n'avait pas moins pour elle les

égards qui devaient lui rendre au moins la vie supportable : ses attentions redoublèrent à cette nouvelle, et lorsqu'elle lui eut donné un fils, ses assiduités firent espérer à cette mère infortunée, qu'elle pourrait un jour gagner toute sa tendresse. Chimère ! vain espoir ! Brown ne tarda pas à retomber dans ses égaremens ; ses débauches enfin le conduisirent au tombeau. Ainsi périt honteusement l'homme le plus digne, par ses belles qualités, d'honorer la société et de faire les délices de l'amitié ; il eut été le chef d'une famille heureuse et respectée, si l'on n'eut pas eu la cruauté de s'opposer à ses desirs ; il vécut au contraire dans le trouble, mourut dans le désespoir ; et plein de ses infortunes, n'envisagea l'avenir d'un autre monde que comme un malheureux qui ne peut plus l'être davantage.

CHAPITRE VI.

Madame Brown sincèrement attachée à son époux, fut inconsolable de sa mort; la médiocrité de sa fortune l'obligea de se retirer dans la maison de sa mère; elle se persuadait que le grand-père ferait au moins quelque chose en faveur de son petit-fils. Laissons-la se repaître à Londres de cette flatteuse mais vaine chimère, et voyons ce qui se trame ailleurs contre ses intérêts.

M. Kingley venait de mourir; c'était le père de la femme du vieux Brown; il laissait trois filles avec un très-mince revenu; les deux aînées se nommaient Patience et Prudence, elles n'étaient point dédommagées par la nature des torts de la fortune, et n'avaient d'autre mérite que l'extérieur apprêté d'une piété mal entendue. Priscille, la cadette, portait une figure rebutante avec une taille

taille assez bien proportionnée ; mais elle était par la douceur de son caractère, beaucoup au-dessus de ses sœurs, dont l'humeur aigrie par la retraite forcée à laquelle elles étaient condamnées, les rendait d'un commerce aussi pénible, qu'elles mettaient d'affectation et de ridicule dans leur conduite. En vain elles affichaient les dehors sévères de la dévotion, elles se targuaient en vain d'une prétendue aversion pour les hommes : peines perdues ; elles n'en devenaient ni plus chères, ni plus estimables à leurs concitoyens. Aucun d'eux ne s'était avisé de leur faire changer de nom ; honorable et précieux avantage qui semblait être, malgré leurs dédains affectés, l'objet de tous leurs desirs.

Les trois sœurs vivaient dans une parfaite union, qui fut néanmoins troublée par les hommages assidus qu'un riche procureur du voisinage rendait à Priscille, et que nos deux aînées ne purent voir sans quelques

mouvemens jaloux. C'était un affront pour elles que cette préférence, aussi s'empressèrent-elles de prédire à leur cadette le mauvais succès de cette affaire. Prudence n'avait eu que des songes terribles, et comme elle avait un talent infaillible pour l'explication de ces pressentimens nocturnes, elle conclut positivement que sa sœur ne serait point mariée. Patience, de son côté, consulta mystérieusement le maître du café, et après avoir rassemblé les combinaisons variées d'un vieux jeu de cartes, nouvelle Sybille, elle confirma l'oracle. La rebelle Priscille osa révoquer en doute les talens prophétiques de ses sœurs, peu en peine de leurs extravagantes prédictions, elle conclut que sans trop s'en occuper, elle laisserait au tems le soin d'éclaircir ce mystère. Elle n'attendit pas long-tems : quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que M. Bickham lui fit part de ses intentions.

D'abord, il peignit d'un ton miéleux la délicatesse de ses sentimens ; les charmes réels et constans de son caractère lui inspiraient, disait-il, une estime qui devait lui garantir l'étendue et la durée de son amour. Il la conjura de fixer le jour heureux qui couronnerait une si belle flamme. « Votre » estime, Monsieur, répondit Priscille, et » la préférence dont vous m'honorez méri- » tent sans doute toute ma reconnaissance. » Mais, souffrez que je le dise, votre choix » a lieu de me surprendre ; car enfin, dé- » nuée des agrémens extérieurs qui en géné- » ral font la plus précieuse recommandation » d'une femme sans fortune, comment se » peut-il que vous sollicitiez ma main ? vous » qui joignez, à des biens considérables, un » emploi honorable et lucratif. — Ah ! Ma- » dame, s'écria Bickham en l'interrompant, » croyez-en ce cœur incapable de déguise- » ment, mes intentions sont pures, mes

» sentimens sont vrais..... Vous, ne posséder
» pas ces charmes extérieurs!... Eh! quoi!
» cette modestie, cette noble simplicité, tant
» de bon sens et de pénétration, cette heu-
» reuse faculté de voir tout sans écart et tel
» qu'il existe dans le principe; ne sont-ce
» pas là les motifs les plus puissans de céder
» à l'amour: oui, n'en doutez pas, la beauté,
» la richesse, n'ont rien qui ne soit fort au
» dessous de ces précieuses qualités. Je
» n'ambitionnai jamais ces avantages momen-
» tanés et périssables; je voulais trouver dans
» mon épouse une amie, mais une amie sen-
» sible et vertueuse, et vous avez à cet égard
» tout ce qui peut combler les desirs de
» l'homme le plus délicat. — Pardon, si je
» ne puis vous croire: cette prudence, dont
» vous faites l'éloge, ne me permet pas de
» donner ma main à un homme dont je ne
» puis augmenter la fortune: cet esprit, ce
» bon sens, toutes ces belles qualités enfin,

» l'objet de votre amour, ne veulent pas que
» je vous sois à charge, et que je m'attire
» les justes reproches de votre famille. Les
» vêtemens qui me couvriraient, les alimens
» que je prendrais, tout me retracerait votre
» supériorité et ma dépendance. Si l'égalité
» peut seule entretenir l'amitié, combien
» n'est-elle pas nécessaire à l'union et au
» bonheur de deux époux !

» Eh ! Madame, n'accorderez-vous donc
» rien à la tendresse ! quel plaisir plus flat-
» teur ! quelle source plus vraie de bonheur
» que de faire celui de la personne qu'on
» aime ! — Cela peut être, Monsieur, vous
» avez toujours passé pour un homme sage
» et prudent, vous n'êtes plus à cet âge où
» l'on est tyrannisé par les passions ; en peu
» de tems, peut être, je perdrais votre ten-
» dresse ; que n'aurais-je point à souffrir
» alors ? vous vous croiriez bientôt dispensé
» des égards que je ne serais en droit d'exi-

» ger, que dans le cas où ma fortune aurait
» été proportionnée à votre mérite et à votre
» attente ; ainsi, Monsieur, voici mes der-
» nières dispositions : je ne puis raisonnable-
» ment penser à m'unir à vous dans la si-
» tuation où je me trouve à présent. »

Cette déclaration, toute positive qu'elle était, ne découragea point Bickham ; il saisit cette occasion pour révéler à sa maîtresse un secret important. Il continua donc ainsi : » Mais, je suppose, Madame, qu'un évène-
» ment imprévu change tout à coup l'état
» de votre fortune ; en ce cas, ma personne et
» mes propositions vous intéresseraient-elles
» assez peu pour que vous persistassiez dans
» vos refus ? — Ce n'est qu'une supposition,
» et je ne puis ni ne dois m'attendre à de
» pareils évènemens.... Cependant, si j'étais
» sûre..... — (Ces derniers mots étaient un
» piège que Priscille tendait à son amant)
» Puis-je me flatter de quelqu'espoir ? —

» Cela ne serait pas impossible. — Eh bien!
» Madame, souffrez que je vous annonce le
» premier l'heureuse révolution qui vient de
» se faire en votre faveur ; que cette agréable
» nouvelle soit comme la récompense du
» précieux espoir dont vous daignez flatter
» mon amour. »

Priscille, étonnée, s'applaudit en secret du succès de son stratagême. Bickham cependant s'expliqua plus clairement ; il lui apprit ce que nous avons déja dit du testament de M. Brown en leur faveur ; le mariage, la mort du jeune homme et la naissance de son fils : il ajouta que le vieux avare qui se reprochait la mort du malheureux Brown, et les cruautés dont il l'avait rendu victime, que le vieillard, dis-je, consumé de remords, n'avait, selon toutes les apparences, que très-peu de tems à vivre ; qu'elles ne devaient appréhender aucunes contestations sur l'héritage, parce que lui, qui

avait rédigé les articles du testament, avait pris toutes les précautions propres à en assurer la validité.

Priscille le remercia de cette heureuse nouvelle ; mais elle refusa de répondre positivement aux propositions de mariage, alléguant le trouble de son esprit qui lui ôtait, dans ce moment, la faculté de s'exprimer comme elle desirerait. Elle lui dit néanmoins qu'elle se flattait de le revoir dans peu. Bickham prit congé d'elle en lui recommandant le secret, et en lui annonçant qu'il reviendrait bientôt, parce que, disait-il, il était trop passionné pour supporter une longue absence. Il était à peine sorti que Priscille vola vers ses sœurs ; la joie se manifestait dans toute sa personne. « Eh bien ! » dit Prudence en la voyant, aurons-nous » bientôt un beau frère ? Bon dieu ! que » vous paraissez satisfaite ! — Ah ! j'ai de » bonnes raisons de l'être ; si vous saviez, si

» vous saviez.... l'agréable nouvelle que je » viens d'apprendre ! — Je m'en doutais, » s'écria Patience, car cette nuit un songe » favorable m'a fait voir le Diable et un cou- » teau à manche noir. — Tout cela peut être, » dit Priscille, mais mon esprit n'est pas assez » pénétrant pour saisir les rapports d'un » songe aux évènements de la vie ; écoutez » seulement ce qu'on vient de m'annon- » cer. »

Elle leur fit part alors de ce que Bickham venait de lui apprendre. On imagine aisément combien ce récit dût causer de satisfaction à nos dévotes. Elles se voyaient passer de l'extrême médiocrité à un état aisé et indépendant. Au milieu néanmoins des transports de leur joie, elles ne purent se refuser au doux plaisir d'assurer Priscile qu'elles avaient pressenti toute cette affaire. L'une fit en conséquence une longue énumération de ses rêves ; l'autre rappella les présages

heureux qui s'étaient présentés à elle pendant la journée. Quand elles eurent suffisamment étalé toute leur sagacité, elles tinrent conseil pour déterminer l'usage qu'elles feraient de leur fortune. On résolut d'un commun accord, au cas que le rapport de M. Bickham fut véritable, de ne point se séparer, de manière que tout le bien passat à la dernière survivante. On jura d'observer religieusement cette décision, et l'on attendit la mort du bon-homme avec une impatience qui se conçoit aisément.

Peu de tems après elles virent arriver M. Bickham. Comme il était fort tard, elles se flattèrent qu'il ne venait que pour de bonnes nouvelles. Elles ne se trompaient pas. Il leur apprit que M. Brown venait de tomber en paralysie ; que n'ayant pas voulu s'en rapporter au bruit public, il s'était rendu chez le médecin du vieillard, qui l'avait assuré qu'à peine avait-il encore huit jours à vivre.

Après avoir félicité sa maîtresse sur cet heureux évènement, il se retira.

Mes lecteurs ont deviné sans doute le motif des assiduités de Bickham. Il avait moins d'estime et d'amour pour les rares qualités de Priscille, que pour son futur héritage, d'autant plus attrayant, qu'il devait se grossir de la portion de ses sœurs à qui il présumait qu'elle survivrait; ainsi le Tartufe brûlait pour les beaux yeux de sa cassette. L'instant où il avait été appellé pour rédiger le testament du vieillard, avait déterminé son amour. Il ne raisonnait pas mal, c'était le moyen de réunir en sa personne tous les biens immenses du testateur. Quand à Priscille, il ne doutait pas que, sensible au soin qu'il prendrait de ses intérêts, elle ne se déterminât en sa faveur. Déja même il agissait comme s'il eut acquis par son mariage des droits sur la succession; il s'empressait, il n'é-

pargnait aucune démarche pour conclure, au nom de Priscille, le marché d'un bien de huit cents livres de revenu, situé dans les environs, et qu'il regardait déja comme sa proie.

CHAPITRE VII.

La prédiction du médecin se trouva juste, Brown mourut : les Demoiselles Kingley nommées ses exécutrices testamentaires, en conséquence de ses dernières volontés, prirent possession des biens, meubles et immeubles du défunt, qui montaient à peu près à soixante mille livres. Jamais on ne vit vigilance, activité, désintéressement portés au point que le fit Bickham en cette occasion ; toujours occupé, toujours attentif, il eut infailliblement touché Priscille, si cette fille clairvoyante n'eût aisément deviné, que l'espoir d'être un jour le maître d'une grosse fortune, était le mobile de son ardeur infatigable. Bickham néanmoins goûtait le plaisir secret de voir l'héritage beaucoup plus considérable qu'il n'eut osé l'es-

pérer ; et l'accueil gracieux, les politesses dont on l'honorait, tant qu'on eut besoin de lui, ne laissaient pas que de confirmer ses espérances : mais la décence le contraignit au silence durant les funérailles, les préparatifs de deuil et les visites de condoléance : il eut même l'attention de ne se montrer qu'après cet ennuyeux cérémonial. Bien persuadé du succès de ses soins, il se présente à sa chère Priscille, lui exagère tout ce qu'à de douloureux la pénible situation où le réduit son amour, il la presse, il la conjure d'y mettre enfin des bornes en couronnant ses vœux.

« Monsieur, lui dit Priscille, je dois à » l'honnêteté de votre conduite, une ex- » plication sincère de mes sentiments Je » connais toute l'étendue de mes obliga- » tions ; que n'est-il en mon pouvoir d'y » répondre comme je le desire ! Quoique » je n'éprouve pas pour vous cette tendre

» affection, cette heureuse sympathie né-
» cessaire au bonheur de deux époux ; je
» crois néanmoins que je passerais avec
» vous une vie assez agréable ; (à ces mots
» Bickham crut toucher au moment fortu-
» né,) mais je me vois forcée de vous
» dire qu'il n'est plus en mon pouvoir de
» me rendre à vos desirs. Nous avons, mes
» sœurs et moi, fermement résolu de vivre
» dans le célibat, et de ne nous jamais
» séparer. La dernière survivante de nous
» trois jouira de tout le bien, et celle qui
» contreviendra à ses engagemens perdra
» la moitié de ses revenus en forme de
» dédit. Je crois cette raison suffisante pour
» que vous perdiez tout espoir d'être jamais
» mon époux. » Elle s'arrêta. Bickham, comme frappé d'un coup de foudre, vit s'évanouir par ce fatal arrêt, et ses espérances, et ses projets. « Peut-être, Madame,
» lui dit-il, est-il encore quelque moyen

» de rompre cet engagement, et de vous » soustraire, sur-tout au paiement du dédit. » Daignez seulement me montrer le con- » trat. — Cela serait inutile, Monsieur, car » j'ai librement consenti à tout ce qui s'est » fait à cet égard. — Ainsi donc, Madame, » vous m'avez joué. — Point du tout, » Monsieur. — Cependant, vous m'aviez » donné lieu d'espérer. — Dites mieux, » Monsieur, dites que votre imagination » vous en avait flatté ; mais brisons là des- » sus : le thé est servi, Monsieur veut-il » nous faire l'honneur d'en prendre ? »

Un signe de refus fut toute la réponse de Bickham, qui sortit sans prononcer un mot. Le lendemain il envoya le compte des dépenses et des démarches qu'il avait faites : il voulait ainsi se dédommager de ce qu'il perdait au refus de Priscille.

Quelques jours après, Priscille chargée par ses sœurs d'examiner les papiers de

M. Brown, y trouva trois ou quatre lettres de Madame Ricksall au bon-homme ; elle l'informait de la maladie de sa fille, et de l'impuissance où elle était de nourrir plus longtems son petit fils. Elle ignorait la mort de M. Brown ; ainsi surprise de n'en recevoir aucune réponse, dans une dernière lettre, elle lui annonçait la mort de sa fille, en répétant toujours qu'elle était hors d'état de fournir à la subsistance de l'enfant. Priscille reçut cette lettre : naturellement bienfaisante, elle s'empressa de la communiquer à ses sœurs. Après quelques débats, on convint qu'on irait incessamment chercher le petit Brown, et qu'on lui donnerait une éducation conforme à sa naissance. « Nous possédons ses biens, » disaient-elles, ils lui appartenaient de » droit naturel. Si nous en jouissons, c'est » par un effet de la bizarrerie de son ayeul, » c'est à nous à les faire servir au bonheur

» et à l'instruction de cet enfant : qui » pourrait, qui voudrait se charger de ce » soin, si nous avions l'injustice de nous y » refuser ? »

Priscille avait toujours tendrement chéri sa sœur, et conservant encore ce sentiment jusque dans sa postérité, elle offrit d'aller à Londres ; on applaudit à la proposition ; elle partit donc le lendemain pour la capitale, où elle arriva heureusement.

Impatiente de voir son petit neveu, Priscille ne put attendre l'heure ordinaire des visites ; l'étiquette lui défendait en vain de se montrer dans la matinée ; elle se rendit chez Madame Ricksall où, après les complimens d'usage, elle annonça le motif de son voyage. A cette heureuse nouvelle, la joyeuse grand-mère combla de politesse et d'amitié l'aimable étrangère ; elle courut chercher le petit Frank, à peine âgé alors de trois ans : c'était un petit

blondin beau comme l'amour ; sa tante crut voir en lui le portrait vivant de sa sœur qui, en mourant, dit-on, avait emporté avec elle toute la beauté de sa famille. Priscille dévorait des yeux le petit Frank ; l'enfant de son côté ne la considérait pas avec moins d'attention ; il vint à elle sans répugnance, et s'y arrêta avec plaisir : touché des marques d'amitié qu'il en recevait, il lui tendit ses mains enfantines comme pour la caresser.

Les animaux domestiques s'attachent par instinct à ceux qui prennent soin de pourvoir à leurs besoins, ou qui leur témoignent quelqu'amitié ; peut être cette espèce de reconnaissance nait-elle de l'impression que fait sur eux telle ou telle physionomie ; peut être est-elle l'effet des *Corpuscules*. Quoiqu'il en soit, nous voyons tous les jours un chien ou un chat affectionner particulièrement telle ou telle personne :

d'où naît cette préférence ? L'effet frappe nos yeux, la cause nous est inconnue. Les enfans seraient-ils aveuglement conduits par le même instinct ? Cela peut être. Heureusement pour le petit Brown, il était susceptible des mêmes inclinations. Miss Kingley le tenait sur ses genoux, lorsque Madame Ricksall, craignant qu'il ne l'incommodât, voulut l'en ôter : mais l'enfant s'y opposa en se débattant de toutes ses forces. Cette légère, mais expressive marque d'attachement toucha sensiblement la bonne tante. — « Ah ! dit l'enfant, » vous êtes ma tante. — Oui, mon cher, » je la suis. — Mais bientôt vous serez » ma Maman, et elle sera ma grand-Ma- » man. — Oui, mon petit Ange, oui, je » serai votre Maman, et de bon cœur. » Elle le pressa contre son sein.

Il est difficile, pour peu qu'on soit sensible et reconnaissant, de ne pas aimer

qui nous aime. Toutes les passions tendres assiégèrent en ce moment le cœur de Priscille ; tous les ressorts de son être s'émurent aux innocentes caresses de son neveu, qu'elle trouvait de plus en plus aimable. Elle accepta le dîner que lui offrit Madame Ricksall, en la priant de trouver bon qu'elle emmenât l'enfant dès le même soir. Tandis que la grand-maman s'occupait à ramasser le petit trousseau de Frank, il s'amusait avec sa Maman ; car c'est ainsi qu'il appella toujours sa tante Priscille.

Le petit Brown cependant, jusqu'alors élevé et entretenu par les soins de Madame Ricksall, ne fut pas insensible aux larmes que cette bonne Dame versa en le quittant ; son jeune cœur en fut touché : rien n'eut pu adoucir son chagrin s'il n'eut été dans les bras de sa nouvelle Maman, qui l'emmena en triomphe.

Un petit maître qui sort brillant de sa toilette, une coquette qui a fait tomber dans ses pièges l'amant de son amie, un chasseur déterminé qui, après douze heures de fatigue, atteint enfin le renard qu'il poursuivait; ne sont pas si fiers que l'était Priscille en conduisant son petit neveu. Un enfant était quelque chose de nouveau dans la maison. Les vieilles sœurs le reçurent avec une tendresse et une joie inexprimable : il resta néanmoins toujours attaché par préférence à la plus jeune de ses tantes. Son enfance n'eut rien de remarquable, elle s'écoula dans les jeux ordinaires à cet âge : on observa seulement qu'il se plaisait à faire le bien, et que tout annonçait en lui une ame sensible et généreuse. Priscille l'en aima davantage, et malgré ses sœurs, qui désapprouvaient ses inclinations, qu'elles prévoyaient devoir être fatales à la fortune

de leur neveu, elle lui fournissait en secret les moyens de satisfaire un penchant si rare et si louable. Ainsi, charmée de la noblesse des actions de son neveu, elle estimait précisément en lui ce qui était l'objet de la censure de ses sœurs. Elle racheta le bien que le père de l'enfant avait aliéné et s'en déclara la directrice.

Bickham, l'orgueilleux Bickham ne pouvait supporter l'idée d'un refus qui l'humiliait ; il se persuadait toujours pouvoir déterminer sa maîtresse, s'il daignait renouveller ses instances. Il se trompait ; on ne fit que plaisanter de ses nouvelles tentatives ; on le traita en un mot avec le mépris le moins équivoque. Trop content de lui-même, pour penser que sa personne put être désagréable, ou que sans quelques motifs secrets ses efforts fussent payés des refus les plus mortifians, il s'appliqua à

deviner quelle en pouvait être la cause : ses soupçons s'arrêtèrent sur le jeune Brown, qu'il savait être l'objet de toute la tendresse de sa tante : c'en fut assez pour le rendre l'implacable ennemi de cet enfant ; il s'efforça bientôt de l'éloigner, dans la folle persuasion qu'il était l'unique obstacle à l'exécution de ses projets. Nous expliquerons dans le chapitre suivant les moyens qu'il employa pour réussir.

CHAPITRE VIII.

On a vû de tout tems des écrivains zèlés consacrer leurs lumières au bien de l'humanité ; de nos jours comme dans les siècles de l'antiquité, il s'en trouve d'assez généreux pour consumer leur vie à voyager chaudement enveloppés dans leur Cabinet : là ils puisent dans les cartes géographiques la connaissance des mœurs des nations, dont ils nous donnent une savante et pompeuse description. Sans doute ils aspirent à l'éloge qu'un poëte faisait d'Ulisse.

——— *Multorum providus urbes*
Et mores hominum inspexit.

Il voyageait beaucoup, et voyageait en maître :
Examinant les mœurs des peuples inconnus ;
Il fit ainsi servir au profit de son être
Et leurs défauts, et leurs vertus.

On lit dans leurs relations, qu'en Espa-

gne, dans les repas d'appareil, on quitte la table après le premier service ; on se promène sur une galerie voisine ; on s'efforce ainsi d'exciter l'apétit, et de digérer, en attendant qu'un Majordome avertisse que le second service est prêt.

C'est sans doute à l'imitation de ce louable usage, (qui certainement existe puisqu'on l'a écrit.) C'est, dis-je, par imitation, que les auteurs ont divisé en chapitres leurs ouvrages volumineux, dans l'honnête intention de ne point fatiguer le lecteur, et de lui laisser le tems de respirer.

Au fait ! Ces précautions sont inutiles, si l'on sert des mets légers, tendres et délicats ; elles deviennent indispensables, quand on présente des alimens grossiers, indigestes et dégoutans.

Bickham se promettait le plus heureux succès du stratagême qu'il méditait ; il voulait soustraire le jeune Frank, pour avoir,

aux yeux de sa maîtresse, le mérite de le retrouver, et obtenir ainsi de sa reconnaissance le droit de renouër avec elle. Un tel projet exigeait autant de secret que de diligence : il aurait indubitablement réussi, sans un impertinent contre-tems qui vint déranger toutes ses mesures. La famille des demoiselles Kingley se disposait à quitter le pays pour se retirer dans un lieu plus gracieux et plus commode ; et pour comble de disgrace, tout cela se tramait à l'insu, et sans la participation du pauvre M. Bickham. Détaillons au lecteur les circonstances de cet événement.

Le petit Brown n'avait pas encore atteint sa dixième année ; la modestie de son maintien, la douceur et la noblesse de sa physionomie, plusieurs petits actes de générosité, tout, en attestant la bonté de son cœur, et la beauté de son caractère, lui avait mérité et gagné l'amitié des habitans du lieu :

il avait une activité et une force au-dessus de son âge : quelque médiocre qu'eut été jusqu'alors son éducation, on ne laissait pas d'appercevoir déja en lui les premiers signes d'une intelligence supérieure, et d'une vaste capacité ; mais ses talens avaient besoin d'être cultivés, et le lieu que les tantes habitaient ne pouvait leur en fournir les moyens.

Le malheureux Vicaire dont nous avons parlé, et qui avait été chargé de l'éducation du père de Frank était mort : sa femme ne lui avait pas long-tems survécu : ses deux filles demeurées orphelines, auraient été réduites, sans les secours bienfaisans des demoiselles Kingley, à la plus déplorable condition.

Le vieux Brown avait imputé au bon vicaire les désordres de son fils ; il avait en conséquence refusé de lui payer les cinquante livres convenues pour la pension du jeune homme. Cette odieuse injustice, les

larmes de ses enfans victimes des besoins les plus pressans, avaient déchiré le cœur de ce père infortuné ; sa douleur était augmentée par la mort de son avare débiteur, qui détruisait toutes ses espérances.

Cependant quelques anciens domestiques parlèrent de cette dette aux demoiselles Kingley, lorsqu'elles vinrent prendre possession des biens du défunt ; elles décidèrent, d'un commun accord, qu'il fallait l'acquitter. Priscille, comme principale agente de toutes les affaires, reçut avec bien du plaisir une commission si flatteuse pour son ame accoutumée à vouloir le bien, et avide de trouver les occasions de le faire. Elle se rendit elle-même chez le vicaire ; lui communiqua l'intention de ses sœurs et la sienne, le priant d'accepter cette somme modique, comme une faible marque de leur reconnaissance, et de l'estime qu'elles devaient à son mérite. Frappée de l'ordre et de la

propreté de sa maison ; touchée des charmes de ses filles, elle l'invita, elle le pressa de venir la voir fréquemment ; elle voulut se charger elle-même de travailler à la fortune des deux demoiselles, les conduisit d'abord auprès de ses sœurs, et emmena leurs respectables parens qu'elle retint à diner.

Le bon vicaire jusqu'alors inébranlable aux plus rudes secousses de l'adversité, ne résista point au changement inespéré de sa fortune : la patience et la résignation l'avaient soutenu dans la disgrace, elles ne le servirent pas dans le bonheur ; l'age avait sans doute affaibli ses organes. Quoi qu'il en soit, le plaisir et la reconnaissance, dont il s'efforçait envain de contenir les mouvemens, agissaient avec trop d'empire sur cette ame sensible et profondément affectée ; son cœur était plein, il était dans une violente agitation. Il avait à peine bû quelques verres de vin, qu'une foiblesse, avant-

coureur de la mort, lui fit pressentir l'extinction prochaine de son être. « Vous serez » étonnées » dit-il, en s'adressant aux demoiselles Kingley, » de ce que je vais vous » dire ; rien n'est plus vrai cependant, ma » dernière heure approche, mon ame est » prête à s'échapper, je meurs heureux, » je meurs tranquille. O mes enfans ! je vous » quitte, mais vous retrouverez, dans ces » aimables dames, toute la tendresse d'un » père ; elles vont devenir, par humanité, » les protectrices de votre jeunesse, elles » vous donnent un azile : hélas ! elles savent » que votre malheureux père est dans l'im- » puissance de le faire.

Aux premiers mots qu'il avait prononcés, une paleur livide avait couvert son visage ; ses filles volent à son secours, tombent à ses genoux, serrent ses mains contre leur sein, les arrosent de leurs larmes ; son épouse se précipite dans ses bras, déja engourdis

par le froid de la mort ; elle s'y évanouit. A ce spectacle terrible et touchant, les trois sœurs ne peuvent retenir leurs larmes. Cet homme respectable qui les intéresse, ce vieillard qu'elles viennent d'accueillir, elles vont le voir expirer ; est-il situation plus cruelle et plus attendrissante ! Le deuil passe dans tous les cœurs ; le petit Frank quitte son jeu, examine en silence, ne comprend rien à ce qui se passe ; il crie, parce qu'il est ému par les pleurs qu'on répand autour de lui. » Je vous l'ai promis, » dit Priscille au vieillard qui reprenait ses sens ; » Je vous le répète, je n'abandonnerai » jamais vos enfans. » — « Eh ! puisse ce » Dieu puissant, le père commun des hom- » mes, ne jamais vous abandonner ! Qu'il » m'est doux de jouir à ce moment de toute » la liberté de mon esprit ; c'est la dernière, » c'est la plus précieuse de ses faveurs : je » conserve toutes les facultés de mon ame,

» je vois la mort s'approcher, et je la vois
» sans crainte. O ! ma Nancy ! je te remercie
» de tes soins pour moi, qui ne se sont pas
» démentis pendant tout le tems de notre
» union. Que le ciel récompense cette hu-
» meur constante et douce qui a fait la con-
» solation de mes jours orageux ! Veilles
» sur nos chers enfans, bientôt elles n'au-
» ront plus de père. Et vous, mes Filles,
» recevez le seul bien que je puisse vous
» laisser, ma bénédiction..... Je vous ai
» tracé le chemin des vertus.... J'ai semé
» dans vos cœurs le germe de la vraie sa-
» gesse, l'amour du bien, le respect de la
» religion. O ! mon Dieu ! étends et féçon-
» des ce germe ; que les bonnes œuvres en
» soient les fruits précieux ! Souvenez-vous
» toujours, mes enfans, des conseils que je
» vous ai donné..... Il ne me reste plus,
» Mesdames, qu'à vous remercier, soyez
» sures que mes prières monteront sans cesse

» au trône de l'être tout-puissant, afin qu'il » verse sur vous ces biens que vous anno- » blissez par l'usage généreux que vous en » faites et que vous daignez surtout faire » servir au bonheur de mes enfans. Laisse à » présent, ô ! mon Dieu ! l'ame de ton ser- » viteur s'en aller en paix.

La parole expira sur ses lèvres, à peine entendit-on les derniers mots qu'il prononça. Il se renversa sur sa chaise ; le sommeil de la mort parut avoir pour jamais fermé ses yeux à la lumière. Une douleur stupide, un sombre désespoir, suspendaient les cris de sa femme et de ses enfans. Prudence court à son cabinet, prend un excellent cordial distillé de sa main, en verse quelques goutes dans la bouche du mourant, et le rappelle à la vie : il souhaita qu'on le conduisît à sa maison, où il expira le lendemain. Son épouse alla bientôt se réunir à lui dans le sein de l'Eternel. Ses filles furent

mariées à deux fermiers des environs, jeunes, aisés, et d'une conduite à l'abri de tout reproche. Les trois sœurs contribuèrent également à leur faire une dot, et ces pauvres orphelines vécurent très heureuses. La mort de leur père avait dérangé les projets de Priscille qui avait envie de lui confier l'éducation de son neveu ; il fallut donc tourner ses vues d'un autre côté.

Il avait souvent été question, dans les petites consultations nocturnes que les trois sœurs faisaient après souper, de l'état qu'on donnerait au jeune Brown, ou de la profession qu'on lui ferait embrasser ; Patience, en sa qualité d'ainée, avait opiné la première ; elle le destinait à l'état ecclésiastique. Prudence qui s'entendait merveilleusement bien à distiller des cordiaux, à composer des onguents, à faire des ptisannes, (nous aurons dans la suite de fréquentes occasions de nous en convaincre.) était d'a-

vis qu'il étudiât la médecine ; elle prétendait diriger elle-même ses études, et former son jugement à mesure que ses connaissance se développeraient: habile comme elle l'était à connaître les simples, à en distinguer les vertus et les propriétés ; le jeune homme, sous sa direction devait bientôt être en état d'apprécier son *Cordial Balzamique*, et de lui donner une glorieuse préférence sur toutes les drogues fastueusement étalées dans la boutique d'un apothicaire. Priscille écouta patiemment les différens avis de ses sœurs, et son tour étant enfin venu. » Je ne vois pas, dit-elle, pourquoi nous » nous presserions de donner un état à cet » enfant. Si nous possédons les biens aux- » quels il avait de si justes prétentions, ils « lui reviendront un jour, lorsque nous ne » serons plus en état d'en disposer : personne » n'a sans doute autant de droits que lui à » notre héritage ; croyez-moi, il suffira pour

» lui procurer une vie douce et honnête ;
» loin de le dissiper, nous l'augmenterons
» par notre économie. Il se pourrait que le
» petit Frank fut sans inclination pour les
» états que vous proposez ; d'ailleurs, s'il
» arrivait qu'il fut contraint de se soumettre
» à l'esclavage d'une profession, je regarde
» l'étude des loix comme celle qui lui con-
» viendrait le mieux, parce qu'elle le ren-
» drait capable de défendre et de conserver
» la fortune que nous lui laisserons. »

A ce mot de *loi*, les deux sœurs poussèrent un cri d'indignation : un homme de loi et un diable c'était la même chose pour elles ; elles ne voulurent, ni l'une ni l'autre, céder à la proposition de Priscille ; ce qui faillit à la mettre dans une furieuse colère ; car elle prévoyait que tous leurs biens seraient un jour réunis sur la tête de son neveu.

Cependant avant de s'obstiner sur le choix

d'un état, elle pensait à lui faire donner une éducation conforme à sa naissance. Ne voyant personne dans le voisinage propre à remplir ses vues, elle projetta d'engager ses sœurs à se rapprocher de Londres ; où elle pensait avec raison qu'elle trouverait plus d'occasion de choisir un bon gouverneur, ou une place dans les maisons destinées à l'éducation publique. L'entreprise paraissait devoir essuyer de fortes oppositions de la part de ses sœurs ; mais elle fut agréablement surprise de voir l'aînée témoigner beaucoup moins de répugnance qu'elle ne s'y était attendue : la proposition néanmoins ne fut pas d'abord agréée pour deux raisons. Patience alléguait le danger qu'il y avait à abandonner leurs terres. « Que deviendront, » disait-elle, cette maison et ces champs ? » quoique nous ne les fassions pas valoir » par nous-mêmes ; si nous nous éloignons, » ils dépériront entre les mains d'un régis-

» seur ou de nos domestiques. » Prudence ajoutait qu'elle ne serait plus à portée de recueillir les plantes qu'elle distillait ; qu'il lui en couterait trop de venir tous les ans, dans le pays, amasser les ingrédiens propres à composer son *Cordial Balzamique.*

Priscille satisfit à ces objections. Leurs terres ne devaient pas les inquiéter ; il se présentait un riche laboureur qui offrait de les affermer à des conditions avantageuses ; elle en fit le détail, et démontra le profit réel qui leur reviendrait de cet arrangment. Les sœurs en convinrent, et il fut résolu que dès le lendemain elles signeraient le bail. La seconde objection n'était pas tout à fait aussi facile à résoudre. Priscille flatta sa sœur de l'espoir d'être admise au jardin Botanique de Chelsea : là, disait-elle, elle se livrerait à son goût pour l'étude des simples ; là elle apprendrait à connaître les plantes étrangères, qu'elle n'aurait jamais

occasion de voir dans sa province. Rien ne semblait plus facile, rien n'était plus engageant. Néanmoins il n'y eut que l'excessive curiosité de voir la capitale qui détermina les deux sœurs ; cette raison, bien plus que tous les raisonnemens de Priscille, contribua à lever leurs scrupules. Tout s'arrangea secrètement, tout fut content, sinon Bickham et le jeune Brown. Le premier était inconsolable d'avoir manqué, par ses délais, le projet ingénieusement conçu de supplanter son petit rival ; l'autre quittait à regret les compagnons des jeux de son enfance et des lieux qu'il connaissait, pour aller habiter un pays qui lui était étranger. Cependant toute la famille prit peu de tems après la route de Chelsea, où elle débarqua heureusement dans une jolie et commode maison qu'on y avait louée. Le vrai motif de cette émigration, étant l'éducation du neveu, la jeune tante, à peine remise de

la fatigue du voyage, alla visiter les académies, et les colléges publics des environs de Londres. Ce qu'elle y vit ne la satisfit point : les gens qui y étaient préposés à l'éducation des élèves étaient hors d'état, ou par leur indolence, ou par leur incapacité, de répondre à ses vues : leur conduite d'ailleurs ne lui paraissait pas propre à donner aux enfans une merveilleuse idée de leurs maîtres. Ils s'épuisèrent envain en complimens sur le compte du petit Frank et sur le sien, elle ne put se résoudre à le leur confier.

Abandonnant donc ses recherches dans le pays latin, elle résolut de s'informer ailleurs. De retour à la maison, elle trouva ses sœurs occupées à entretenir deux personnes étrangères : c'était le ministre de l'endroit et son épouse qui leur rendaient visite. Le ministre était un homme honnête, bienfaisant, et sobre dans ses discours ; en

revanche sa digne moitié se livrait volontiers au plaisir de parler beaucoup et sans raison ; elle connaissait tous les habitans par leur nom et surnom. Les deux sœurs de Priscille ne pouvaient , à coup sûr , rencontrer une compagne plus agréable , et plus accommodante à leur humeur curieuse. Elles discutèrent d'abord avec une étonnante volubilité tous les points les plus importans des affaires d'état. La femme du ministre qui présidait à cette brillante conversation , voulant mettre ces dames au fait des anecdotes publiques et particulières de la Ville , commença à leur tracer le caractère de ses habitans. Vous les eussiez vû aussi-tôt serrer leurs chaises , se rapprocher , tendre le col , de manière à ne pas perdre un mot des instructions intéressantes qu'on allait leur donner. Les hommes en place , les particuliers les plus obscurs , tous ceux qu'on connaissait , ceux même qu'on ne connais-

sait pas , tout fut soumis à la critique de cette intrépide harangueuse. Priscille qui prenait peu d'intérêt à cette relation , crut voir s'élever quelques nuages sur le front du mari : il souffrait en effet des sottes méchancetés que débitait son infatigable épouse , dont la rapide élocution ressemblait assez aux éclats de la foudre , ou à l'impétuosité d'un torrent qui entraîne tout ce qui s'oppose à son passage. Le bon homme avait envain essayé de réprimer l'intarissable babil de sa moitié. Priscille voyant son embarras , l'invita à visiter leur petit jardin. Il y consentit avec plaisir. Ils sortirent , laissant les deux sœurs écouter , *arrectis auribus* , les contes de la bonne dame; mais laissons ces ennuyeux et fatiguans propos , et suivons au jardin la partie la plus respectable de cette compagnie.

Le ministre entama la conversation en observant à Priscille qu'elle devoit se trou-

ver bien resserrée dans un aussi petit terrain, étant sans doute accoutumée, à la Campagne, à des promenades plus étendues. « Il » est bien vrai, M. Jefferson, (c'est ainsi » qu'il se nommait.) que cet endroit doit » nous paraître incommode; mais je conviens » que je me suis attirée moi-même ce petit » désagrément. Je voudrais trouver une » maison où je pusse faire élever mon ne- » veu, ce qui manque dans ma province. » J'ai visité ce matin toutes les écoles des » environs, aucune ne me convient; vous, » Monsieur, qui êtes plus à portée de con » naître les environs, vous m'indiquerez » peut-être quelqu'homme sensible et hon- » nête à qui je puisse, en toute sûreté, » confier cet enfant. Un précepteur convien- » drait beaucoup mieux au plan que j'ai » formé; mais je voudrais que tous ses soins, » toutes ses attentions, tournassent au profit » de son élève.

» Ah ! Madame, que ne m'est-il possible
» d'accepter vos offres ! je m'efforcerais de
» justifier l'honneur de votre choix ; mais,
» hélas ! Madame, vous avez vû ma femme,
» et pour ma honte, vous l'avez entendue ;
» au babil près c'est une bonne personne.
» Je m'étonne, en vérité, que Mesdemoi-
» selles vos sœurs aient la patience de l'é-
» couter : elle ne connaît pas la moitié des
» personnes dont elle les entretient. Je n'ai
» point réussi à la corriger par la douceur
» de mes représentations, et j'estime trop
» mon repos pour y employer la rigueur.
» Je le répète, Madame, je me chargerais
» avec plaisir de M. votre neveu, si je ne
» craignais que ma femme le gâtat : ce serait
» des reproches éternels que j'aurais à me
» faire, et pour tous les biens du monde,
» je ne voudraispas m'exposer à les mériter.

» Je suis mortifiée, Monsieur, de ce con-
» tretems ; mais vous pouvez au moins m'in-

» diquer quelqu'un capable de former ce
» jeune homme. — Je ne vois personne qui
» convienne mieux à vos vues, qu'un homme
» estimable qui demeure à un mille d'ici ;
» quoique nous ne soyons pas intimement
» liés, je le connais assez pour vous assurer
» de la supériorité de son mérite, et de ses
» lumières. Des événemens malheureux, en
» altérant sa fortune et son tempérament,
» ont répandu dans toute sa personne un
» air sombre qui rebute au premier abord.
» son âge est d'environ quarante ans ; et si
» je ne me trompe, il m'a fait entrevoir
» qu'il aimerait assez à se charger de l'édu-
» cation d'un jeune homme, pourvû que
» ses dispositions fussent heureuses : ne te-
» nant ni à une femme, ni à des enfans,
» cette agréable occupation contribuera sans
» doute à charmer l'ennui de sa solitude. Si
» vous le jugez à propos, Madame, je lui
» en parlerai, et vous rendrai sa réponse.

» Quant à moi si j'avais des enfans, je les » lui confierais par préférence.

Priscille le remercia affectueusement, en ajoutant qu'elle lui devrait beaucoup, s'il avait la bonté de se charger de cette importante négociation. Le ministre promit de faire tout ce qui dépendrait de lui, et après quelques autres propos, ils retournèrent dans la salle où le trio siégeait encore dans la même attitude, c'est-à-dire que les trois commeres, de trois chaises semblaient n'en avoir fait qu'une. Patience prit tant de goût aux entretiens de la belle parleuse, qu'elle pressa instamment Jefferson et son épouse de rester à souper. Priscille joignit ses invitations à celles de sa sœur, et ils y consentirent. Nous omettrons leur conversation pendant le repas, et nous passerons au Chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

Le jour parut à peine, que le bon ministre se hâta de tenir sa parole ; il s'habille, il se rend chez la personne qu'il avait recommandée à Priscille. Brewer, (c'est son nom) surpris de le voir si matin, lui en demanda la raison ; Jefferson le satisfit, et lorsqu'il eut achevé de lui expliquer le motif de sa visite ; « Je vous ai fait » entrevoir autrefois, lui dit Brewer, » mes sentimens sur ce que vous me pro- » posez : je suis charmé de l'occasion qui » se présente ; mais je dois voir, avant » de me décider, et l'enfant et sa tante. » Sur cela Jefferson le quitta, et en moins d'une heure et demie, il revint avec Frank et Priscille. Brewer les reçut avec politesse, mais avec cette réserve qu'on contracte aisément

sément dans la solitude, et qu'il s'efforçait envain de surmonter. C'était un grand homme sec ; malgré l'extrême pâleur de son visage, que le malheur avait cruellement altéré, son extérieur noble et franc, annonçait assez qu'il était né pour occuper un des premiers rangs dans la société. Tandis qu'on s'entretenait de choses indifférentes, ses yeux cherchaient à pénétrer le caractère du petit Frank qui, de son côté, ne le considérait pas avec moins d'attention, quoiqu'il ignorât encore le motif pour lequel on l'avait amené. Enfin, M. Brewer fit signe à Jefferson de passer dans le jardin avec le jeune homme. Lorsqu'ils furent sortis, il adressa ce discours à Priscille. » M. Jefferson vous a informé, Madame, » de ma situation ; il m'a fait connaître la » vôtre. J'aurais bien du plaisir, je l'avoue, » à avoir un jeune compagnon de ma soli- » tude ; j'en ai besoin même pour remplir

» le vuide affreux où je me trouve, et qui
» nourrit l'amertume de mes réflexions ;
» mais je le veux d'une humeur douce et
» sensible, d'un caractère franc et docile ;
» s'il était né avec les défauts opposés, je
» ne me chargerais pas de les détruire ; je
» ne suis pas propre aux fatigues et aux
» désagrémens auxquels m'exposerait un
» pareil emploi. A en juger par sa physio-
» nomie, votre neveu a toutes les qualités
» que je désire. Huit jours me suffiront
» pour le connaître. Mais, supposant qu'il
» remplisse mes vues, moi-même, mes
» manières, mes discours vous convien-
» dront-ils ? .... Je n'exige point de salaire,
» la pension du jeune homme suffit. Dès le
» moment où il entrera chez moi, je le
» traiterai moins comme mon élève que
» comme mon fils ; un enfant d'un heureux
» naturel ne peut aimer son maître, s'il ne
» trouve en lui qu'un Pédagogue toujours

» menaçant, et dont l'aspect ne lui inspire
» que de la terreur. La crainte et l'amour
» sont des sentimens trop opposés pour se
» réunir. C'est pour cela, Madame, que je
» veux, en me rendant chez vous, lier con-
» naissance avec le jeune homme : mais,
» souffrez que je vous en prévienne, si
» vous le confiez à mes soins, il faut que
» je sois absolument le maître de le diri-
» ger d'après mes principes. Si j'abuse de
» ce droit vous pouvez le retirer : mais
» aussi, dans le cas où vous interposeriez
» votre autorité pour contrarier les moyens
» dont je ferai usage, trouvez bon que
» je vous le rende. Ce n'est qu'à ces con-
» ditions que je me chargerai de l'éduca-
» tion de votre neveu. Vous allez me
» prendre, Madame, pour un homme
» bisarre ; mais convenez qu'il serait bien
» dur pour moi, après avoir formé, avec
» beaucoup de peine, le cœur et l'esprit

» de mon élève, de voir détruire mon
» ouvrage par une indulgence aveugle, et
» une tendresse déraisonnable.

Priscille promit de suivre à la lettre tout ce qu'il lui prescrivait, et lui insinua honnêtement qu'elle le laissait maître de déterminer les conditions. « J'ai déja eu
» l'honneur de vous dire, Madame, que
» ce n'était ni l'espoir, ni le désir d'une
» récompense qui m'engageaient à prendre
» un élève. J'ai essuyé, il est vrai, bien
» des disgraces, je suis même actuelle-
» ment dans une situation fort étroite ;
» (à cet aveu, Priscille sentit qu'elle l'en
» aimait davantage,) mais ce que j'ai suffit
» pour moi, et je ne serais gêné que par
» l'impossibilité de fournir aux besoins d'un
» second : je vis tranquille, loin du mon-
» de, rien ne pourra, je le sens, me
» replonger dans le tourbillon des affaires :
» j'aurais pourtant un plaisir secret, je

» m'estimerais davantage si je voyais ce
» jeune homme, élevé, par mes soins,
» emporter les suffrages de la société,
» et courir une carrière honorable. Je ne
» prétends pas en faire un Pédant or-
» gueilleux de ses connaissances, ni un
» Midas bouffi de son opulence ; je veux
» en faire un bon citoyen.

— « Eh bien ! Monsieur, j'aurai soin
» que tout seconde vos intentions : je suis
» même persuadée que mon petit Frank
» y répondra. Voulez-vous me faire l'hon-
» neur d'accepter un dîner ? il y a place
» pour vous dans la voiture.

M. Brewer y consentit, et ayant demandé la permission de s'absenter un instant pour s'habiller, il reparut bientôt, car il était fort simple dans ses vêtemens. Après avoir recommandé à Priscille et au ministre de ne point parler à l'enfant de ce qu'on projettait, ils montèrent en voi-

ture, et arrivèrent au logis. Frank gagnait chaque jour quelque chose de l'affection de son maître futur, et celui-ci faisait aussi chaque jour des progrès dans le cœur du jeune homme. Brewer n'avait encore fait que trois ou quatre visites aux tantes, lorsqu'un évènement le détermina tout à fait à se charger de leur neveu.

Frank n'avait point paru depuis le dîner ; l'heure du thé approchait ; on s'informe aux domestiques de l'endroit où il peut être allé, ils l'ignoraient : tous l'avaient vu sortir, aucun ne l'avait vu rentrer : on commença à s'en inquiéter : il n'avait jamais fait de si longues absences, depuis leur arrivée à Chelsea. Chacun s'épuisa en conjectures : probablement, disait on, il se sera trop éloigné, et se trouvera égaré. Patience se mit à raconter l'horrible songe qui l'avait tourmentée pendant son sommeil. « J'ai vu, dit-elle, un enfant nud dans la

» boue ; signe infaillible de mort ! sans » doute il est arrivé quelques malheurs à » notre Frank. » Aussi-tôt Prudence demande à grand cri le café, elle s'impatiente, elle jure contre l'indolence des domestiques, elle assure qu'elle va déclarer positivement ce que son neveu est devenu. Brewer inquiet parcourait, en silence, la chambre d'un bout à l'autre. On lisait sur son visage toute l'agitation de son ame. Prudence, que personne n'écoutait, s'attache à lui, et, bon gré, mal gré, lui démontre l'infaillibilité de ses pronostics, et les effets merveilleux de sa science. Brewer était trop poli pour la contredire, et trop hors de lui-même pour raisonner sur l'absurdité de semblables présages ; il la laissa donc débiter à son aise ses prétendues preuves, qu'il n'écoutait non plus que les cris de Patience, occupée à rappeller à sa sœur plusieurs circonstances de

son rêve qu'elle avait oubliées. Priscille, qui aimait son neveu, autant, pour le moins, que ses sœurs chérissaient leurs folles opinions, éprouvait de vraies allarmes ; des pleurs inondaient ses joues, sa douleur était moins bruyante, parce que son ame était vraiement affectée. Telle était la situation de la compagnie, lorsqu'on entendit tout-à-coup, à la porte de la maison, les clameurs d'une foule de peuple. « Quelqu'un est blessé, dit Brewer, mettant la tête à la fenêtre, et on l'apporte ici. — Ciel ! mon Frank est mort ! s'écria Priscille, en volant à la porte. — Je savais bien que mon rêve s'accomplirait, ajouta Patience, toute fière de sa rare sagacité. Brewer, qui ne se donna pas la peine de répondre à ce propos, courut voir ce qui pouvait occasionner le tumulte ; ses craintes sur le petit Frank furent bientôt dissipées ; il le vit occupé à donner des secours à un

jeune homme proprement vêtu, dont la tête et le visage étaient couverts de sang ; il l'entendit appeller les domestiques, afin qu'ils l'aidassent à porter le blessé dans la maison. Brewer s'acquitta lui-même de ce charitable office, prit l'inconnu dans ses bras, le porta dans la salle à manger, et fit appeller un Chirurgien. Comme il avait perdu connaissance, on lui fit en vain respirer quelques odeurs ; il n'y eut que le *Cordial Balsamique* de Prudence qui put ranimer ses sens. Brewer et elle lavèrent la tête du malade, on découvrit alors une large plaie sur le côté : leur science dans la Chirurgie n'étant pas fort étendue, ils ne purent connaître si le crâne était attaqué ou non.

Tandis que Frank s'occupait à rendre au blessé les petits services dont il était capable, on l'appella pour payer les deux hommes qui l'avaient apporté à la maison :

il leur avait promis une récompense, mais malheureusement il ne possédait pas un sol. Il fallut donc recourir à la tante, qui ne fut pas aussi généreuse que l'eut été son neveu, s'il avait été libre de suivre son penchant ; ce n'est pas sans doute que ces deux porte-faix n'eussent rendu les mêmes secours sans espoir de récompense, mais lorsqu'elle nous est promise, ce serait un désintéressement déplacé de la refuser, si l'on nous tient parole.

Le Chirurgien arriva, et déclara que le crâne n'était point endommagé ; mais que la fièvre pourrait bien survenir, parce que la contusion était forte, et que la perte de son sang avait beaucoup affaibli le patient ; il recommanda qu'on le mît au lit et qu'on le laissat reposer : celui de Frank se trouvait le plus proche, on l'y transporta.

Quand le chirurgien fut parti, on de-

manda à l'enfant où il avait rencontré ce jeune homme ; il répondit que dans le tems qu'égaré lui-même il tachait de reconnaître son chemin, ce jeune homme était passé à cheval sur la grande route ; que, comme il chancelait sur la selle, il l'avait jugé pris de vin, qu'enfin étant tombé, il avait alors appellé des manœuvres pour le porter à la maison.

« Eh ! je le crois, dit Patience, cet » indigne ivrogne n'était pas capable de » prendre soin de lui-même. — C'est pré- » cisément pour cela, répondit Frank, que » j'étais obligé de lui donner des secours. »

On ne saurait imaginer combien cette réplique naïve fit de plaisir à Priscille qui, jettant sur son neveu un regard expressif, lui demanda pourquoi il n'avait pas payé lui-même les deux porteurs. « Vous savez, » mon enfant, que vous aviez ce matin » cinq Shillings, qu'en avez-vous fait ?

» — Mais que vois-je ! quels souliers avez-
» vous donc là ? d'où vous viennent-ils ? »
En effet la chaussure du pauvre Frank avait très mauvaise mine, quoique renforcée d'une multitude de pièces, il marchait presque les pieds nuds.

Frank, baissant les yeux, rougit et garda le silence. — « Quoi, mon cher, dit Pris-
» cille, ne voulez-vous pas me le dire ?
» — Je vois ce que c'est, ajouta Pru-
» dence, il a joué avec quelques polissons,
» il les a perdus. — Non, non, en vérité !
» mais, de grace, ne me questionnez pas
» davantage. — Oui, oui, dit Patience,
» c'est comme sa tante l'a dit, il les a
» changés ou perdus. — Je vous jure que
» non ma tante. — Qu'en avez-vous donc
» fait ? — Eh bien ! je les ai donnés. —
» A qui ? — Tandis que j'étais égaré, je
» suis entré dans une cabane pour deman-
» der mon chemin ; j'y ai vu une femme

» environnée de quatre enfans ; tous pleu-
» raient : je lui en ai demandé le sujet ;
» elle a refusé de me le dire : cette mai-
» son, dans sa simplicité, était propre,
» j'ai eu pitié de ces pauvres gens, et je
» me suis obstiné à demander le motif
» de leur affliction : vaincue enfin par mes
» sollicitations, cette femme m'a dit que
» son mari était malade depuis quinze
» jours, qu'elle n'avait point d'argent pour
» le soulager, et qu'elle appréhendait sa
» mort. Je lui ai donné tout mon argent,
» en l'assurant que si j'en recevais encore
» de ma tante, je le lui apporterais. D'a-
» bord, elle n'a pas voulu le prendre,
» je l'y ai forcée. L'aîné de ses garçons
» est venu me montrer le chemin ; quand
» nous avons été dans la campagne, je lui
» ai donné mes souliers et j'ai pris les
» siens, car la maladie de son père oblige
» ce pauvre garçon à sortir souvent. Il

» venait de me quitter lorsque j'ai vu ce » jeune homme tomber de cheval, et voilà » tout.

» Fort bien, mon ami, dit Priscille; » mais pourquoi rougissiez-vous de nous » dire cela ? c'est très-bien fait de soula- » ger les pauvres et les malades. — Oui, » oui, ajouta Prudence ; pourvu qu'à force » de soulager les autres il ne tombe pas » lui-même dans la misère. Qui sait si » cette femme n'est pas une intriguante qui » fait métier de séduire les enfans pour » les dépouiller : au moins n'était-il pas » nécessaire de donner ses souliers. — Oh ! » pardonnez-moi, ma tante, le pauvre » garçon n'en avait pas : moi, j'en ai encore » deux paires ; en vérité, j'aimerais mieux » porter ceux-ci, ou rester au logis, que » de ne lui avoir pas donné les miens. — » Pas tant d'effronterie, Frank, dit Pa- » tience. » — Priscille, dans la crainte

qu'elle en dit davantage, l'interrompit pour demander à l'enfant comment il passerait la nuit. « Nous n'avions que votre lit pour » coucher le malade, vous ne pouvez pas » le partager avec lui. — Eh bien ! je veil- » lerai près de son lit ; je le garderai ; il » a plus besoin de repos que moi, il est » malade et je me porte bien. — Non, » non, un domestique aura soin de lui. — » Mais, Frank peut coucher chez moi, » dit Brewer, le cœur pénétré en faveur » de l'enfant, sur-tout s'il ne craint pas une » promenade nocturne avec moi. » Frank sauta de joie à cette proposition. On soupa de bonne heure et ils partirent. M. Brewer avait un petit lit où il plaça son hôte qui, satisfait de ses petits exploits pendant la journée, dormit d'un sommeil tranquille.

S'étant levé au point du jour, Brewer lui demanda où il desirait aller. — « A la » maison, voir celui que ma tante appelle

» mon patient. — Il est trop matin pour » l'eveiller : allons plutôt voir ce que font » le pauvre laboureur et sa famille. — Ah ! » dit tristement Frank, je n'ai point d'ar- » gent, j'ai promis de leur en porter au- » jourd'hui, et ma tante ne m'en a point » donné. — Que cela ne vous inquiète pas, » je tâcherai d'y suppléer : connaissez-vous » le chemin ? » — Je le trouverai, répondit le jeune homme d'un air embarrassé.

Laissons-les s'égarer, et retournons aux demoiselles Kingley, que nos amis Brewer et Frank ont laissé hier après souper encore à table.

CHAPITRE X.

Le lecteur sait que les importantes affaires de la famille se traitaient toujours après souper ; cette fois on se conforma encore à l'usage. Les trois sœurs, appuyées sur le coude, à une certaine distance l'une de l'autre, gardèrent pendant quelques minutes un profond silence : chose étonnante, sans doute, pour des femmes qui toutes aimaient beaucoup à babiller. Eh bien ! dit Patience, fatiguée la première de cette contrainte. « M. Frank commence déja à » nous constituer en dépenses bien néces- » saires ! Que ferons-nous de ce malade ? » sait-on seulement quí il est ? et, le pis » encore, s'il vient à mourir, que devien- » drons-nous ? — Qui paiera le chirurgien, » ajouta Prudence ? ses visites ne seront » pas gratuites ; puisque nous l'avons fait

» appeller, c'est à nous qu'il répètera son
» salaire. — Les dépenses ne peuvent être
» bien considérables, répondit Priscille :
» loin de blâmer l'action de mon neveu,
» j'admire son humanité, et j'applaudis à sa
» générosité ; il est beau de voir un enfant de
» son âge sentir la misère des malheureux et
» la soulager ; dut-il même faire des ingrats.
» Qu'a t-il fait enfin ? Il a mis en pratique
» cette maxime sublime, le fondement de la
» saine morale : *Faites pour les autres ce que*
» *vous voudriez qu'on fît pour vous-même.*—
» Fort bien, dit Patience, sur ce pied-là
» notre maison sera bientôt un hôpital, et,
» si on le laisse faire, votre neveu la rem-
» plira d'aveugles, de boiteux et de ma-
» lades : certes je ne le souffrirai pas, et
» j'y mettrai bon ordre. — Mais encore,
» s'il a fait une faute, c'est la première ;
» au reste, comme je ne suis pas de votre
» sentiment, et que je veux lui épargner

» vos reproches, je prends sur moi tous
» les frais de cet évènement. — Non, non,
» reprit Patience, ce n'est pas là ce dont
» je me plains, mais vous feriez fort bien
» de remontrer à cet enfant qu'il n'est pas
» prudent de jetter ainsi son bien à la tête
» du premier venu ; vous devriez, pour
» le punir, ne lui point donner d'argent,
» il en connaîtrait le prix. Tenez ! ce M.
» Brewer, je le crois un fin matois, qui
» ne vaut guères mieux que Frank : voyez
» seulement s'il l'a réprimandé, comme
» il le méritait, pour avoir donné ses sou-
» liers, et nous avoir joué ce beau tour :
» mais patience, laissez-moi faire, je le
» corrigerai moi. Comment ! s'il continue
» il se ruinera, et prodiguera tout au pre-
» mier vagabond qu'il rencontrera.

» Vous connaissez notre ancien voisin,
» le Chevalier Thickset, ajouta Prudence ;
» on le disait riche de trois mille livres

» de revenu ; eh bien ! croiriez-vous que
» jamais on ne vit approcher de sa maison
» ni pauvre, ni malade ? c'était un homme,
» celui-là ! s'il apprenait que ses domesti-
» ques eussent fait à ces sortes de gens la
» moindre libéralité, il les chassait à l'ins-
» tant : il avait un chien qui sentait un
» mendiant de deux lieues à la ronde ;
» pour peu qu'ils osassent approcher, il
» leur donnait la chasse jusqu'à ce qu'il
» les eut forcés à se retirer hors des li-
» mites des terres de son maître. Malgré
» cela, je ne me suis point aperçue que
» le Chevalier en fut moins aimé ; c'était
» cependant, sans contredit, un homme
» riche. C'est pourquoi, ma sœur, cet en-
» fant, qui n'est encore qu'un jeune en-
» thousiaste, est susceptible de meilleurs
» principes ; et M. Brewer devrait lui ap-
» prendre à éviter la canaille. Certes ! s'il
» eut employé son argent à quelque chose

» qui en valût la peine, passe, on s'en » consolerait, mais il valait tout autant qu'il » le jettat dans la rivière. »

Priscille défendit son neveu de tout son pouvoir ; elle allégua, en vain, les lois divines et humaines. « — On les exécute- » rait dit l'une, s'il s'agissait d'un parent. » — Les personnes, ajouta l'autre, qui » prêchent hautement la charité et les » bonnes œuvres, ne sont pas les plus » exactes à pratiquer ces vertus : il faut » bannir toutes ces notions puériles de » l'esprit de Frank : et M. Brewer est » vraiment ce qu'il lui faut : j'espère qu'il » suivra le proverbe. *Celui qui épargne sa* » *verge, hait son fils : mais celui qui l'aime* » *se hâte de le châtier.* Je suis sûre que » c'est un homme de bon sens, car il » sait apprécier mon *Cordial Balsami-* » *que.* »

Ici, nous observerons que Salomon fut,

sans contredit, un grand homme ; sa sagesse brille dans toutes ses maximes, et sur-tout dans celle que nous venons de citer ; mais il n'en est aucune dont on ait plus abusé, et dont, au grand dommage des pauvres enfans, on ait davantage altéré le sens. Les enfans semblent sucer avec le lait, des vices que nourrit la ridicule indulgence des parens dans cet âge faible, et à l'abri des corrections. Cependant ses vices se développent avec l'âge, et paraissent ce qu'ils sont ; le pédagogue alors a recours aux verges, et punit ainsi, sur le malheureux jeune homme, les funestes effets de la tolérance de ses parens. Je voudrais qu'on fît une loi, par laquelle il serait défendu de maltraiter un enfant, sans des preuves évidentes de sa mauvaise conduite et de ses penchans vicieux ; d'ailleurs si la folle tendresse des parens, qui le plus souvent voient tout en beau dans leur pro-

géniture, et sont les admirateurs stupides de leurs petites intrigues ; si, dis je, leur aveugle prévention a fait naître et fortifié ces inclinations déréglées, je voudrais qu'on en fît retomber sur eux le châtiment, et qu'on usât des plus grands ménagemens pour étouffer dans les enfans le germe de leurs mauvaises habitudes.

Priscille et ses sœurs ne pouvant s'accorder sur leurs débats, elles se retirèrent dans leur chambre.

Mais revenons à Brewer et à Frank qui, après avoir cherché long tems, découvrirent enfin la cabane. La joie de ces bonnes gens, lorsqu'ils entrèrent, convainquit Brewer de la vérité du récit de Frank. « Ah ! c'est mon petit ange, s'écria la fem-» me, — Hélas ! répondit Frank, ma tante » ne m'a point donné d'argent, sans cela, » vous en auriez. — Je n'en ai pas besoin, » mon bel enfant. »

Brewer s'informa de leur situation, recommanda le repos au mari, lui donna une guinée, et ils s'en retournèrent. Arrivés à la maison des trois sœurs, chez qui il n'était pas encore jour, ils demandèrent des nouvelles du malade : le chirurgien arriva peu de tems après, et le visita ; le repos avait merveilleusement contribué à le rétablir, au mal de tête près dont il se plaignait ; cette douleur même était un symptome de guérison, ensorte qu'après deux ou trois pansemens, il fut en état de se retirer. Avant de prendre congé de ses hôtesses, il leur témoigna combien il était sensible à leurs bontés, et mortifié de l'embarras qu'il leur avait causé ; la politesse et la noblesse de ses procédés, effacèrent les fâcheuses impressions qu'elles avaient prises sur son compte, et qui auraient pu leur laisser quelques regrets de lui avoir donné l'hospitalité. Il leur apprit qu'il était fils d'un

d'un ecclésiastique, pourvu d'un bénéfice dans une province éloignée de l'Angleterre, et qu'il étudiait à Oxford, pour y prendre les ordres. Etant allé à Londres en partie de plaisir avec quelques uns de ses amis, et à l'insçu de son père, on l'avait excité à boire plus que de coutume, ce qui avait occasionné sa chûte. Il se fit à lui-même de vifs reproches, et convint que son malheur était une juste punition de son intempérance. S'adressant ensuite à son bienfaiteur, le petit Frank, il lui parla en homme vraiment pénétré de reconnaissance ; il lui voua une amitié éternelle ; il finit en l'assurant qu'il s'estimerait heureux, si quelque jour la fortune lui fournissait l'occasion de lui en donner des preuves. Leurs adieux furent touchans, et ne se firent pas sans répandre des larmes. Dès que M. Harrisson (c'est le nom

du jeune homme) fut arrivé à Oxford, il réitéra ses remercimens aux demoiselles Kingley, dans une lettre où se manifestait toute la sensibilité de son ame.

CHAPITRE XI.

L'amitié de Brewer pour le jeune Frank, persuadait assez Priscille qu'il se chargerait volontiers de son éducation. En effet, lorsqu'elle lui en parla, il répondit que cet enfant surpassait en tout ses espérances, et qu'il n'épargnerait rien pour en faire un bon citoyen. La tante alors l'informa de la famille et de la fortune du jeune homme ; elle ajouta qu'elle prétendait employer à son éducation tout le revenu des biens de son père ; elle porta en conséquence sa pension à cent cinquante livres par an ; de plus, vingt livres pour ses menus plaisirs, et cinquante pour son entretien. Quelque chose que put dire Brewer, elle fut inébranlable dans sa résolution ; ainsi forcé de céder, il se chargea du jeune homme à

ces conditions. Les progrès de Frank sous cet habile maître furent aussi rapides qu'ils pouvaient l'être ; le jeune homme avait assez de pénétration pour saisir tout avec justesse, et trop d'application pour que rien le rebutât : Brewer, de son côté, sçut lui faire de l'étude plutôt un amusement qu'une occupation. Mais tandis qu'il se livre tout entier aux charmes des belles lettres, faisons connaître le nouveau maître à nos lecteurs.

Brewer était fils d'un homme que ses extravagances avaient ruiné. « *Il est peut-* » *être heureux, dit Shenstone, que les* » *mêmes vices qui délabrent notre fortune* » *altèrent souvent aussi notre tempérament,* » *de manière que l'un ne survive point à* » *l'autre.* » Ce fut précisément le cas où se trouva le père de Brewer qui, réduit à trois cens livres de revenu, n'avait plus ni le desir ni la faculté de jouir d'un bien plus

considérable. Il mourut au moment où son fils se disposait à entrer à l'université, le laissant maître des débris de sa fortune. Le jeune homme se distingua dans ses études. Ses rares talens lui méritèrent l'estime et l'admiration de tous ceux qui le connurent. Cependant ses compagnons prétendaient qu'il n'avait point *l'usage du monde*, et assuraient que ses mœurs étaient parfaitement ridicules ; sans doute, on pouvait les en croire : que penser en effet d'un jeune homme qui sacrifie au soulagement des malheureux un argent destiné à ses plaisirs ? On savait qu'il pourvoyait à la subsistance d'une pauvre veuve qui avait une très jolie fille, dont il eut le courage de respecter l'innocence, malgré ses intimes liaisons avec la mère. Il avait surtout la sotte délicatesse de ménager la réputation des femmes, et de ne point afficher des bonnes fortunes imaginaires. Cette conduite lui valut le gé-

néreux mépris de ses compagnons : la stupide sagesse de ses mœurs contrastait trop avec leur agréable libertinage, pour qu'ils lui pardonnassent d'avoir des vertus ; ces jeunes débauchés crurent se venger, et couvrir leur propre ignominie, en feignant de le regarder comme un insensé. Cela n'influa point sur sa réputation ; les gens sensés ne l'en estimèrent pas moins comme un homme sensible et généreux. Brewer, en âge de disposer de son revenu, ne se sentit aucune inclination à embrasser un état ; soit qu'il attendit sa fortune d'un jeune Seigneur qui étudiait avec lui dans le même Collége, et qui lui promettait un emploi facile à remplir, dans lequel il ne serait point dérangé de son goût pour les belles lettres ; soit par quelqu'autre motif inconnu, il refusa constamment, malgré les instances de ses amis, de s'attacher à une profession particulière. Son illustre ami lui tint

en effet parole ; il fut nommé à un emploi de trois cens livres qui, en le mettant dans l'aisance, lui laissait toute sa liberté. Mais, quelque modiques que fussent ses dépenses, la bonté de son cœur, et son amour pour l'humanité ne lui permirent pas d'accumuler. Il se fit toujours un devoir de saisir les occasions de faire le bien : sa philantropie le rendit même incapable de faire aucune acception dans les objets de sa bienfaisance, de manière que souvent il combla de biens des personnes qui en étaient absolument indignes. Il avait coutume de dire à ceux qui lui en faisaient des reproches, qu'il aimait mieux être la dupe de neuf ingrats qui ne méritaient pas ses bontés, que de s'exposer à refuser des secours à un dixième qui les mériterait. « Je ne puis empêcher » qu'on me trompe : les malheureux con» naissent seuls leurs besoins ; tant pis pour » eux s'ils me déguisent la vérité. » Il vécut

ainsi pendant cinq ans dans le célibat, heureux, et libre de toutes passions : mais l'instant approchait où son bonheur devait s'éclipser, et le laisser en proie au sort le plus déplorable.

Brewer aimait beaucoup la promenade ; naturellement actif, jamais oisif, il employait ses momens de loisirs à faire de longues courses dans le pays. Un jour qu'il se trouvait à vingt milles de Londres, au milieu des champs, dans un endroit isolé, il fut surpris par un violent orage ; il court, il cherche un azile, il découvre enfin une petite maison, la seule qui fut dans les environs ; il y arrive hors d'haleine, et frappe à la porte. Une bonne dame, sur le déclin de l'âge vint ouvrir, et l'accueillit de l'air le plus gracieux. Après avoir fait un grand feu pour sécher ses habits, elle lui présenta un verre de liqueur propre à le ranimer. Lorsqu'il fut remis de sa fatigue,

et que l'orage fut dissipé , il se disposa à partir ; il fit ses remercimens à la dame, et quelques libéralités à la servante. Il sortait déjà, quand Mad. Alton le retint, l'invitant à prendre le thé avec elle et sa fille : on fit les cérémonies d'usage, et l'offre fut acceptée. Miss Alton se présente ; le pauvre Brewer immobile , put à peine lui balbutier un compliment.

Miss Alton joignait à une taille svelte, une phisionomie agréable sans être régulière , c'était une femme incontestablement jolie. Mais, ce qui fit une plus vive impression sur notre voyageur, ce fut la propreté, et l'élégante simplicité de sa parure, l'aisance et la modestie de son maintien. Dans une courte conversation, Miss fit briller si à propos la délicatesse de son esprit , et la noblesse de ses sentimens ; qu'elle acheva, en développant les qualités de son ame , ce que ses charmes extérieurs ayaient commen-

cé. Brewer hors de lui même, éprouvait de secrettes agitations qui, jusques-là, lui avaient été inconnues. Il ne tarda pas cependant à en deviner la cause : dès-lors, il se promit bien d'offrir sa main à Miss Alton s'il était assez heureux pour lui faire partager ses sentimens. Pendant l'entretien, qui ne se tenait presque qu'entre Mad. Alton et lui, il rechercha souvent l'occasion d'adresser le discours à sa fille ; il affecta même de lui fournir les moyens de développer son caractère.

La pénétrante mère remarqua bientôt les heureux effets des charmes de sa fille sur l'inconnu ; elle s'en applaudit en secret, parce que ses discours et ses manières annonçaient en lui un homme riche et bien né. Brewer, de son côté, plaça, sans affectation, quelques mots sur l'emploi qu'il occupait. La bonne mère n'avait pas assez d'oreilles pour écouter, et son ame suffi-

sait à peine à renfermer toute sa joie. Il demanda en prenant congé la permission de faire sa cour ; Mad. Alton l'assura qu'on le verrait toujours avec plaisir, et lui fit même adroitement pressentir que, s'il répondait à leurs desirs, ce serait le plutôt possible. Brewer pénétré, promit de saisir la première occasion ; il tint parole, et fut accueilli de la mère et de la fille avec toutes les démonstrations de l'empressement le plus flatteur. Dans les visites fréquentes qu'il leur rendit, il apprit que Mad. Alton, veuve d'un officier, n'avait pour subsister que la pension de son mari, quelques secours de ses amis, et le produit des ouvrages auxquels sa fille s'occupait : elle n'en menait pas moins une vie gracieuse et honnête. Elle était peu répandue, parce que la médiocrité de sa fortune ne lui permettait pas de figurer dans le monde, et que d'ailleurs cela prendrait sur les occupations de

sa fille. Brewer témoin de la propreté, de l'économie et de la frugalité qui régnait dans cette maison, crut ne pouvoir mieux faire que d'offrir sa main à Miss Alton, si lui-même était assez heureux pour lui plaire. Il s'adressa donc à la mère, l'informa de ses biens, de son état et de sa famille ; il lui demanda ensuite la permission d'interroger le cœur de son aimable fille. Mad. Alton ne pouvait raisonnablement objecter que la nouveauté de leur liaison ; mais l'assiduité des visites de Brewer eut bientôt levé cet obstacle. La jeune Miss, quoique très réservée, laissait assez entrevoir,

Que par de vains dédains, en secret démentis,
Aux yeux de son amant prenant de nouveaux charmes,
Elle voulait que des allarmes
Lui fissent de sa main connaître tout le prix.

Elle écouta donc, avec beaucoup de patience et de douceur, l'aveu que son

amant lui fit de ses sentimens. Un an après, elle consentit à changer son nom ; en conséquence Brewer fit meubler une maison pour recevoir son épouse et sa belle mère.

Les jeunes époux vécurent pendant trois ans dans la plus parfaite union ; Madame Brewer avait donné à son mari un garçon et une fille, gages précieux de leur tendresse, qui contribuèrent encore à en resserrer les nœuds. Ils menaient une vie douce et frugale. La bonne Mad. Alton s'était chargée, par goût, des détails de leur ménage : elle mourut ; et ce fut la première atteinte que le sort porta à leur félicité. Brewer la pleura sincèrement ; elle était vraiment digne de ses regrets : bientôt il connut combien il avait de raisons de déplorer sa perte. Son épouse alors leva le masque, elle se répandit, et se livra à toute sorte de dissipation. Il s'apperçut, avec douleur, de cette nouvelle conduite.

Madame Brewer donnait dans tous les travers, elle jouait en dupe, et faisait des pertes considérables. Malgré ses demandes réitérées, et la facilité de son mari à lui prodiguer de l'argent, elle contracta des dettes. Brewer, toujours éperdument amoureux, n'eut pas le courage de lui reprocher le déréglement de sa conduite : à peine osa-t-il lui en parler avec tous les ménagemens d'un ami, et lui remontrer combien sa jeunesse l'exposait à être trompée. Vaines représentations ! la mort lui enleva ses deux enfans, sans qu'elle daignat accorder à la décence au moins quelques jours d'interruption dans ses plaisirs. Il lui fallait, à quelque prix que ce fut, fournir à ses folles dépenses : bientôt son malheureux époux se vit accablé de dettes, sans savoir comment il les avait contractées : au milieu même de ce désordre, il eut encore la faiblesse d'épargner l'indigne objet de son aveugle ten-

dresse. Il lui fit seulement envisager l'abime affreux où l'allaient entraîner le désordre et l'imprudence de sa conduite ; mais cette femme impudente rejettait avec une insolente ipiniâtreté tout ce qui contrariait son goût et ses basses inclinations.

Le malheureux Brewer avant son mariage , et tant qu'avait vécu Mad. Alton , avait été la dupe d'une fausse douceur , et d'une hypocrite régularité ; mais dès que la mort de sa mère l'eut délivrée de la contrainte où la tenait cette importune surveillante , elle se montra telle qu'elle était , revêche , hautaine et extravagante. Ce n'était plus l'épouse attentive d'un mari passionné : son ame vicieuse était incapable de sentir le prix des caresses , et de l'affection d'un homme honnête ; Brewer ne put donc la ramener au bien. Cruellement dérangé par les folles dépenses de son épouse , sa maison ne lui offrant plus qu'une affreuse

solitude , qui nourrissait le sentiment de ses malheurs , il s'en éloignait le plus qu'il pouvait ; ainsi selon le proverbe commun , *la chandelle se consumait par les deux bouts*. Sa fortune et ses ressources allaient être épuisées. Il lui restait encore une consolation ; il ne soupçonnait point que les imprudences de son épouse pussent la conduire jusqu'au crime ; il croyait à cet égard son honneur en sureté ; mais il était la dupe de son aveugle confiance. Un misérable , un vil laquais était passé de la cuisine dans le lit de son maître : ce commerce honteux n'était ignoré d'aucun des domestiques , mais ils respectaient trop le repos de leur maître pour l'en instruire. Un accident , enfin , révéla ce fatal secret , et dévoila les amours infâmes de ce couple odieux. On n'exprimera jamais l'étonnement , la fureur et le désespoir de l'infortuné Brewer ; il fit de vains ef-

forts pour se dérober à l'amertume de ses réflexions, il y succomba bientôt : une fièvre dévorante alluma son sang, et le réduisit aux dernières extrémités. Heureusement pour lui, le vil instrument de son déshonneur, sa femme ne se présenta point à lui, pendant sa maladie : cette indigne créature se reposait sur les domestiques du soin de veiller aux besoins de son époux. Brewer ne dut son rétablissement qu'à la force de son tempérament. Il était bien résolu de se séparer de sa coupable épouse. Il s'y prépara dès qu'il fut convalescent ; il vendit d'abord une partie de ses biens pour satisfaire ses créanciers : ensuite, pour se dérober aux fades railleries des mauvais plaisans, il se détermina à quitter la ville. En conséquence, il se démit de son emploi entre les mains de son bienfaiteur. Ces arrangemens pris, il ne lui restait que cent cinquante

livres de revenu. Il fut encore assez généreux pour en destiner un tiers en faveur de sa femme. Quoiqu'il eut des preuves évidentes de son déshonneur, il ne voulut point donner au public le spectacle scandaleux d'un divorce. Il entre un matin chez elle, à l'heure de sa toilette, la prie de renvoyer sa fille de chambre, ayant, dit-il, des choses importantes à lui communiquer. Jamais il n'avait parlé d'un ton aussi ferme ; jamais son maintien n'avait été aussi sévère. Son épouse, tremblante et humiliée, au cri intérieur de sa conscience, ordonne, en balbutiant, à sa suivante de se retirer. « Madame, lui dit » Brewer, nous vivons ensemble depuis » huit ans ; une partie de ce tems s'est » écoulée dans la paix et le bonheur ; » hélas ! il ne m'en reste plus que le sou- » venir ; vous avez tout détruit. (elle allait » l'interrompre.) De grace, ayez la pa-

» tience de m'entendre ; Je prétends, enfin,
» être écouté. Vos folies, la passion du jeu
» vous ont entraînée dans des excès qui
» m'ont ruiné. J'ai vendu la moitié de
» mes biens pour payer vos dettes. Ce
» n'est qu'en rougissant, que je vous rap-
» pelle l'horreur de votre dernière action ;
» vous avez osé entretenir un commerce
» criminel avec mon domestique, dans
» ma propre maison : je ne veux point
» être moi même le témoin de mon dés-
» honneur, ni essuyer les mépris, et les
» outrages que m'attireraient indubitable-
» ment les déréglemens dans lesquels vous
» vous êtes plongée. Je m'éloigne de Lon-
» dres ; j'ai remis mon emploi ; j'ai fait
» afficher la vente de ma maison et de
» mes meubles. Vous savez quelles sont
» vos ressources, vous êtes sans biens ; à
» quels malheurs, par conséquent, vous
» êtes-vous exposée ! Je veux bien encore

» avoir quelque compassion de vous ; toute
» indigne que vous êtes de ménagemens,
» je ne veux pas exposer votre honte, et
» la rendre publique, en vous traduisant
» en justice. Je vous accorde une pension
» viagère de 50 livres, à condition que
» vous signerez un arrangement, que mon
» Notaire vient d'apporter par mes ordres :
» il attend dans mon cabinet le résultat de
» notre entrevue. Si vous n'agréez pas cet
» arrangement, vous me forcez de procéder
» à un divorce, et je voudrais vous épar-
» gner la honte de cette démarche. Je vous
» abandonne ces bijoux dont vous gratifia
» ma folle tendresse, dans les jours de mon
» bonheur et de votre innocence. Ils ont
» été bien courts ! hélas ! vous les avez
» pour jamais fait disparaître ! C'est au
» moins une consolation dans mon mal-
» heur, d'avoir perdu ces enfans, sur qui
» auraient rejailli la honte de leur mère,

» et la douleur de leur père avili et dé-
» chiré. »

A ces mots, le visage baigné de pleurs, la voix étouffée par ses sanglots, Madame Brewer se précipite aux genoux de son mari ; elle implore, dans les termes les plus humbles et les plus touchans, le retour de ces sentimens, dont elle se reconnaît indigne ; elle fait l'aveu de son crime, elle peint toute l'horreur qu'elle en conçoit, elle jure de le suivre par-tout ; elle s'estimera heureuse de vivre avec lui dans la plus servile condition. — « Il n'est plus tems,
» Madame ! ma résolution, mon invariable
» résolution est prise, je ne changerai ja-
» mais ; vos efforts sont inutiles, le tems
» se passe ; réfléchissez au parti que vous
» voulez prendre. — Il est pris, Monsieur :
» je n'augmenterai pas le nombre des obli-
» gations que je vous ai : appellez votre no-
» taire, je signe aveuglement : vos moindres

» bontés seront des faveurs, que votre cou-
» pable épouse est loin de mériter. »

Elle consentit à une séparation, et Brewer lui tint sa promesse. Il vendit sa maison et ses meubles, il ne réserva que ce dont il avait besoin pour garnir le petit logement qu'il occupe depuis quatre ans. Les effets de sa douleur furent d'autant plus dangereux, qu'il se plut à la nourrir dans sa solitude; il resta long-tems dans un état d'abattement et de mélancolie qui semblait devoir le conduire au tombeau; ses livres furent d'abord les seuls compagnons de sa retraite; il fuyait le monde et le détestait. Enfin le sentiment de ses peines s'adoucit, il reparut dans la société; mais il s'était prescrit des bornes dont il ne s'écarta jamais. Telle était sa situation, quand nous l'avons fait connaître au lecteur : et tel était l'homme à qui l'éducation de Frank fut confiée.

CHAPITRE XII.

Le lecteur nous fera le plaisir d'imaginer que huit ans se sont écoulés, pendant qu'il a lû l'histoire de Brewer. Nous n'imiterons point ici Mrs. les Biographes, nos confrères, qui souvent enjambent sur un espace de tems beaucoup plus considérable, sans daigner en avertir : nous sommes trop exacts pour nous permettre de pareils écarts. On calculera donc, si l'on veut, combien d'heures Brown a employé, dans le jour, à l'étude des auteurs grecs et latins ; combien à l'Astronomie, aux Mathématiques, etc. par ce moyen, le lecteur fera faire au jeune homme son cours d'étude : quant à nous, nous nous contenterons d'observer que Frank prit autant de plaisir à s'ins-

truire, que son maître en eut à lui donner des leçons.

Priscille était pénétrée des soins de Brewer pour son neveu, et ne pouvait assez lui en témoigner sa reconnaissance. A propos, nous devons, je pense, apprendre à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à la famille des trois sœurs, que pendant cette suite d'années que nous avons si rapidement parcourues, Patience, l'aînée des sœurs, mourut, et constitua ses héritières, Priscille et Prudence.

Cependant Frank grandissait, il était déja à sa dix-neuvième année ; sa taille était haute et bien proportionnée, les traits de son visage s'étaient embellis avec l'âge. Brewer, que la tempérance rendait robuste, faisait faire souvent à son élève des exercices violens, il n'y avait aucun jeune homme dans les environs qui le surpassat à la course, aucun qui sautat mieux, et peu

qui

qui jettassent une barre aussi loin que lui. Brewer était de toutes ces parties, il aimait son élève comme un fils, Frank aimait son maître comme un père. « Je vous dois, » lui disait-il, » ces talens, qui rendront un » jour mon être précieux à la société; vous » m'avez appris à plaindre l'ignorance mo- » deste et timide, et à mépriser la stupide » présomption; vous m'avez fait connaître » le bien et le mal; vous m'avez inspiré » l'amour de l'équité. » — « Mon cher en- » fant, dit Brewer, vos connaissances oc- » cupent encore un cercle bien étroit; » l'étude des livres ne vous apprendra pas » quelles doivent être les règles de votre » conduite future; on ne connaît le monde » qu'au milieu du monde, il faut vivre avec » les hommes, pour étudier les hommes; » voyageons. Que la pratique et l'expé- » rience soient, pendant le court trajet que » nous allons faire, les seules leçons que

» vous preniez ; parcourons une partie de
» l'Angleterre. Vous êtes jeune , je suis ,
» grace au ciel , en bonne santé , ne nous
» confinons point dans une voiture , profi-
» tons de nos jambes , nous serons , ainsi ,
» libres de tout notre tems , et nos obser-
» vations s'en feront plus à loisir. Nous ver-
» rons d'abord les environs ; ici la nature
» est moins fardée que dans la capitale , où
» il vous serait impossible de démêler le fil
» des intrigues qu'on y trame chaque jour ,
» et des scélératesses qui s'y commettent.
» L'homme , il est vrai , est vicieux à la
» campagne comme à la ville. L'ambition ,
» l'orgueil , l'hypocrisie règnent , quoi-
» qu'avec moins d'éclat , au village ainsi
» qu'à la cour ; leurs effets y sont seu-
» lement moins dangereux. Vous tirerez un
» grand avantage de notre voyage , c'est
» celui de connaître les manufactures de
» votre patrie ; cette étude , croyez-

» moi, est importante pour un citoyen.
» Vous avez naturellement droit d'atten-
» dre une fortune considérable de votre
» famille. Vous prendrez place au Parle-
» ment : l'examen de nos fabriques vous
» rendra plus utile à l'état qu'une dou-
» zaine de voyages en France ou en Italie.
» Est-il rien de plus absurde que de voir
» un homme, qui ne s'est peut-être jamais
» vêtu que des soies fabriquées en France,
» prescrire des réglemens pour nos fabri-
» ques de draps, dont il ne connaît ni la
» qualité, ni le travail, ni l'apprêt ? Tels
» sont néanmoins la plupart de nos légis-
» lateurs ; je défie le plus habile ouvrier
» de leur faire comprendre comment se
» fait une pièce de drap ; il faut s'instruire
» par ses yeux. Je ne prétends pas, mon
» cher, que vous deveniez un artisan ; il
» vous suffira de connaître la préparation
» et la main d'œuvre de ces sortes d'ou-

« vrages. L'expérience vous convaincra que « la connaissance des objets, les plus mi- « nutieux en apparence, peut quelquefois « influer sur les évènemens les plus im- » portans de notre vie. »

Frank ayant approuvé le dessein de son maître, ils partirent le lendemain. Le premier voyage d'un citoyen, la première connaissance qu'il doit acquérir, c'est, sans contredit, celle de son pays ; mais elle est trop facile, elle exige trop peu de frais, pour qu'elle flatte l'ambition de nos jeunes Seigneurs ; il est néanmoins évident que, s'ils daignaient parcourir l'Angleterre, il en seraient beaucoup plus propres à rendre service à l'état ; mais il faudrait à leur côté un homme éclairé, en état de diriger leurs observations ; loin de là, un Suisse épais les traîne fastueusement par toute l'Europe ; ils reviennent

enfin fatigués d'une course inutile et ruineuse. On peut leur dire à juste titre,

Vous avez vu l'Europe, et fait force dépense,
Mais, que vous revient-il pour avoir tant couru ?
Vous avez promené votre épaisse opulence,
Et l'Europe à son tour ne vous a que trop vu.

Pendant le cours de leur voyage, Brewer apprit son histoire à Frank, qui partagea sincèrement tous ses chagrin. Dans le dessein où ils étaient de s'instruire, ils ne faisaient pas de longues traites, mais ils s'informaient de tout ce qui méritait leur curiosité. Nous ne parlerons point de leurs aventures, elles n'ont rien d'assez intéressant ; ils parcoururent dans l'espace de deux ans la plus grande partie de l'Angleterre. Frank avait atteint alors sa vingt-unième année ; Brewer lui proposa de terminer leur voyage en voyant la capitale ; il connaissait cette ville, il crut par conséquent devoir d'avance sup-

pléer par ses avis à l'inexpérience du jeune homme ; mais comme ils se préparaient à l'exécution de ce projet, Brewer tomba malade. Rarement les hommes robustes se rétablissent d'une violente maladie, tandis qu'un valétudinaire en triomphe sans efforts. Le roseau cède, le vent l'épargne ; le chêne résiste, il est renversé. Tel fut le sort du pauvre Brewer. Brown le vit expirer dans ses bras, après quatre jours de maladie. Il le servit, le garda lui-même, et ne l'abandonna pas un seul instant ; immobile et l'œil fixé sur le cadavre froid et livide de son ami, il ne s'en sépara que lorsqu'enfin on l'arracha à ce spectacle douloureux, pour rendre à la terre la dépouille insensible de l'estimable Brewer. Après avoir arrosé son tombeau de ses larmes, Frank retourna chez ses tantes, dans un accablement qui aurait ému l'ame la plus insensible.

CHAPITRE XIII.

Brown sentit d'autant plus vivement la mort de son ami, le coup fut d'autant plus rude pour lui, que jusques-là, il n'avait encore essuyé aucune disgrace ; il faisait le premier essai de la douleur ; il en fut abattu : il pleura amèrement, en homme pénétré de toute l'étendue de sa perte. L'idée de Brewer le suivait par-tout ; il se laissait comme entraîner malgré lui vers son tombeau ; ce lugubre objet renouvellait ses larmes. Le tems cependant rendit quelque calme à son ame agitée. Il touchait à sa majorité ; et la fête qui se préparait, pour l'anniversaire de sa naissance, servit à le distraire agréablement. Ce jour-là, il quitta, pour la première fois, le deuil qu'il portait pour son ami. Sa

tante, dès le matin, le fit appeller. « Mon » cher Frank, dit elle, en l'embrassant, » ce jour est le plus beau de ma vie ; ce » jour vous range enfin dans la classe des » hommes ; vos vertus et votre raison vous » en rendent digne ; l'estime et la tendre » amitié que vous m'inspirez à tant de » titres, sont d'avance pour moi le garant » des sentimens que vous obtiendrez de vos » concitoyens. L'avarice de votre ayeul, » les fautes de votre père, ne vous ont » laissé d'autres biens que leur nom. Il est » bien doux pour moi, mon ami, je me » félicite, bien sincèrement, de pouvoir » vous rendre les biens aliénés par votre » père. Voici les titres qui vous en assurent » la possession. Ces biens suffiront à vous » procurer une douce aisance, jusqu'au » moment où vous deviendrez maître d'une » fortune plus considérable. Puissiez-vous » en jouir dans une longue et heureuse

» paix ! Je ne prétends pas, mon cher en-
» fant, que vous quittiez notre maison ;
» oui, elle est, elle sera toujours la vôtre.

» Ma surprise et ma reconnaissance,
» Madame, ne m'ont pas laissé le pouvoir
» de vous interrompre. Comment répon-
» drai-je jamais à tant de bontés ? Vous
» m'avez soutenu dès l'instant de ma nais-
» sance, je suis votre ouvrage ; mais, je
» l'avoue, ce que vous faites pour moi
» aujourd'hui passe mes espérances. En me
» rendant indépendant, Madame, vous
» enchaînez ce cœur sensible et reconnais-
» sant, par des liens indissolubles. Puisse
» l'heure, où je cesserai de vous honorer
» et de vous respecter, être la dernière de
» ma vie !

» Point de vaines protestations, Frank,
» point de remercimens ; je vous connais,
» je suis convaincue de vos sentimens,
» cela me suffit. J'ai invité plusieurs amis

» à venir célébrer avec nous votre jour de
» naissance ; vous verrez des demoiselles,
» examinez-les ; peut-être s'en trouvera-t-il
» dont les charmes fixeront votre inclina-
» tion. Je voudrais vous voir établi, mais
» je voudrais vous voir heureux : libre dans
» votre choix, je desire seulement que vous
» en fassiez un. »

Brown promit tout, et protesta que son cœur n'éprouvait encore aucun sentiment particulier. Ils se séparèrent ensuite, elle pour se préparer à la cérémonie du jour, lui pour méditer sur leur entretien. Il prit machinalement le chemin qui conduisait au tombeau de Brewer ; insensiblement ses pensées retombèrent sur cet ancien ami, et il se trouva sans dessein sur la tombe qui renfermait ses dépouilles ; il le contemple en silence, les mains croisées sur sa poitrine, la tête penchée, les yeux baignés de pleurs. Sortant enfin de cette espèce

d'anéantissement, Brown s'écria : « O ! » mon ami, comme tu embellirais ce jour ! » combien ta présence ajouterait à mon » bonheur ! tu m'as fait ce que je suis ; ta » tendresse, tes soins, tes lumières ont » formé cette ame sensible qui double à » mes yeux le prix de mon existence ; je » te dois le bonheur de penser. Je viens » d'acquérir des biens, qu'en ferai-je ? hé- » las ! l'homme, le seul homme qui pouvait » sauver ma barque des écueils malheu- » reusement trop fréquens sur l'océan agité » de la vie, mon ami n'est plus, il en a » quitté le gouvernail. Ses leçons me res- » tent au moins : oui, j'ai, pour me con- » duire, le souvenir ineffaçable des sublimes » préceptes de bienfaisance et d'humanité » que son ame a versés dans la mienne ; » ah ! cette règle est infaillible. Je verrai » sans cesse ton ombre à mon côté ; tu » dirigeras encore, même après ta mort,

» toutes les actions de ton élève à la jus-
» tice, à la droiture et à l'équité. On veut
» hélas ! que je me marie : éprouverai-je,
» ô mon ami, dans ces nœuds funestes,
» l'injuste et cruelle destinée qui fit le mal-
» heur de ta vie ? aurai-je en partage la
» plus ingrate de toutes les femmes ? non,
» le récit de tes malheurs est trop profon-
» dément gravé dans mon ame. Eh ! à
» quelle femme donnerai-je ma confiance,
» si l'estimable, le bienfaisant, le tendre
» Brewer a été la malheureuse victime du
» libertinage honteux de la sienne. Adieu!
» ombre chérie ; adieu, ô ! le plus res-
» pectable des amis ; le sort peut m'exiler,
» me rendre errant dans les contrées les
» plus éloignées, Brewer vivra toujours
» dans mon ame ; chacune de mes actions,
» si elle est honnête, me rappellera ce que
» je dois à mon ami. » — Cette visite fut
la dernière que Brown fit au tombeau de

Brewer ; il y éleva un mausolée en marbre, éternel monument de son amitié et de sa reconnaissance.

De retour à la maison, il se rendit à son appartement pour s'habiller ; ses préparatifs ne furent pas longs ; ses vêtemens étaient simples et unis ; mais les graces naturelles de sa personne n'avaient pas besoin d'ornemens empruntés. Il trouva, en rentrant dans la salle, que, pendant le peu de tems qu'il avait mis à sa toilette, la compagnie s'était rassemblée. Son attachement exclusif à Brewer, et son application continuelle à l'étude ne lui avaient pas laissé le loisir de faire beaucoup de connaissances ; il fallut donc subir l'ennuyeux cérémonial d'être présenté. On compte la danse et l'exercice des armes parmi les talens nécessaires à l'éducation d'un jeune homme ; Brewer n'avait pas omis ces deux points. Frank reçut et rendit les complimens avec

cette aisance et cette politesse affable qui distingue particulièrement les hommes d'une certaine condition. On était ravi de le voir et de l'entendre. Les hommes le trouvaient accompli, les femmes le disaient aimable.

La compagnie était nombreuse, le repas très élégant, ce qui ne flatta pas moins l'amour-propre de Priscille que celui de son neveu : car on remarque que la vanité entre toujours pour quelque chose dans les actions, même les plus indifférentes, d'une femme : c'est le véhicule ordinaire de ses démarches, et Priscille était femme à cet égard. Parmi les différents mêts, on servit une tortue dont Prudence mangea avec avidité. Une joie bruyante regnait dans la compagnie ; d'un côté les hommes, et celles d'entre les femmes en qui toute autre passion était éteinte, prodiguaient leurs éloges à l'excellence des mets, et à l'élégance du

festin, tandis que les jeunes Miss admiraient en silence celui en l'honneur de qui il se donnait ; elles brulaient intérieurement du désir de lui plaire, et tremblaient de trouver des rivales. Brown, l'honnête Brown, s'appliquait à ne donner à aucune d'elles le triomphe d'une préférence : ses soins s'étendaient sur toutes également. Mais bientôt l'apparition de Madame Collins et de sa fille fit disparaître cette indifférence : ces dames s'étaient excusées pour le dîner, et avaient promis de venir le soir. Brown qui n'avait rien vu de si aimable que Miss Collins, se sentit involontairement entraîné vers elle ; il se rappella envain les résolutions qu'il venait de prendre sur le tombeau de Brewer ; envain il s'efforça de retrouver sa tranquillité ; ses yeux exprimaient, malgré lui, à Miss Collins, combien il la trouvait supérieure à ses compagnes ; ils semblaient lui dire : » Ne vous

» offensez point des attentions que j'ai pour » vos rivales, la politesse m'y contraint, » vous méritez seule d'en être l'objet. » Miss Collins était en effet bien digne de toute l'attention de Brown. Une taille élégante, un visage régulier, dont les roses et les lys se disputaient l'empire; de grands yeux doux et animés; telle était la jeune beauté qu'adorait déja le passionné Brown. L'impression qu'il fit sur elle, ne fut ni moins prompte ni moins avantageuse; pouvait-elle ne pas lui rendre justice?

La jeunesse en sa fleur brillait sur son visage.

Son regard était vif et perçant; le coloris de ses joues annonçait une santé que rien n'avait encore altéré; de grands cheveux noirs flottaient en boucles sur ses épaules et contrastaient merveilleusement avec la blancheur éclatante de sa peau. Ils n'étaient pas enfermés dans un sac comme ceux de

nos petits maîtres, ils ne pendaient point en queue, ils n'étaient point roulés dans un ruban en forme de massue, en un mot c'était

Le front de Jupiter et la frisure d'Hypérion.

Ajoutez à cela un corps robuste et bien proportionné, dont rien ne voile les défauts, dont rien ne fait ressortir les beautés, les secours de l'art lui étaient inutiles. Priscille ayant indiqué un bal pour le soir, son neveu qui avait déjà fait choix d'une danseuse se trouva dans un singulier embarras par rapport à Miss Collins. Il ouvrit le bal, par un menuet, avec une dame à qui on devait l'honneur, par égard pour son rang. Il s'en acquitta avec grace et noblesse ; mais, quand enfin il eut le bonheur de donner la main à l'objet de ses desirs, il enleva tous les suffrages, la précision de ses mouvemens, le sentiment exprimé dans

son regard, tout le rendait intéressant ; le Zéphir est moins léger quand il caresse la surface de l'onde. Egalement agités l'un et l'autre par le desir naissant de se plaire, leurs yeux, leurs mouvemens, leurs gestes, leurs pas unissaient aux charmes de l'expression la cadence de l'harmonie ; c'était, de l'avis de tout le monde, le plus beau couple de l'assemblée : les jeunes Miss cependant, que leurs prétentions sur le cœur de Brown rendaient injustes, ne purent s'empêcher de voir des défauts dans l'objet trop heureux de sa préférence ; chacune en son particulier en découvrait un, de manière qu'en les rassemblant, s'ils eussent été réels, il ne serait pas resté le moindre charme à la pauvre Miss Collins.

Comme dans cette assemblée le nombre des femmes surpassait celui des hommes, pour obvier à tout ce qui aurait eu l'air d'incivilités, celles-là tirèrent au sort leur

Danseur. Cette précaution sauva à plusieurs d'entr'elles le désagrément d'être négligées. On distribua donc des lots : combien de vœux secrets Brown adressa alors à l'aveugle déesse ! pour cette fois elle fut juste, Brown fut exaucé. Quelle joie n'éprouva-t-il pas, quand Miss Collins lui offrit, de sa belle main, le billet où son nom était écrit ! « Ah ! Madame, dit-il en » l'acceptant, je dois un sacrifice à la for- » tune, elle me comble aujourd'hui de » ses faveurs. Non, elle n'est point aveu- » gle, elle a su lire dans mon cœur. — » Elle a peut-être autant de droit à ma » reconnaissance, et vous ne me rendriez » pas justice, si vous me croyiez moins » sensible à ses faveurs. » L'empressement des danseurs ne lui permit pas d'en dire davantage ; Brown la conduisit en triomphe à sa place, et la danse commença.

On remarqua Brown au milieu des con-

indigestion sur indigestion ; quoiqu'il en soit, elle mourut au bout de huit jours. Cet évènement retarda les visites de Brown et de sa tante à leurs amis. Priscille, par la mort de sa sœur, restait seule maîtresse des biens immenses du vieux Brown.

C'est le triomphe de la raison que de supporter la bonne fortune ; on peut, quoiqu'avec efforts, conserver dans l'adversité toutes ses vertus ; mais il est bien plus difficile de ne point se laisser étourdir par l'éclat d'une prospérité inattendue. Priscille, jusqu'ici bienfaisante, Priscille, jusqu'ici l'admiratrice de son neveu, dont elle excitait et partageait la générosité, Priscille, est une preuve de cette vérité. Elle fut estimable tant qu'elle ne posséda qu'un tiers des biens du vieux Brown ; et dès que par la mort de ses sœurs elle s'en vit l'unique maîtresse, elle perdit toutes ses qualités. On venait à peine de rendre les derniers de-

voirs à sa sœur, qu'elle fit une réforme considérable dans sa maison. Autant elle s'était plue autrefois à fournir à son neveu les moyens de satisfaire ses inclinations bienfaisantes, autant elle déclamait contre ce qu'elle appellait ses prodigalités. Brown ne concevait rien à un changement si subit, mais il respectait trop Priscille pour s'y opposer ouvertement. Néanmoins il se livra toujours en secret au plaisir de faire le bien et de soulager les malheureux.

CHAPITRE XIV.

Brown brulait de revoir Miss Collins. Il devait accompagner Miss Kingley, (c'est ainsi que nous nommerons désormais Priscille,) lorsqu'elle sortirait pour la première fois. Ce moment tant desiré arriva enfin, ils allèrent ensemble chez Mad. Collins; Miss revit avec plaisir le jeune homme qui l'avait si fort intéressée, la mère n'était pas fâchée qu'il fit la cour à sa Charlotte. L'espoir que Brown avait de succéder à la fortune de sa tante était bien propre à déterminer en sa faveur et la mère et la fille : il n'eut par conséquent nulle peine à se faire agréer dans cette maison. Après quelques visites, il s'apperçut qu'il avait un rival redoutable dans M. Péterson qui ne quittait presque pas Miss Collins. Comme rien ne

lui annonçait que sa présence fut désagréable, il ne savait qu'en penser ; il attendit, pour s'en éclaircir, l'occasion de faire expliquer Charlotte sur ses sentimens. Cette fille voulait des esclaves, et non pas des amans : elle rendait justice au mérite de Brown, mais ce n'était pas une raison d'éloigner ses autres admirateurs. Sans prétendre leur en tenir compte, elle n'épargnait rien pour les encourager à lui rendre des soins assidus : elle avait l'art de les ménager par de légères faveurs, et par un manége adroit qui, en entretenant l'égalité entre eux, n'en contribuaient pas moins à nourrir leurs espérances. En un mot Miss Collins était une coquette.

La fortune de Miss Collins n'excédait pas quatre mille livres sterling. Brown était donc le parti le plus avantageux qui s'offrît pour elle ; mais la vanité ne laissait dans son cœur aucune place à l'amour : ce sentiment

timent lui était absolument étranger ; elle n'envisageait, en épousant Brown, que le doux espoir de vivre dans l'éclat et dans les plaisirs. Peterson néanmoins se croyait très-sincèrement aimé. C'était un jeune homme d'un bon naturel, maître de grands biens : ébloui, comme Brown, de la beauté de Miss Collins, il était résolu de l'épouser malgré l'inégalité de leur fortune. Il ne possédait pas, à la vérité, tous les charmes personnels qu'on remarquait en Brown ; mais sa figure n'était rien moins que désagréable. Ils firent connaissance dans le cours de leurs visites chez Madame Collins, et chacun de son côté s'efforça de l'emporter sur son rival. On n'attendait plus que le choix de Miss ; ce choix devait décider du sort des deux amans. L'agréable situation pour une coquette ! quel triomphe pour son orgueilleuse indifférence.

Les choses restèrent dans le même état,

tant que Miss Collins différa de donner une réponse décisive. D'un autre côté Miss Kingley suivait strictement le plan qu'elle s'était prescrit à la mort de sa sœur. Brown, rentrant un jour, trouva sa tante dans la compagnie de deux personnes ; l'un lui était inconnu, il jugea à son habit qu'il était officier, et à son langage qu'il était écossais ; l'autre était une ancienne connaissance, par qui il supposa que l'étranger avait été introduit. L'inconnu lui fut présenté sous le nom du Capitaine Mac-Grégoire. La nuit approchait, on proposa un quadrille : sur l'approbation du Capitaine, on apporta des cartes, et on se mit au jeu. Le jeu ordinaire chez Miss Kingley, était de six sous la fiche ; à cela le capitaine se récria que c'était beaucoup trop, qu'il était extravagant d'hazarder une somme si considérable ; que c'était le moyen de se ruiner. On céda donc aux représentations du Ca-

pitaine qui n'avait jamais hazardé plus de deux sous la fiche. Brown observa que ce trait d'économie faisait faire au Capitaine de grands progrès dans les bonnes graces de sa tante, dont les regards témoignaient assez combien elle en était satisfaite. l'Ecossais de son côté se sut bon gré de sa ruse, il se mit à faire un pompeux éloge de l'art de lésiner, et à déclamer avec emphase plusieurs proverbes relatifs à cet objet. Brown, que leurs propos fatiguoient, eut néanmoins la prudence de se taire. D'abord Miss Kingley et le Capitaine furent les heureux : celui-ci avec une joie insultante s'adressa à Brown. » Eh bien ! Monsieur, où en seriez-» vous si je n'avais pas réduit le prix des » fiches ? vous seriez dépouillé. » Brown répliqua avec modération que le jeu pouvait changer, et que la fortune était trop inconstante dans ses faveurs, pour qu'il perdit l'espoir de la voir revenir à lui. Il

parut avoir prophétisé, car à peine finissait-il de parler qu'il gagna sans prendre et fit vole, ce qui ne fut pas une petite mortification pour le Capitaine ; la fortune changea également en faveur de l'autre gentilhomme.

La plus petite perte est un véritable revers pour un avare, son humeur en est toujours aigrie. Le bonheur de Brown et de son ami se soutenait ; le Capitaine apostrophait sans ménagement l'aveugle déesse, tandis que Miss Kingley, déplorant son infortune de la manière la plus touchante, crut consoler le malheureux Ecossais en l'assurant qu'elle était en perte de deux shillings ; elle voulut le retenir à souper, il s'en excusa sur quelques affaires importantes. On le pria de venir passer les soirées à la maison, sous prétexte de lui donner sa revanche. A cette invitation le rusé Ecossais répondit par un déluge de complimens,

dont Miss Kingley fut si flattée, qu'elle ne cessait de les répéter. Après le départ de la compagnie, Brown, rebuté de l'humeur de sa tante, prétexta qu'il avait besoin de repos et se retira.

Le lendemain il était sorti dès le matin pour se promener dans les environs ; un vieillard, qui depuis long-tems ne vivait que de ses bienfaits, vint le demander : la tante le reçut et le questionna sur ce qu'il voulait. » Je ne voulais que voir mon cher maître », répondit le bon homme accablé sous le poids des ans. — » Et quelle affaire pouvez vous avoir avec lui ? — » Ah ! ma » bonne dame, moi et deux pauvres petits » enfans, nous devons la vie à sa générosité. » J'avais un fils, il fut tué dans la dernière » guerre, sa femme demeura veuve avec » deux enfans ; deux ans après elle mourut » elle-même, et les abandonna à mes soins. » Mes yeux, hélas ! n'avaient jamais vû ces

» pauvres innocens ; vieillard infirme, com-
» me je le suis, à l'âge de soixante et dix-
» huit ans, que pouvais je faire pour eux ?
» je cherchai une femme qui put en prendre
» soin. Les secours de la paroisse n'étant
» pas suffisans pour nous faire vivre, nous
» allions immanquablement mourir de faim,
» quand mon jeune bienfaiteur et un autre
» excellent Monsieur, qui était avec lui,
» vinrent par hazard du côté de notre chau-
» mière, et virent les deux petits orphelins
» occupés à jouer devant la porte : ils en-
» trèrent ; touchés de mes larmes, ils me
» donnèrent quelqu'argent ; mon bon maî-
» tre ajouta qu'il me faisait une pension de
» huit livres par an, et qu'il se chargeait de
» donner une profession à l'aîné de mes pe-
» tits enfans, dès qu'il serait en âge d'ap-
» prendre quelque chose. Depuis ce mo-
» ment, nous ne cessons de demander au
» ciel qu'il répande ses bénédictions sur

» notre bienfaiteur ; il les mérite , il a es-
» suyé les larmes d'un vieillard , et soulagé
» deux malheureux orphelins. L'autre Mon-
» sieur me donnait aussi cinq livres tous les
» ans ; hélas ! il est mort , et je vais souvent
» visiter l'endroit où reposent ses cendres :
» c'est tout ce que je puis faire dans ma
» misère , que d'aller pleurer sur la tombe
» de cet homme bienfaisant. J'ai perdu par
» sa mort un grand appui , je n'ai plus le
» moyen d'envoyer le plus jeune de mes
» orphelins à l'école : telle est ma situation ,
» ma bonne dame , et j'ai fait neuf milles
» pour venir voir mon jeune maître.

» Eh bien ! donc , l'honnête homme ,
» vous avez tout l'air d'avoir fait un voyage
» inutile ; mon neveu n'est point ici , et
» quand il y serait , il n'a rien à vous donner.

» Ah ! Dieu le récompense de ce qu'il a
» fait pour moi ! répondit le vieillard en
» pleurant ; il m'avait ordonné de m'adres-

» ser à lui dans mes besoins ; j'ai fait ce » qu'il voulait, et je suis content : il ne me » reste plus qu'à regagner ma chaumière » pour mourir au moins avec mes pauvres » enfans. Puisse le ciel vous être toujours » propice ! ma bonne dame.

A ces mots, le malheureux vieillard sortit et reprit le chemin de sa maison. Miss Kingley rentra dans la salle où elle attendait que son neveu arrivat pour diner.

On s'étonnera, sans doute, du changement extraordinaire et subit arrivé dans l'humeur, et dans le cœur de la tante de Brown. Ces révolutions ne sont malheureusement que trop fréquentes, et les exemples n'en sont pas rares. L'avarice est la passion favorite, c'est la seule peut être qui nous reste dans la vieillesse ; Miss Kingley courait à grands pas vers cet âge de la décrépitude, auquel le plaisir d'économiser est si naturel. Ajoutons à cela que, comme

nous l'avons déja dit, une grande fortune corrompt aisément les vertus qu'on avait dans la médiocrité. Il est tout simple d'oublier au sein de l'opulence qu'il y a des malheureux. L'homme qui digère un splendide repas sous des lambris dorés, songe-t-il aux besoins d'un misérable mourant de faim à la porte de son palais ?

Brown rentra enfin ; sa tante amena d'abord la conversation sur l'éloge du Capitaine Mac-Grégoire, elle appuya sur-tout sur son économie et son bon sens. « Si son bon » sens, répliqua Brown, consiste dans les » maximes qu'il nous a débitées, il n'a tout » au plus qu'une vertu négative ; ses facul- » tés ne lui permettent peut-être pas d'être » généreux ; peut-être craint-il d'avouer que, » s'il ne soulage pas les malheureux, c'est » moins la faute de son cœur que celle de » sa fortune ; il a tort. Il est toujours beau,

» quand on ne peut pas faire autrement ,
» de consoler la misère en la plaignant. »

» Oh ! on peut faire sans peine de ces lar-
» gesses là, elles ne coutent rien. Je ne sais
» point, moi , prodiguer mon argent sans
» espoir de retour ; si vous prévoyez que
» votre générosité puisse vous être utile , il
» n'y a pas le plus petit mot à dire. »

» Ce n'est point être généreux que d'exi-
» ger de la reconnaissance. »

» C'est au moins connaître ses intérêts ,
» et veiller en homme prudent à son bien-
» être. »

» Ah ! Madame , jamais je ne consultai
» mon intérêt en soulageant l'infortune ; ma
» recompense est dans mon cœur ; celle-là
» est indépendante de l'ingratitude des hom-
» mes ; l'honnête homme n'en est jamais
» frustré. »

» A la bonne heure , Monsieur , faites
» ce qu'il vous plaira : mais je vous prie de

» ne point m'attirer la visite des mendians
» qui courent après vous. »

» Que veut dire ce reproche, Madame?
» quelqu'un est-il venu me demander? —
» Il est venu un vieillard que vous et M.
» Brewer souteniez à vos dépens : (je sou-
» haiterais de bon cœur que vous n'eussiez
» jamais eu un pareil maître.) Que ne lais-
» sez-vous de pareils soins à la paroisse?
» vous convient il de soutenir une famille?
» Vous n'en aurez une vous-même que trop
» tôt. Mais j'ai congédié ce vieux miserable
» comme il le mérite. » — « Juste ciel! y
» a-t-il long-tems? » — « Depuis une heure. »
— » Je puis encore le ratraper, s'écria
» Brown en se levant; hélas! combien votre
» dureté a du déchirer le cœur de cet in-
» fortuné. »

Le départ subit de son neveu, avait d'abord mis de fort mauvaise humeur Miss Kingley; mais elle s'adoucit en réfléchis-

sant qu'il avait promis à ce malheureux une pension, et qu'il était de son honneur de tenir sa parole. Elle aimait son neveu pour le moins autant que l'argent, et, malgré elle, son cœur l'excusait ; elle se repentit sur-tout d'avoir renvoyé le vieillard, en considérant que Brown allait s'exposer à une fatigue d'autant-plus dangereuse pour sa santé, qu'il avait brusquement quitté la table, de manière qu'il était encore à jeun. Néanmoins la bonne dame résolut de ne point souffrir qu'il multipliat davantage de semblables extravagances : dans ces dispositions, elle attendit impatiemment son retour pour lui intimer ses ordres.

Brown très mécontent de l'entretien qu'il venait d'avoir avec sa tante, volait vers la chaumière de son pensionnaire. Vraiment sensible à tout ce qu'il devait à Miss Kingley, il était mortifié de l'avoir désobligée ; il prévoyait que son humeur généreuse se-

merait entre eux de cruelles divisions. Ce petit contretems lui rendit l'avarice encore plus odieuse ; il en sentit mieux toute la bassesse de ce vice , et toute l'horreur de ses effets. Ces pensées , et la crainte que le vieillard n'eût été maltraité par sa tante , l'occupèrent pendant la route. Il avait déja fait beaucoup de chemin sans s'en appercevoir , il commençait même à désespérer de le rencontrer , quand , arrivé sur une petite éminence , il apperçut le bonhomme assis à l'ombre de quelques arbrisseaux : il se reposait pour être plus en état de monter une hauteur à peu de distance de là. Brown courut à lui : il n'avait pas besoin de tant de diligence ; son vieux protégé n'était pas en état de marcher bien vite. Déjà fatigué , et chagrin de n'avoir pas rencontré son bienfaiteur , les coudes appuyés sur ses genoux , le visage caché dans ses mains , il déplorait ses infortunes. Brown

l'aborda sans en être apperçu. » Eh bien ! » Papa ! lui dit-il , je vous ai atteint à la » fin » Le vieillard à sa vue s'efforce de se lever. « Non , non , restez , je vais m'asseoir » auprès de vous ; je suis mortifié de ne » m'être pas trouvé à la maison quand vous » y êtes venu ; j'ai appris qu'on vous y avait » maltraité ; je suis sorti dans l'espérance de » vous rejoindre ; j'y ai heureusement réussi.

» Ah ! Monsieur , c'est trop , c'est trop » en vérité ; ma misère ne doit pas vous » donner tant de peines , vous occasionner » tant de chagrins ; mais le bon Dieu vous » en réserve le prix ! puisqu'il n'est pas en » mon pouvoir de reconnaître tant de bon- » tés. » — « Brisons là dessus Papa ; avez » vous pris quelque nourriture ? »

» Hélas ! non , mes pauvres petits enfans » n'auraient pas profité de ce que j'aurais » dépensé pour moi ; je préfère d'aller

» manger un morceau de pain que je parta-
» gerai avec eux. »

Brown, à ces mots se leva, et regardant de tous côtés, il vit à quelque distance d'eux un petit cabaret. » Allons, dit-il au » bon homme, en l'aidant, allons voir si » nous trouverons quelque chose dans cette » maison ; j'en ai autant besoin que vous ; » je suis encore à jeun.

Après avoir traversé deux pièces de terre, ils arrivèrent à ce cabaret. Brown fit apporter du pain, du fromage et de la bierre, c'était tout ce qu'il fut possible de trouver dans cette Barraque ; ils n'en mangèrent pas moins de bon appétit. Brown préférait sans contredit ce repas frugal, à ces mets délicats servis dans le métal le plus précieux et escortés par une demi douzaine de laquais à grande livrée. Le bon-homme, après avoir pris un peu de repos, témoigna qu'il désirait s'en aller. Brown voulut l'accompa-

gner. Le vieillard, qui craignait qu'une si longue course fatiguat son jeune maître, s'efforça envain de l'en détourner. Brown ayant insisté sur l'envie qu'il avait de voir ses enfans, puisqu'il avait déjà fait plus de la moitié du chemin, il n'osa pas le contredire.

Pendant qu'ils allaient de compagnie, le bon vieillard fit le recit de ses malheurs; il avait été autrefois un honnête et riche fermier; des accidens, qu'il n'avait pu prévoir, ni empêcher, l'avaient fait tomber dans la misère : il était ainsi devenu l'objet des charités de ceux qu'il avait assisté dans des tems plus heureux.

Arrivés enfin à la cabane, Brown vit avec plaisir la manière dont les petits orphelins étaient soignés; il récompensa la femme qui en était chargée : il assura ensuite douze livres de pension, au lieu de huit, au bon-homme; le prévint qu'il se char-

geait en outre de l'habillement des enfans, et sortit, laissant l'objet de sa bienfaisance trop pénétré pour pouvoir exprimer sa reconnaissance. Miss Kingley, qui avait un peu murmuré du retard de son neveu, le traita néanmoins à son retour avec beaucoup de douceur : mais dès qu'on eut desservi, elle reprit la conversation que le brusque départ de Brown avait interrompue.

« Eh bien ! Frank, avez-vous eu bien-
» tôt rejoint votre vieux pensionnaire ? —
» Environ à quatre milles d'ici, Madame.
» — Cela me fait plaisir, car je ne vous
» sais point mauvais gré d'être fidèle à
» votre parole, et vous devez l'assister
» puisque vous l'avez promis : mais j'es-
» père que vous ne ferez plus de ces
» promesses imprudentes ; vous aurez be-
» soin un jour de tout votre bien, réflé-
» chissez-y. Je ne suis point en état de

» fournir aux dépenses de cette maison ;
» quand vos tantes vivaient, elles y entraient
» chacune pour un tiers, et je sens que le
» fardeau est trop lourd pour moi seule.
» Cependant, mon cher Frank, ménagez,
» songez à l'avenir ; je vous le prédis, si
» vous continuez, l'emploi que vous faites
» de votre bien vous ruinera infaillible-
» ment. Je vous recommande aussi de ne
» point vous avancer trop auprès de Miss
» Collins ; cette jeune fille n'a que quatre
» mille livres ; cela suffirait à peine pour
» vous acheter une charge ; c'est cependant,
» à mon avis, le seul moyen de placer
» utilement votre argent : que vous dirai-
» je enfin ; Miss me déplait ; je la crois lé-
» gère et imprudente ; je ne consentirai
» jamais, par conséquent, à ce mariage.
» Il y a dans ce pays de jeunes personnes
» sages et beaucoup plus riches, qui ne
» dédaigneront certainement pas un homme

» de votre mérite. Je vais prendre le thé » chez Madame Popham, voulez vous m'y » accompagner ? »

Brown s'excusa sous prétexte qu'il était engagé ailleurs, et dès qu'elle fut sortie, il se retira dans un endroit solitaire, pour méditer sur la situation de ses affaires.

CHAPITRE XV.

Brown fut frappé comme d'un coup de foudre, à la défense que Miss Kingley lui fit de penser jamais à Miss Collins. « Je » l'aime, disait-il, j'ai lieu de croire qu'elle » ne me hait pas ; faudra-t-il qu'un vil in- » térêt nous sépare à jamais, quand je suis » enfin parvenu à lui inspirer des sentimens » qui sont d'un si grand prix pour moi ? » Loin de moi cette odieuse pensée ! cette » pensée injurieuse à mon amour ! non, je » ne serai pas sourd à la voix de l'hon- » neur ; j'interrogerai son cœur ; si j'obtiens » une heureuse préférence, je m'unis à » elle par des liens éternels, nous serons » heureux. Mais je ne lui tairai point » ma situation. Si elle est assez généreuse » pour accepter ma main, en perdant l'es-

» poir d'une grande fortune, ce sera pour
» moi le garant d'un bonheur inaltérable :
» non, je n'ai rien à redouter des sentimens
» de son cœur : sa mère seule pourra ba-
» lancer le pouvoir de l'amour : le goût des
» richesses est naturel à son âge : ma tante
» en fait hélas ! une triste expérience. »

L'esprit rempli de la chimère de son prétendu bonheur, déçu par les idées romanesques, qu'un jeune homme, amoureux et sans expérience, se fait ordinairement du cœur humain ; il se rendit à la maison de Madame Collins : la mère et la fille se trouvaient heureusement seules. La mère sortit et les laissa ensemble. Brown les yeux fixés en terre gardait un morne silence. Miss Collins, que cet air sombre et mélancolique inquiétait, lui demanda s'il était incommodé.
» Le corps est à son aise, Madame, mais
» l'esprit est malade. — Qui peut vous
» affliger, Monsieur Brown ? vous portez

» d'ordinaire l'enjouement avec vous ; vous
» avez sans doute essuyé quelque grand
» chagrin ; car je ne pense pas qu'un chan-
» gement si subit soit l'effet de votre tem-
» pérament. » — « Il est très possible, Miss,
» de me rendre à mon état naturel ; ce
» sera votre ouvrage. » — « Moi Mon-
» sieur ! — D'où vient cette surprise ? vous
» devez m'entendre ; mes soins ont dû
» vous instruire de mes sentimens. Je ne
» suis point de ces hommes pour qui toutes
» les femmes sont des objets de galanterie.
» Je vous aime, Miss, vous avez dû vous
» en appercevoir : je suis mon maître, et
» vous êtes en âge de disposer librement
» de vous même. Consentez-vous à vous
» attacher irrévocablement à mon sort ?
» Cette brusque question pourrait vous
» embarrasser, je vous laisse le tems d'y
» réfléchir ; méditez sérieusement une ré-
» ponse dont dépend le bonheur de ma

» vie. Voyez si vous ne répugnez point à » passer le reste de vos jours avec moi. » — Il s'arrêta. Mille pensées confuses assiégèrent l'esprit de Miss Collins et l'empêchèrent d'abord de s'expliquer : elle estimait à la vérité les qualités personnelles de Brown, elle le regardait comme un homme fort supérieur à tous ses autres adorateurs ; mais la fortune qu'il attendait de sa tante était surtout un attrait qui relevait merveilleusement toutes ses autres qualités. Soupçonnant donc, au ton de cette déclaration, qu'elle cachait quelque mistère, elle se composa avec adresse, et répondit enfin. « Votre » proposition est trop nouvelle pour moi, » Monsieur, j'ai besoin d'y réfléchir » Elle ajouta à cette réponse équivoque, que certainement il lui faisait honneur, qu'elle avait toujours eu pour lui une estime particulière, qu'il méritait sans contredit une compagne plus accomplie. —

» Je ne dois ni ne veux prétendre à une
» épouse plus digne de moi, s'écria Brown,
» dans un transport qui égarait sa raison ;
» mais à Dieu ne plaise que je trompe
» jamais celle que mon cœur adore ! il
» n'est pas nécessaire de vous jurer ici des
» sentimens éternels. Je vous préfère à
» toutes les femmes. Je dois donc, à la
» droiture et à l'équité, l'aveu que je vais
» vous faire. Ma tante me défend de vous
» épouser ; pourquoi ? par le conseil de
» qui ? Je l'ignore : elle m'a positivement
» déclaré qu'elle n'y consentirait jamais.
» Elle n'allégue que la médiocrité de vo-
» tre fortune. Quelle raison, hélas ! pour
» un homme qui vous aime éperdument !
» ce que nous aurons suffira pour nous
» procurer une honnête indépendance.
» Nous serons également à l'abri des mépris
» dont on accable la pauvreté, et de l'envie
» qu'inspire l'opulence. Votre bien servira

à

» à me procurer une charge, le mien à
» satisfaire à nos besoins. Le plaisir d'ai-
» mer, les tendres et intimes communica-
» tions de deux époux, de deux amis,
» animés par une même confiance, ne va-
» lent-elles pas cette insipide et fastueuse
» suffisance d'un midas enivré de sa for-
» tune ? Je vous ouvre mon cœur, vous
» n'aurez point à me reprocher de vous
» avoir trompée : si vous êtes telle que je
» désire, si la médiocrité ne vous effraye
» pas, si vous mettez aux richesses le prix
» que la raison dégagée de préjugés, sait
» y attacher ; vous voyez le plus heureux
» des hommes. Je vous dévoue chaque ins-
» tant de ma vie, je l'emploirai toute en-
» tière à faire le bonheur de la vôtre. »
A ces mots il finit. Il aurait pu continuer sans craindre qu'on l'interrompit.

Brown venait de perdre, aux yeux de sa maitresse, tout ce mérite qu'elle avait

eu long-tems la *folie* d'admirer. Elle n'était pas femme à passer si légèrement sur le défaut de la fortune. Il fallait être le plus ridicule des hommes pour lui proposer d'aller s'enterrer dans une chaumière et d'y vivre d'amour. Ses passions, heureusement pour elle, n'étaient pas assez violentes pour l'empêcher de se livrer au sang froid de la raison. Tandis que Brown, la larme à l'œil, le cœur déchiré, attend son arrêt dans un morne silence ; Miss Collins conclut, avec une présence d'esprit admirable, qu'il serait absurde de refuser un homme important comme Péterson, et qu'elle avait eu le plus grand tort de le négliger pour un jeune enthousiaste.

Elle ne jugea pas à propos d'expliquer ouvertement de si louables dispositions ; elle avait jusque-là donné quelqu'espoir à Brown ; ç'eut été manquer à la bienséance que de se rétracter si subitement. Elle sou-

haitait, de grand cœur, que sa mère, ou quelqu'autre personne, vint rompre une conversation, qui ne pouvait que devenir de plus en plus embarrassante. Il fallut néanmoins répondre. « Je suis fort hono-» rée, Monsieur, de votre attachement. » Mon estime vous est acquise, et ne peut » qu'augmenter en raison de votre mérite. » Je ne sais par où j'ai pu m'attirer la dis-» grace de Miss Kingley ; j'en suis vrai-» ment pénétrée ; mais je vous aime trop » pour souffrir qu'une malheureuse passion » vous fasse perdre la fortune et l'amitié de » votre tante. Oublions-nous donc, Mon-» sieur ; la prudence l'exige ; quelque peine » que puisse me causer notre séparation, » elle est nécessaire, et je m'y résous. »

Brown se préparait, en l'écoutant, à combattre ses raisons. Il voulut parler ; la parole expira sur ses lèvres. Il tomba à ses genoux, et serrant tendrement une de ses

mains entre les siennes. « Miss Collins , si » vous consentez à notre union , que m'im- » porte la disgrace de ma tante ! que m'im- » porte. . . . . — La porte s'ouvrit , et Péterson parut. A l'aspect de son rival dans cette attitude , il sembla balancer quelque tems s'il entrerait , ou non ; mais il lut tant de douleur et de confusion dans les traits de Brown ; Miss Collins lançait sur lui des regards si dédaigneux ; elle se récriait , d'un ton si naturel , sur la folle audace de cet amant humilié , que tout cela réuni , le rassura : il eut enfin le courage de s'avancer. » Entrez , entrez , Mon- » sieur Péterson , s'écria la belle ; les affaires » que nous agitons peuvent bien être in- » terrompues : vous voyez ; Monsieur Brown » donne par fois dans des travers , tout » propres à le rendre très-ridicule. » A ces mots , Brown furieux sentit les transports les plus violens prêts à le porter aux der-

nières extrémités : il sut néanmoins modérer l'agitation de son sang, dans la crainte que cette scène prolongée ne lui fit commettre de nouvelles extravagances. Quelques instans après, il se flattait que ce pouvait bien être une feinte de Miss Collins, intéressée à cacher son trouble. Il se trompait, on ne craignit point, lui témoin, de donner dans l'instant même, des preuves marquées de préférence à Péterson, qui vit, avec une joie secrète, la mortification d'un rival dont le mérite lui avait paru si redoutable. Brown fut laissé en proie aux réflexions les plus accablantes : Miss Collins ne daigna point l'en distraire, et affecta de ne pas lui adresser la parole : il devina sans peine la raison d'un changement, qui succédait si rapidement à la folle confidence qu'il venait de faire.

Pénétré du plus vif chagrin, il résolut de sortir ; c'était un triomphe pour son

rival, l'on ne s'empressa point de le retenir. En s'en retournant, il fit quelques tours dans la campagne pour secouer le joug des réflexions amères qui assiégeaient en foule son esprit. Miss Collins venait de prouver qu'elle n'aimait en lui que sa fortune : un caractère si bas devait faire disparaître à ses yeux les charmes qui l'avaient séduit : il résolut néanmoins de faire encore une tentative, ne pouvant se persuader qu'elle fut déterminée à l'oublier ; ainsi

A se tromper ingénieux,
Il errait occupé d'agréables chimères ;
D'un espoir décevant, les faveurs mensongères,
Lui procuraient au moins quelques momens heureux.

Il avait marché quelque tems, quand il entendit les cris d'une personne qui semblait avoir besoin de secours ; c'en fut assez pour son cœur compatissant. Il vole

vers l'endroit d'où la voix était partie ; il arrive : un homme était prêt à succomber aux efforts de trois malheureux, contre lesquels il se défendait à peine ; il jugea que c'était des voleurs. D'abord la chaleur de la mêlée l'empêcha d'approcher ; mais, s'étant fait jour avec son bâton, il en terrassa deux. Le troisième, se voyant seul, et hors d'état de résister, partit comme un éclair. « Monsieur, dit le gentil-homme, » je vous dois la vie. — Ah ! Capitaine » Mac-Grégoire, c'est vous ; je suis flatté » de vous avoir rendu ce service. — Quoi ! » Monsieur Brown, c'est vous qui m'avez » délivré ; vous êtes un brave homme, sur » mon honneur ; mais, que ferons-nous » de ces coquins ? — Laissons-les libres » d'aller où ils voudront ; c'est assez de » leurs remords pour nous venger et les » punir. Peut-être aussi notre générosité » amenera le repentir dans leur ame atten-

» drie. — Non , parbleu , ils seront pen-
» dus ; nous voila assez forts maintenant ;
» trainons les dans les cachots ; que leur
» exemple serve à épouvanter ceux qui
» voudraient les imiter. — Rappellez votre
» raison , capitaine ; ces gens ne vous ont
» rien pris ; vous en êtes quitte pour la
» peur ; il ne nous convient pas de faire
» l'odieux emploi de délateurs.

» Donnez à ces deux malheureux
» L'exemple des vertus qu'ils osent méconnaître ;
» Voulez-vous vous montrer aussi barbare qu'eux ?
» Soyez donc indulgent, Dieu vous enseigne à l'être.

» Eh bien ! bien , Monsieur Brown ,
» vous demandez leur grace , j'y consens ;
» allons , pendards , tirez , hors d'ici , mal-
» heureux ; nous sommes bien bons , vous
» échappez la corde. — Vous êtes libres ,
» dit Brown , à l'un de ces voleurs immo-
» bile et humilié devant lui : puisse le par-

» don que nous vous accordons et la honte
» de votre crime vous en épargner de nou-
» veaux ! Si la néces ité vous a déterminés
» à cette violence , elle ne vous excuse
» point ; l'honnête industrie trouve toujours
» des ressources pour subsister. La faim
» vous presse-t elle ? pour que vous n'ayez
» point recours à des moyens si criminels ,
» partagez cette guinée ; allez , pensez-y ,
» et choisissez pour vivre des voies plus
» honnêtes. Si vous êtes habitués au crime ;
» (car , enfin , sais-je jusqu'à quel point
» votre ame est corrompue ?) en ce cas ,
» je crains hélas ! que mes avis vous soient
» inutiles : mais au moins , si vous êtes
» sourds à la voix de l'honneur , que la
» crainte d'un supplice inévitable vous ar-
» rête sur le bord de l'abîme. En di-
» sant ces mots il leur tendait une guinée.
» Que Diable faites vous là ! s'écria Mac-
» Grégoire , en lui retenant la main ; n'allez

» vous pas récompenser ces coquins ? —
» Vous n'avez pas besoin, dit l'un de ces
» malheureux, de vous opposer à la géné-
» rosité de ce jeune homme ; je suis touché
» de ses sentimens, j'admire la noblesse
» de son ame : les braves gens sont toujours
» généreux et humains. J'ai connu hélas !
» autrefois ces vertus, et les reproches de
» cet homme estimable sont plus sensibles
» à mon cœur que l'appareil des supplices.
» Je vous remercie, Monsieur, de votre
» humanité ; elle agit sur moi comme vous
» le souhaitez. Vous venez de m'inspirer
» l'horreur du crime ; je sens déjà tout le
» prix de ces vertus dont vous me donnez un
» exemple si touchant. — De pareils dis-
» cours m'étonnent dans un homme comme
» vous ; non, vous n'êtes pas né, surement,
» pour un état si honteux : sur ma parole
» d'honneur, confiez moi. . . . — Je ne le
» puis à présent, je vous rencontrerai peut-

» être un jour , et la providence me pro-
» curera les moyens de reconnaître ce que
» vous faites pour moi ; daignez seulement
» me dire votre nom. — Brown. — Cela
» suffit , je ne l'oublirai jamais. » A ces mots , il fit signe à son camarade , et franchissant l'un et l'autre un fossé , ils disparurent dans l'épaisseur des ténébres dont la nuit couvrait depuis quelque tems notre hémisphère.

CHAPITRE XVI.

Ou allez-vous Capitaine ?

« Je vais avec vous, car je veux passer » cette nuit chez mon ami. — Nous mar- » cherons donc de compagnie. — Cela me » fera plaisir. Eh bien ! je ne crois pas » que le pendart que nous quittons vive » encore long-tems ; au métier qu'il fait » cela ne peut pas aller loin : qu'en pen- » sez vous ? — Je ne suis pas de votre » avis, Capitaine ; cet homme peut rougir » un jour de ses désordres, et faire un » des soutiens les plus estimables de la » société qu'il trouble aujourd'hui : que » sait-on ? il a peut-être une femme, des » enfans mourans de faim ; le désespoir » l'aura égaré ; il n'aura vu d'autre moyen » que la violence pour sauver des êtres si

» chers. Très-bien, Monsieur, très-bien,
» je veux que cela soit ainsi : en mérite-
» t-il moins d'être pendu ? celui qui viole
» les lois du gouvernement auquel il s'est
» soumis, doit être puni par ces mêmes
» lois, et vous savez, Monsieur Brown,
» quel est le chatiment prononcé contre
» les transgresseurs du droit de propriété,
» que tous les membres de la société sont
» intéressés à maintenir. — A la bonne
» heure ; mais je ne crois pas avoir violé
» ni les lois divines, ni les lois humaines,
» en épargnant ces deux misérables, et
» pour ne les avoir pas livrés aux rigueurs
» de la justice. En supposant que leur
» crime fut capital, et qu'ils l'eussent con-
» sommé en vous volant ; oseriez-vous
» vous applaudir d'avoir obtenu, par leur
» mort, la vengeance d'une légère perte
» de quelques meubles, ou d'une somme
» d'argent ? — Sans doute, puisque nous

» vivons sous des lois qui décernent contre
» le vol la peine de mort. — Ces lois
» sont barbares autant qu'absurdes. La plus
» équitable de toutes, la loi du talion,
» inflige des peines en juste proportion,
» et du crime, et du tort occasionné par
» le crime. Ainsi on ne peut exiger qu'un
» œil pour un œil, une dent pour une
» dent. En cas de meurtre, que le meur-
» trier périsse, cela est juste : la propor-
» tion sera établie. Mais dans le cas de
» vol, quand sur-tout il n'est point ac-
» compagné d'offenses corporelles, faire
» subir la mort au coupable, c'est, à
» mon avis, profaner par une injustice le
» pouvoir qu'on a reçu de la société. Que
» le coupable paie le triple de ce qu'il a
» volé, on ne s'éloignera pas de l'équi-
» table proportion : si ses revenus ne suf-
» fisent pas, qu'on le prive de sa liberté,
» jusqu'à ce que le produit d'un travail

» forcé acquitte le dommage qu'il aura
» causé. On pourrait le condamner à une
» amende envers le Roi, chef de la com-
» munauté dont il aurait troublé l'har-
» monie et violé les lois. Un réglement
» de cette nature rendrait le supplice de
» la mort d'autant plus terrible, qu'il se-
» rait moins fréquent. L'impression s'af-
» faiblit en raison de ce que la cause se
» multiplie ; ainsi les exécutions journa-
» lières ont accoutumé le peuple à les voir
» sans émotion. Je suis persuadé qu'un
» homme qui brave la crainte des supplices
» en commettant le crime, préférerait la
» mort à un travail pénible et continuel.
» On sait qu'un de ces malheureux, con-
» damné a passer dans les isles, représenta
» à S. M. qu'il méritait la mort, et la de-
» manda comme une grace. Je ne connais
» point dans l'univers de nation plus féroce
» à cet égard que le peuple anglais : j'ai

» frémi souvent de voir la foule accompa-
» gner en triomphe un malheureux conduit
» à l'échaffaud, insulter à ses derniers
» momens par des chansons également in-
» sipides et outrageantes pour l'humanité.
» Un soldat, vous le savez, Capitaine,
» acquiert dans la mêlée un courage mé-
» chanique : en voyant la mort accumuler
» autour de lui ses victimes, il s'accoutu-
» me à la braver ; et ce spectacle, en se
» reproduisant, perd à ses yeux tout ce
» qu'il avait d'affreux.

» Vous dites vrai, Monsieur Brown,
» les supplices, pour être trop fréquens,
» n'inspirent plus de terreur ; mais, ne
» croyez vous pas avoir fait une injustice,
» en offrant une récompense, et une ré-
» compense d'une guinée à un homme qui
» voulait me couper la gorge ? — D'où
» vient cette question, Capitaine ? C'est
» sans doute une occasion que vous m'of-

» frez d'expliquer mes principes. Les voici.
» Si réellement un besoin urgent entraînait
» au crime ces malheureux, ne valait-il
» pas mieux, en les assistant, les arrêter
» sur le bord du précipice, que de les y
» plonger par des refus inhumains. Or,
» ces gens ne peuvent être des scélérats
» d'habitude, puisqu'ils ont refusé l'argent
» que je leur ai présenté. L'amour insatia-
» ble de l'or est le premier mobile de
» ceux qui font profession de voler : ceux-
» ci donc, s'ils eussent été dans ce cas,
» n'auraient pas hésité à prendre celui qui
» s'offrait à eux par des voies légitimes.
» D'ailleurs, s'ils n'avaient pas eu une hor-
» reur naturelle du brigandage, l'un d'eux
» m'aurait-il tenu des discours dont vous
» et moi, avons été surpris, Non, non,
» à ces traits, on reconnaît évidemment
» que la faim guidait leur bras désespéré.
» Qu'ils apprennent au moins qu'on peut

» obtenir des secours sans user de violence.
» Des actes inattendus de bienfaisance ont
» souvent produit dans les hommes, d'é-
» tonnantes révolutions. — Je le crois, mais
» notre homme ne se corrigera pas, il
» ne deviendra jamais meilleur, dut-il
» faire un cours à l'université de Glasgow.
» — Nous n'en savons rien, dit Brown
» en riant. — Vous ne m'entendez pas,
» répliqua le Capitaine un peu piqué; je
» prétends seulement que ce misérable est
» trop endurci dans le vice, pour que
» tous vos beaux exemples, vos excellens
» préceptes fassent jamais naître le repentir
» dans son cœur. Il y a de l'injustice dans
» votre mal-adroite générosité; je ne puis
» m'empêcher de le dire; vous avez en-
» couragé ce brigand, et l'on ne pouvait
» pas faire un plus mauvais usage de la
» compassion. S'il était actuellement mort
» ou renfermé, comme il le mérite, com-

» bien de forfaits de moins, dont vous » serez responsable, puisque vous lui avez » laissé la liberté de les commettre ! ah ! » parbleu, il n'en serait pas ainsi, si vous » n'aviez pas intercédé pour lui. — Très » bien, Capitaine, c'est moi qui vous suis » obligé. — Non ; non, je ne dis pas » cela, vous m'avez certes rendu un grand « service, j'en suis reconnaissant, mais je » suis fâché que, contre mon avis, ce » coquin nous ait échappé. »

Pendant cette conversation, ils étaient arrivés près de la maison de Miss Kingley. Le Capitaine ne se fit pas beaucoup prier pour entrer. Miss frémit au récit du danher qu'il venait de courir, et fut très-sensible aux louanges qu'il prodiguait à son neveu. Mais elle se joignit à lui pour blâmer le pauvre Brown d'avoir sollicité et procuré la liberté à ces brigands. Ce fut bien pis quand elle apprit qu'il leur

avait offert une guinée. « On ne vous » aurait certainement pas confié de l'argent, » dit-elle d'un ton furieux, si l'on avait » prévu que vous n'en feriez pas un meil- » leur usage. » Brown, mortifié que Mac-Grégoire prît parti contre lui, ne tenta pas même de se justifier. Tandis que la bonne tante louait le Capitaine d'avoir généreusement pensé à arrêter et faire punir les voleurs, tandis qu'elle faisait à son neveu les reproches les plus sanglans, le jeune homme content de lui-même gardait le silence. Il leur laissa débiter, sans y prendre aucune part, mille maximes extravagantes sur les avantages de la lésine la plus recherchée. Ils s'encourageaient ainsi mutuellement à se livrer sans réserve à cette honteuse passion.

Brown, cependant, toujours occupé de Miss Collins, vit avec plaisir le Capitaine se retirer après souper. Miss Kingley l'a-

vait retenu pour qu'il se rétablît entièrement, par quelques rafraîchissemens, de la frayeur que lui avait causé son aventure.

Le neveu ne goûta guères pendant cette nuit les douceurs du sommeil ; il pensa à exiger de sa maîtresse une réponse positive. Ce qui s'était passé la veille ne lui présageait pas qu'elle dut être favorable ; n'importe, il voulait être certain de son sort. Quant aux sentimens de sa tante pour Mac-Grégoire, il ne s'en inquiétait pas beaucoup. « Si elle a résolu, disait-il, de » donner à cet homme sa fortune et sa » main, je ne puis, ni ne dois l'empêcher. » Est-ce à moi, qui suis l'enfant de ses » bontés, est-ce à moi à m'opposer à son » bonheur ? Non, je dois y concourir. » Quelle prétention ai-je à ses biens ? » quels sont mes droits enfin ? ne peut-elle » pas se lasser de me rendre service ?

» elle a plus fait pour moi, en vérité,
» que je n'eusse osé l'espérer. Je ne comp-
» tais que faiblement sur sa fortune, je
» ne serai que faiblement affecté en la
» perdant. J'ai recouvré les biens de mon
» père, c'est tout, c'est même plus que je
» n'en attendais. »

Telles furent ses réflexions pendant une partie de la nuit ; il céda enfin au sommeil, et reposa le matin pendant quelques heures. Après avoir laissé écouler deux jours, il se présenta à la maison de Madame Collins ; il y trouva Peterson avec la mère et la fille ; chagrin de cette rencontre, il désespérait de renouer la conversation qu'il avait été forcé d'interrompre si brusquement lors de sa dernière visite. Il y réfléchissait, et gardait un profond silence. Miss et Peterson, de leur côté, s'entretenaient familièrement comme s'ils eussent été seuls, quand Madame

Collins, interrompant les méditations du pauvre Brown, lui apprit que sa fille devait être le lendemain Madame Peterson. — « Quoi ! demain ! Madame. — Oui, » Monsieur, demain. — Oui, Monsieur, » ajouta Peterson ; demain je deviens le » plus heureux des hommes. — Puisse ce » bonheur être inaltérable, Monsieur ! » répliqua Brown, confondu à cette nou- » velle. » Son rival répondit en s'inclinant qu'il ne redoutait aucune altération dans ses plaisirs avec la charmante Miss Collins.

Brown connut bientôt par quel motif on préférait son rival. Combien Mis Collins lui parut alors méprisable ! l'insulte qu'il en recevait faisait évanouir le regret de la perdre. Il resta autant de tems que la bienséance l'exigeait pour cacher sa douleur, et ne pas accroître le triomphe des deux amans. Honteux de sa faiblesse,

il affecta une indifférence insultante, et même beaucoup de gaieté. Il plaisanta d'un air enjoué la demoiselle sur son prochain changement de condition. Enfin, prenant congé, il lui dit, en raillant, qu'il ne voulait pas retarder, par sa présence, les préparatifs nécessaires à un si beau jour. Miss Collins, humiliée de cette indifférence, vit s'éclipser ainsi une partie de sa gloire ; elle aurait desiré que Brown au désespoir, eut augmenté aux yeux de Peterson le prix de la préférence qu'elle lui accordait : elle s'était bien gardée de lui confier le motif qui avait déterminé son choix ; de son côté, tout fier de sa victoire, tout plein de son bonheur, il ne se donnait pas la peine de réfléchir au changement subit qui s'était fait en sa faveur, et aux raisons qui avaient pu l'occasionner.

Brown sortit donc en homme absolument

ment libre, et qui ne conservait pas même le plus léger souvenir de ses sentimens pour Miss Collins. Il souffrait néanmoins en perdant ses espérances : il ne put s'empêcher de s'occuper, pendant quelque tems, d'une personne qui, la première, lui avait fait connaître l'amour. En se retraçant cependant tout ce qu'avait d'injuste et d'odieux la conduite de Miss Collins, il parvint à l'oublier. L'histoire du pauvre Brewer, se présentant alors à son esprit, lui inspira une sorte de haîne contre tout le sèxe.

Il était presque nuit quand Brown, sortant de la maison de Madame Collins, se rendait par la porte de Buckingham à Chelsea : il avait fait quelques pas dans une allée obscure ; il apperçut une fille dont la démarche et les vêtemens ne lui parurent pas annoncer une de ces malheureuses victimes du libertinage, qui

viennent ordinairement dans cet endroit prostituer leurs faveurs pour une pénible et précaire subsistance : il la suivit de près : elle paraissait être dans une extrême indigence ; cependant, quoique simplement vêtue, son ajustement était propre, sans être recherché : son chapeau était rabattu sur ses yeux ; la tête penchée sur son sein, elle paraissait être dans le plus grand accablement. Ni le bruit que faisait Brown, en marchant derrière elle, ni ceux qui passaient et repassaient, rien ne pouvait l'émouvoir ; elle était entièrement absorbée dans ses réflexions ; ses manières étaient plus propres à réprimer qu'à exciter les desirs. Brown la suivit long tems, s'efforçant en vain de deviner le motif de cette conduite ; sa tristesse le toucha, et sa démarche fit naître sa curiosité. Quoique très au fait de tous les petits manèges, qu'employent,

dans ces lieux de *rendez-vous*, les aventurières qui s'y rendent, il se prépara à l'accoster. Le lecteur verra dans le chapitre suivant comment il s'y prit.

CHAPITRE XVII.

BROWN ne savait comment aborder cette fille ; si elle était vraiment dans l'affliction, comme il y avait tout lieu de le croire, devait-il s'exposer à insulter à sa douleur par des discours offensans ? et d'ailleurs, fut-elle même une de ces femmes dévouées à la débauche, il n'était point de son caractère d'accabler de mépris des malheureuses, pour qui le vice n'est déja que trop une source de misères continuelles. Il n'avait encore pris aucune résolution : cette fille cependant était au bout de la promenade : les yeux fixés sur l'étang de *Rosamond*, elle portait ses pas de ce côté : il était tems que Brown se déterminat ; il allait bientôt perdre l'occasion de la connaître. « Où allez-vous,

» Madame, lui dit-il d'une voix basse » et tremblante : elle s'arrêta, le regarda, » mais sans répondre. Où allez-vous, Ma- » dame, répéta-t-il. — Je vais mourir sur » le sein de mon malheureux père ; il ne » sait pas hélas ! pourquoi je l'ai quitté. » J'ai vu le jour pour la dernière fois ; » je vais expirer dans ses..... » Elle ne put achever : le désespoir étouffait sa voix ; elle allait y succomber, si des torrens de pleurs ne l'avaient enfin soulagée. Brown fut étourdi de cette réponse inattendue. — « Vous convient-il à cet âge, » Madame, de penser à mourir ? votre » carrière peut être encore longue et heu- » reuse : quel évènement assez funeste » vous inspire une si cruelle résolution ? » — Le besoin, la détresse, tout ce que » la misère a de plus affreux se réunit » pour empoisonner mes jours à peine » commencés ; il est tems, il est bien tems

» qu'ils finissent. — S'il ne manque à votre
» repos que l'argent nécessaire à soulager
» vos besoins, je puis vous le rendre,
» Madame : confiez-moi votre situation, je
» l'adoucirai : daignez, en attendant, ac-
» cepter ces deux guinées, c'est tout ce
» que j'ai sur moi. — Quel prix mettez-
» vous à votre générosité ? dit-elle d'un
» ton ferme. — Le plaisir pur de faire
» une bonne action, et de vous sauver des
» extrêmités du désespoir. — C'est trop :
» oui, c'est trop, Monsieur. J'ai vu les
» hommes si méchans, que j'ai peine à
» vous croire. On dit cependant qu'il y a
» encore de ces mortels bienfaisans pour
» qui la vertu n'est point un effort. Ah !
» Monsieur ! seriez-vous un de ces êtres
» célestes ! aurais je bien le bonheur!... »
Ici, ses genoux se plièrent sous elle, elle
se soutenait à peine. Un siège, heureuse-
ment, se trouva près de là, elle s'y laissa

tomber en pleurant. Brown s'assit à son côté. — « Je n'ai point d'autre motif, je » vous le proteste, Mademoiselle, que le » plaisir de remplir les devoirs sacrés de » l'humanité : mais vos discours, vos ma- » nières, le lieu où vous êtes, tout m'é- » tonne. Pardon ! j'ose vous demander le » sujet de vos larmes : ce n'est point une » curiosité indiscrete, c'est le desir de » vous servir qui m'enhardit à vous faire » cette question. — A tout ce que j'entends, » je n'en puis douter, Monsieur, écoutez- » moi. Oh ! quelle carrière je vais ouvrir » à votre humanité !.... Mais, dit-elle, en » se levant brusquement, j'oublie que mon » pauvre père expire de besoin en ce mo- » ment. — Juste ciel ! et où est-il ? — » Dans une affreuse prisson..... gardez- » vous de croire que le crime l'y ait con- » duit... En est-ce un d'avoir trop estimé » son honneur et celui de sa malheureuse

» fille ! — Allons donc, allons le voir,
» je veux vous y accompagner. — Hélas !
» Monsieur, ce spectacle est trop cruel,
» vous ne le supporterez jamais : moi-
» même, accoutumée à toutes les horreurs
» de la misère, je ne puis m'empêcher
» de le redouter. » Ils traversèrent ensemble la grande allée. Convaincue de l'honnêteté du jeune homme, cette fille ne fit aucune difficulté d'accepter son bras. — « Mais, reprit Brown, puisque je ne puis
» voir votre père ce soir, permettez au
» moins que je vous rende à l'un et à
» l'autre ma visite demain matin. Où est-
» il ? comment l'appelle-t-on ? — Il se
» nomme Belton, il est renfermé dans la
» prison de Marshalsea dans le faubourg
» de Southwark. — Je ne connais point
» cet endroit, mais je le trouverai facile-
» ment, et soyez sûre que demain matin
» je m'y rendrai. — Ah ! Monsieur, de-

» puis bien long-tems , nous n'éprouvons » plus les douceurs de l'amitié ; nous n'a- » vons plus d'amis ; notre disgrace les a » fait disparaître. Nous devons votre visite, » je le sens, à votre humanité ; mais cet » endroit est trop affreux..... — Quelqu'hor- » reur qu'il inspire , je n'en serai point » effrayé, si je puis secourir le mérite et » la vertu malheureuse. — Rien, en vé- » rité, de plus noble que ces sentimens. » L'exemple de mon père vous convaincra, » Monsieur, qu'un vain étalage de bien- » faisance, n'est pas toujours la preuve » qu'on en sait pratiquer les sublimes pré- » ceptes. »

Lorsqu'ils eurent gagné la rue , Brown fit approcher une voiture, y plaça Sophie, et paya au cocher sa course. En prenant congé de cette aimable et vertueuse fille, il l'assura de nouveau qu'il lui tiendrait parole.

que d'offenser la délicatesse d'un malheureux en qui la misère nourrit une sensibité toujours prête à s'allarmer. La compassion lui était si naturelle, il la témoignait d'une manière si noble, que jamais l'indigent près de lui ne fut humilié : en le soulageant, il paraissait moins accorder que recevoir une grâce.

Brown vit donc enfin arriver l'heure qu'il attendait avec tant d'impatience. Il entra dans la prison O vous ! qui n'avez jamais peut-être jetté vos regards sur ce séjour d'horreur, de larmes et de misère ; si le tableau que j'en vais tracer peut faire retentir dans vos cœurs le cri touchant de l'humanité outragée dans ces sombres demeures, j'aurai reçu le prix de mes peines, je serai satisfait. Connaissez, s'il est possible toutefois qu'ici l'imagination atteigne la réalité ; connaissez ce qu'endurent d'opprobre et de douleurs, vos frères, vos

compatriotes, des hommes en un mot; le plus souvent pour n'avoir pas eu le pouvoir d'acquitter la somme énorme de quarante shillings. Puissent vos yeux n'être jamais témoins de ce spectacle affreux! puissiez-vous n'en jamais partager l'aspect révoltant avec les victimes infortunées que l'avarice y sacrifie; à moins qu'à l'exemple de Brown, vous n'y soyez appellés par l'humanité et la bienfaisance!

A l'une des extrêmités de la grande rue, vous trouvez une cour sale et dégoûtante: le fond présente une porte large et sombre que traverse diamètralement une énorme barre de fer, surmontée d'un monstrueux cadenat: le haut du mur est défendu par des *chevaux de frise* dont les pointes hérissées forment une barrière insurmontable aux malheureux assez téméraires pour tenter de recouvrer leur liberté. Près de là, en montant trois degrés, une

porte étroite, également renforcée de chaînes et de triple serrures, sert d'entrée à la prison : du seuil de cette porte, vous passez dans une tanière obscure et puante, qui est le gîte d'une espèce d'animal à figure humaine qu'on nomme Guichetier. Le bruit horrible des chaînes, le roulement affreux des gonds et des verroux, tout porte dans l'ame l'effroi, le frissonnement et la terreur ; mais quand enfin, vous descendez dans l'intérieur de la prison, quel spectacle ! Grand Dieu ! peut on le supporter ! des repaires, à peine éclairés, renferment des hommes à qui on parait avoir voulu ôter jusqu'au droit de respirer l'air. Cet élément si nécessaire, dont on n'oserait pas disputer l'usage aux plus vils animaux, ici les hommes n'en jouissent qu'à prix d'argent ; c'est en raison de la somme que vous payez, que l'air est plus ou moins introduit dans le lieu sombre et

puant que vous habitez. La masse énorme des murs, qui s'élèvent jusqu'aux nues, semble toujours prête à engloutir sous ses débris, les malheureuses victimes qu'ils renferment. Un espace étroit, placé dans le centre de ce bâtiment, et environné de fortes palissades, est le seul endroit où il soit permis aux prisonniers de prendre, pendant quelques instans, un faible exercice ; ce lieu où l'on voit une foule de spectres errans, pâles, livides, et qui manquent des premières nécessités de la vie, ce lieu réunit, sous un point de vue révoltant, tout ce qui peut déchirer l'ame la plus féroce et lui arracher des larmes. Ainsi, sacrifiés à la haine, à la vengeance, à la cruauté et à l'avarice, nos concitoyens expirent dans des cachots à la requête d'un créancier puissant, qui, dans sa barbare opulence, n'a pas daigné souffrir le moindre délai, ou supporter la plus faible perte ; ainsi les

tristes jouets des évènemens et de la misère, sont confondus avec les scélérats justement dévoués à la vengeance publique. O vous! qui abusez du pouvoir de la loi ; vous à qui du moins la nature et l'humanité devraient parler plus haut qu'elle, ne mettrez-vous jamais quelque distinction entre le malheur et le crime !

Brown en contemplant cette scène d'horreur, se sentit tellement agité et saisi qu'il oublia, dans une espèce d'anéantissement, et le lieu où il était, et ce qui l'y avait amené. Ses regards stupides et égarés erraient de tous côtés ; son ame affaissée sous le poids de la douleur avait perdu toute son activité. Il s'efforça de recueillir ses sens pour demander la chambre de M. Belton. Sophie, qui l'attendait, ouvrit au premier bruit. Il entra dans un cabinet fort étroit que les soins de cette aimable fille entretenait dans une grande propreté : il était absolument

nud ; on n'y voyait pour tout meuble que deux chaises, une petite table et un lit sans rideaux, dans lequel reposait un vieillard dont le visage portait encore les sillons que les larmes y avaient tracées. A ce spectacle, Brown abimé, s'assit en silence sur la chaise que Sophie lui présenta. Elle alla se placer près du lit de son père. — » Voilà, lui » dit-elle, le gentilhomme qui m'a secou- » ru hier, celui à qui vous devez la vie.... » Oui, la vie, ajouta-t-elle en s'adressant à » Brown ; nous n'avions pas mangé depuis » deux jours : tout ce que j'ai pu faire hier, » ç'a été de lui procurer un peu de lait, » qui l'a soutenu jusqu'à présent. Brown à ces mots se contenta de gémir, car sa langue était liée. Il n'avait jamais été témoin d'une si déplorable misère, et ne concevait pas qu'une créature humaine en put supporter le fardeau. » Je ne sais, Monsieur, » dit le vieillard d'une voix faible, je ne

» sais à quel motif attribuer l'honneur de » votre visite ; si l'humanité vous a conduit » dans ce lieu de désolation , des sentimens » si nobles ont droit à mes éloges : votre » récompense est en vous-même , le prix » de la vertu c'est de se trouver vertueux : » mais si vous êtes venu insulter à ma mi- » sère , si vos bienfaits empoisonnés sont le » prix de la séduction de cette malheureuse » fille , qui n'a de bien que son innocence , » retirez - vous , abandonnez nous à notre » malheureuse destinée : nous savons sup- » porter la mort ; la foule des mortels la » craint , le malheureux la brave ; c'est le » terme de la douleur.

Brown , bien éloigné de craindre qu'on put le soupçonner de tant de bassesse , eut bientôt recouvré la parole. Il se justifia avec beaucoup de chaleur. « Excusez, Monsieur, » lui répondit le vieillard rassuré : excusez ; » je vous ai tenu un langage dur ; j'ai tant

» souffert hélas ! de la méchanceté des » hommes ; vous m'êtes inconnu , votre » âge , les attraits de ma fille , à peine éteints » dans la douleur et dans les larmes. . . . . » Que vous dirai-je enfin ! ses vertus qui » sont si chères à son malheureux père..... » Oui , ses maux , que j'ai plus senti que » les miens , ses maux ont creusé ma tombe ; » mais je crains moins la mort que l'état » affreux où je la laisserai quand mon ame » s'envolera dans le sein de son auteur.

Sophie fondait en larmes , le vieillard en était inondé , Brown ne fut pas maître de retenir les siennes. « Monsieur , dit-il , » j'ai été vivement touché du désespoir de » votre fille ; je ne suis venu que pour vous » offrir mes services ; apprenez moi donc » ce que je puis faire ; je n'épargnerai rien , » je vous le jure. — Je vous crois sincère , » mais sincère ou non , n'importe , vous ne » pouvez plus me faire aucun mal ; c'en est

» fait, je suis parvenu à ce comble de mal-
» heur, où l'on peut braver la cruauté et
» l'ingratitude des hommes ; je vais m'effor-
» cer cependant de recueillir assez mes
» esprits pour vous détailler mes malheurs,
» et vous tracer la route qui m'a conduit
» dans cette honteuse demeure. Puisse mon
» histoire, Monsieur, instruire votre jeu-
» nesse, et vous apprendre à quelles extré-
» mités peut porter la passion, quand on
» n'écoute plus la raison et l'équité ! que
» cette faible condescendance vous prouve
» au moins combien je suis reconnaissant
» de la noblesse de vos procédés envers ma
» malheureuse et chère fille..... hier elle
» était sortie sans m'en prévenir. » L'infor-
tune est sacrée pour moi, interrompit Brown.
» Ce n'est point un mérite, c'est un devoir
» de la respecter : mais vous êtes faible, le
» récit de vos maux ne peut que vous alté-
» rer ; dans l'état où vous êtes, vous avez

» besoin de rafraîchissement : oserai je vous » prier de permettre que je dîne avec vous : » il faut précisément que je sorte, je saisirai » cet instant pour vous faire préparer des » alimens doux et nourrissans. — Je serai » honoré de votre compagnie ; mais souffrez » que Sophie, qui connaît mieux les che- » mins, se charge de ce soin. — Si Miss » daignait m'indiquer les endroits, j'aurais » l'honneur de l'y accompagner.

Sur cela ils sortirent ensemble, et entrèrent dans une auberge voisine, où Brown fit préparer un bon bouïllon et d'autres choses propres à un estomac affaibli. Avant d'entrer dans cette maison, il mit cinq guinées dans la main de Sophie. — » Vous » pouvez avoir quelques petits besoins, de » grace : point de refus, point de remerci- » mens. J'attendrai ici que notre dîner soit » prêt, vous cependant, retournez à votre » père, vous lui êtes utile. »

Elle obéit, et se pourvût en chemin d'un habillement complet pour son père, afin qu'il parut décemment aux yeux de son nouvel hôte. Celui-ci à son retour trouva le vieillard levé et prêt à le recevoir : dans cet état, il paraissait, et à ses manières et à sa physionomie qu'il n'avait pas toujours essuyé des jours aussi orageux. A l'abord de Brown, il voulut se lever malgré sa faiblesse ; son bienfaiteur le prévint en s'asséyant auprès de lui. Ils s'entretinrent pendant quelque tems de choses indifférentes. M. Belton s'en tira en homme qui connaissait le monde, Brown le remarqua. Il eut aussi le loisir d'examiner plus attentivement l'aimable Sophie, et trouva que cette beauté, dont son père avait fait l'éloge, répandait encore quelqu'éclat sur ses traits, quelqu'altérés qu'ils fussent par le chagrin. M. Belton se trouvant mieux après le repas, et persuadé que le jeune homme attendait

avec impatience le récit de ses infortunes, commença son histoire.

CHAPITRE XVIII.

Mon père fut un habile médecin, que ses talens et son expérience auraient dû conduire à la fortune, s'il eut été connu ; mais moins heureux qu'estimable, il vécut dans l'obscurité. Quelqu'ordre, quelque frugalité qu'il mît dans sa maison, la plus sage économie ne put augmenter ses revenus. Tout ce qu'il put faire pour mon éducation, fut de m'envoyer dans une école. Dans sa jeunesse il avait eu des liaisons au collège avec Milord Cotswold. Quoiqu'il l'eut perdu de vue depuis longtems, il résulut, pour contribuer à mon avancement de lui rendre une visite, et de lui demander sa protection. Dès qu'il se fit connaître,

Milord l'embrassa tendrement et lui témoigna le zèle le plus empressé à l'obliger. En conséquence, mon père me présenta à son protecteur. Milord, satisfait de mes réponses, lui proposa de me placer auprès de son fils qui était beaucoup plus jeune que moi : ce sera une occasion pour lui, dit il, de s'instruire avec plus de facilité, et j'aurai soin de sa fortune. Mon père reçut cette proposition avec reconnaissance, et peu de jours après, je fus admis dans la maison de Milord.

La personne et les manières du jeune Lord me plûrent infiniment ; nous ne tardâmes pas à lier amitié ; et tant que nous vécumes ensemble, animés l'un et l'autre d'une noble émulation, nous nous faisions un plaisir de remplir nos devoirs. Nous fumes enfin séparés ; il alla à l'université, et de là, il commença ses voyages. Son père me plaça alors sous la direction de son

intendant. » Je ne prétends pas faire de vous » un procureur, me dit Milord, je veux » que vous soyez en état de remplacer mon » homme d'affaire après sa mort. Vous n'a- » vez qu'à vous mettre au fait de la régie » et de l'économie de mes biens ; je compte » sur vos soins et sur votre fidélité, parce » que je suis persuadé de votre attachement » pour moi. » Je l'assurai que je répondrais à ses espérances.

Peu de tems après, mon père mourut, ne me laissant pour héritage que sa bénédiction ; ainsi je demeurai entièrement dépendant de la famille de Milord. Mon exactitude, et les éloges que faisait de moi celui sous lequel je travaillais, augmentaient chaque jour la bonne volonté de mon protecteur : en un mot l'intendant étant mort on me donna sa place. Milord eut tout lieu de s'applaudir de ma diligence et de mon intégrité.

Dans

Dans cette même année, le jeune Lord revint de ses voyages : son amitié ne parut point altérée, il se félicita de me voir, par mon emploi, irrévocablement attaché à sa personne. Il honora de sa présence la cérémonie de mon mariage ; et fit de riches présens à mon épouse. Il venait souvent me voir ; il m'accablait sans cesse de nouvelles preuves de son affection ; hélas ! je la croyais sincère. Ce jeune Seigneur devint à dix-huit ans, par la mort de son père, comte de Cotswold. Notre petite Sophie n'avait alors que deux ans. Confirmé dans mon emploi, je vis s'ouvrir pour moi la plus flatteuse perspective d'un bonheur dont je n'ai pas joui. Quinze ans s'écoulèrent dans cette parfaite union ; rien ne troublait notre félicité. De quatre enfans que nous avions eu, la mort en a enlevé trois. Sophie était restée seule : ses charmes et ses perfections remplissaient nos cœurs

de la joie la plus pure. Lord Cotswold avait épousé une Demoiselle très riche avec laquelle il ne pouvait vivre heureux. Il passait souvent des semaines entières dans notre maison ; il avait coutume de dire que le faste et la représentation le fatiguaient, et qu'il préférait l'humble toit où nous coulions sans ambition des jours sereins, à la pompe de son palais. Bientôt il peignit à ma femme et à ma fille le déplorable état où le réduisait un mariage inconsidéré ; il trouvait une espèce de plaisir à les attendrir sur ses peines ; il était flatté des efforts qu'elles faisaient pour le consoler ; il se plaisait donc à réitérer ses plaintes. Voici l'époque de mes malheurs.

Un de mes amis, que je croyais honnête, eut besoin de secours pour prévenir sa ruine. Je ne soupçonnais pas ses perfides desseins ; je me rendis sa caution pour quatre cents livres : bientôt je m'en re-

pentis : il déclara une banqueroute, et quitta le royaume. Il fallut payer la somme pour laquelle je m'étais engagé : en vérité je ne la possédais pas : je n'étais point homme à m'enrichir aux dépens de Milord. La personne à qui cet argent était dû fit valoir ses droits : j'étais dans un embarras inexprimable ; toute ma fortune ne montait pas à deux cents livres.

Au milieu du chagrin et du désordre où nous plongeait cet évènement, lord Cotswold vint nous rendre visite : il fut allarmé du trouble que laissaient paraître malgré elles ma femme et ma fille ; il en voulut savoir la cause, on ne put s'empêcher de l'en informer. « Bon ! n'est-ce » que cela ? dit-il, c'est une bagatelle. » Il se fit apporter du papier et de l'encre, et donna une assignation sur son banquier pour le surplus de la somme. J'étais absent lorsque cela se passa. En rentrant,

je fus surpris de la joie avec laquelle on m'accueillit ; j'en demandai la raison : on me répondit en me montrant le billet de Milord. « Cette générosité, dis-je à ma » femme, ne m'étonne point ; efforçons » nous de regagner cette somme par notre » économie ; mais où est notre bienfai- » teur ? que je lui fasse mes remercimens. » — C'est précisément pour les éviter qu'il » est sorti. — J'aurai l'honneur de le voir » tôt ou tard. » Il vint et je le remerciai comme l'exigeait le service qu'il m'avait rendu. J'offris mon billet. « Non, Belton, » me dit-il, laissez m'en seulement une » note. » Je fis néanmoins une reconnaissance de la somme, payable à sa volonté. « Cela est bien, dit Milord ; au reste, » si vous veniez à mourir, je ne répéte- » rais certainement pas cette modique som- » me ; et pendant votre vie vous êtes en » sûreté. »

Les visites de Milord devinrent plus fréquentes. Plusieurs présens de valeur qu'il fit à Sophie, allarmèrent la prudence de sa mère ; elle commença à s'appercevoir que ses assiduités étaient moins l'effet de son amitié pour le père que de sa passion pour la fille. Elle me communiqua ses soupçons : je l'examinai donc de plus près, et ses yeux m'apprirent trop tard, hélas ! pour mon repos, le secret de son cœur. Il lançait sur l'innocente Sophie des regards brûlans : un coup-d'œil de cette enfant, un mot, un mouvement, rien ne lui échappait. Il déplorait avec tant d'art la rigueur de son sort qui l'attachait à une femme qu'il ne pouvait aimer ; il peignit son malheur sous des traits si forts et si touchans, qu'il arrachait des larmes à mon épouse et à ma Sophie. Il espérait, en ouvrant son cœur à la pitié, y donner entrée à l'amour. Tant qu'il ne fit

point d'autres tentatives, on n'avait rien à lui objecter. Cependant les charmes de cette chère enfant s'épanouissaient ; c'était l'éclat et la douceur d'une rose naissante. La passion de Milord était à son comble, elle se manifestait dans tous ses discours, dans toutes ses actions. Nous défendîmes à Sophie d'accepter aucun de ses présens. Dès le lendemain, il lui offrit une occasion d'exécuter nos ordres. Elle refusa un esclavage, c'était un cœur entouré d'une chaîne de diamans. — « Quoi ! Miss Bel-» ton, refuserez-vous cette bagatelle. — » Bagatelle ! Milord, point du tout : cela » est d'un trop grand prix, pour qu'il me » soit permis d'en faire usage : ces ornemens » ne sont point faits pour moi : je deman-» derai cependant la permission de les » accepter. — Vous êtes faite pour hono-» rer le plus haut rang : plut au ciel que » vous fussiez lady Cotswold ! je ne traî-

» nerais pas une vie déplorable ; vous la » rendriez heureuse. Je vous en supplie, » ma chère Sophie, ne refusez pas un don » que je vous ai destiné. »

Ma femme, presente à cette conversation, prit la parole. Elle représenta à Milord qu'il n'avait déja que trop épuisé sa générosité sur sa fille ; que des présens de cette nature, trop multipliés, nuiraient infailliblement à sa réputation. — « Si elle » sort, ajouta-t-elle, de la simplicité qu'exi- » ge sa condition, ce sera une source de » propos injurieux : on élèvera, avec quel- » que sorte de raison, des doutes sur sa » vertu ; c'est le bien le plus précieux » pour elle, il ne doit point être altéré. » Ne m'exposez pas, Milord, je vous en » conjure, par une affection dont les ef- » fets seraient funestes, à rougir des dis- » cours insultans qu'on tiendrait sur une » fille qui m'est si chère. — Ah ! vos re-

» fus déchirent mon cœur ; je mets tout
» mon bonheur à la voir embellie de mes
» dons ; l'éclat de ses yeux surpasse celui
» du diamant..... — De grace, Milord,
» respectez son âge ; ces éloges sont indé-
» cens. — Son éloge est dans mon cœur.
» Je ne puis le taire ; je l'adore : l'amour
» dévore la source de mon sang ; je suis
» consumé. Ce secret est renfermé dans
» mon sein depuis deux ans. A quels
» maux, hélas ! ne suis-je pas en proie !
» j'aime sans espoir, et je suis enchaîné
» à une femme que je hais. »

Il se renverse sur sa chaise avec un cri douloureux, la tête penchée dans ses mains, il reste immobile, et presque sans sentiment. Sophie saisit cet instant pour se retirer. Mon épouse reste auprès de lui. Il revient un instant après de cette espèce d'anéantissement : il regarde autour de lui comme un homme égaré, il de-

mande où est Sophie ? — « Dans sa cham-
» bre, Milord. — Je ne la verrai donc
» plus ! elle ne m'aimera jamais ! le dé-
» sespoir, je le sens, m'ôtera la raison.
» Oh ! Madame Belton, (en se jettant
» aux genoux de ma femme et prenant sa
» main.) Oh ! Madame Belton, ayez quel-
» que pitié de moi ! — Levez-vous !
» Milord ! au nom de Dieu ! levez vous !
» reprenez vos sens. Que puis-je faire ?
» qu'exigez-vous ? — Eh ! le sais-je ! le
» trouble égare mes esprits. »

Il sortit à ces mots, et ce fut le dernier effort de sa raison sur sa malheureuse passion. J'étais absent lors de cette scène ; les affaires de Milord m'avaient appellé à la campagne. J'appris toutes ces circonstances à mon retour, et je prévis tous les malheurs qui nous menaçaient.

Il revint à l'ordinaire : réfléchissant aux droits multipliés qu'il avait acquis sur ma

reconnaissance : considérant d'ailleurs qu'il serait toujours tems de le faire rentrer dans de justes bornes, je feignis d'ignorer ce qui s'était passé. Sophie se conduisit comme de coutume ; nous espérions que le tems et la réflexion le guériraient enfin : nous nous trompions. La liberté de voir ma fille, loin d'éteindre, donna de nouvelles forces à sa passion. Il me dit un jour qu'il voulait m'entretenir tête-à tête; nous montâmes dans sa voiture et nous nous rendîmes à une auberge voisine. Il ne fut question de rien pendant le dîner; mais ayant pris du courage dans les fréquentes libations d'un excellent vin, il osa me parler de sa coupable passion. — «Je l'adore, me dit-il, ma vie dépend de » vous, cher Belton ! consentez qu'un » mariage secret l'attache à ma fortune. » Exigez toutes les sûretés qui dépendent » de moi. Si la mort m'arrachait de ses

» bras avant que lady Cotswold mourut,
» je lui laisserais, de mes biens, tout ce
» dont je pourrais disposer : si je lui
» survis, Sophie est à l'instant déclarée mon
» épouse légitime. »

A ce discours, mon sang se glaça dans mes veines. « Oh ! Milord, m'écriai je,
» oublierez-vous, tyrannisé par une mal-
» heureuse passion, oublierez vous l'hon-
» neur, la raison ? méconnaîtrez-vous les
» devoirs les plus saints ? quelle odieuse
» proposition osez-vous faire ! et à qui ?
» au père le plus tendre, pour qui sa
» fille est le bien le plus précieux. — Con-
» sidérez, dit-il en m'interrompant, que
» sa fortune passera vos plus hautes espé-
» rances. — A quel prix ? Milord : son
» innocence, sa réputation flétrie ; regar-
» dée comme le vil objet d'un commerce
» adultère, l'opprobre retombera sur moi ;
» père infâme et détesté, je passerai pour

» avoir indignement prostitué l'honneur de
» ma fille et le mien : le voilà, dira-t-on,
» si toutefois j'ose encore me montrer, et
» je serai anéanti par le regard de l'hon-
» nête homme..... Et c'est vous, Milord,
» qui aurez voulu ma honte, c'est vous
» qui aurez condamné à cette ignominie un
» père infortuné. »

Il serait impossible de rapporter ici toute notre conversation ; pleurs, imprécations, prières, promesses, menaces, Milord employa tout. Convaincu enfin qu'il ne pourrait me séduire, il se réduisit à demander la permission de voir Sophie comme à l'ordinaire. — « Cela n'est pas
» possible, Milord, après l'indigne confi-
» dence que vous m'avez faite : je vous
» dois tout, reprenez vos bienfaits ; vous
» pouvez détruire votre ouvrage, je ne
» m'en plaindrai pas ; mais mon honneur
» est mon bien, ma probité est à moi ;

» je ne souffrirai jamais qu'on altère l'un,
» ni qu'on soupçonne l'autre. Je vois en
» vous mon protecteur, en cette qualité
» ma maison vous est ouverte ; mais
» trouvez bon que j'éloigne ma fille, sa
» vue ne peut que vous être funeste,
» puisqu'elle vous fait oublier et ce que
» vous vous devez à vous-même, et ce
» que vous devez aux autres. — Votre
» perte, Belton, s'écria-t-il la rage dans le
» cœur et la fureur dans les yeux, oui,
» votre perte m'en répondra. — Ma vie
» n'est rien, si son honneur en dépend.
» Oui, je l'éloignerai ; elle trouvera des
» protecteurs, Milord, qui connaîtront
» ce qu'on doit à l'innocence et à la
» vertu. »

Je le quittai ; comme nous ne demeurions qu'à une petite distance de Londres, je priai ma femme, à qui je rendis notre conversation, d'envoyer Sophie chez une

amie jusqu'à ce que l'orage fut dissipé. J'attendis impatiemment l'effet que ferait l'absence de ma fille sur l'esprit de Milord. Il vint le lendemain, et m'abordant avec un visage abattu. — « Quoi ! Belton, » vous avez donc eu la cruauté de m'ôter » jusqu'au plaisir de voir l'objet de mon » amour. — Je suis père, Milord, j'en » ai rempli les devoirs. — Tu veux ma » perte, barbare ! je me vengerai de tant » d'outrages. »

Persuadé que les représentations seraient vaines, il ne me restait plus qu'à braver l'orage. — « Avant de partir, Milord, ma » fille m'a chargé de vous rendre ces bi- » joux, par lesquels vous vouliez séduire » sa vertu, et dont son innocence devait » être le prix. — Cela est faux ; non, » l'enfer n'inventa jamais de si odieuses » noirceurs : c'est toi qui l'as contrainte à » cette nouvelle insulte : qu'ils soient brisés

» à l'instant ; et puissé-je en faire autant » de toi..... Mais non, elle les a portés, » ils sont d'un prix infini, je les garderai. — Il les examina pendant quelques momens. — « Quant à vous, Monsieur, vous » n'avez plus d'emploi ; j'ai quelqu'un qui » vous remplace aujourd'hui. — Il suffit, » Milord ; puisse-t-on vous servir aussi fi- » dèlement que moi ! »

Il sortit sans répondre.

Je scellai les papiers qui me concernaient ; je mis ordre à ceux qui avaient rapport aux affaires de Milord ; et je vins à Londres auprès de ma fille : ses larmes coulèrent au récit de mon malheur qu'elle s'imputait. Le lendemain mon épouse accablée, vint m'apprendre que celui qui me remplaçait avait saisi ma maison, mes effets ; que rien en un mot n'était échappé à notre désastre. Ce dernier revers m'affecta d'autant plus, qu'il me convain-

quit que ma ruine était résolue. Je devais, à la vérité, à Milord plusieurs années d'arrérages pour la somme qu'il m'avait prêtée; mais la petite maison que j'habitais était un don, et je ne le croyais pas assez lâche pour la reprendre. Dans cette déplorable situation, je ne savais où jetter les yeux pour soutenir ma malheureuse famille. Je sortais un soir dans le dessein d'y réfléchir ; je n'étais encore qu'à dix ou douze pas de la maison ; un homme m'aborda, et me frappant sur l'épaule. — » Monsieur, dit-il, ne vous nommez-» vous pas Belton. — Oui, Monsieur, qu'y » a-t-il pour votre service ? — J'ai un ordre » contre vous, à la requête de Noble Lord » Cotswold pour deux cens livres et les » intérêts ; il faut me suivre.

Arrivé à sa maison, j'informai ma femme par un billet de ce dernier événement. Je n'entreprendrai point de vous peindre ;

dans l'épuisement affreux où je suis actuellement, toutes les agitations que j'éprouvai alors : il vous suffira d'apprendre que Lord Cotswold me tient depuis trois ans enchaîné dans cette horrible demeure ; Il y en a deux que ma femme a succombé à la douleur ; elle est morte. Hélas ! elle est heureuse ; rien ne peut désormais altérer son bonheur, tandis que nos jours s'écoulent dans l'amertume et dans les pleurs.

Lorsque Milord jugea que la misère devait avoir abattu mon ame, je reçus la visite d'un agent de ses infâmes plaisirs : aux premiers mots je devinai le motif qui l'amenait, je le reçus de manière que je doute qu'il ose reparaître. Nous avons en vain sollicité nos amis ; le malheur est une épreuve a à laquelle l'amitié résiste rarement. Hélas ! Monsieur, je ne serais plus si votre ame n'eut été ouverte aux doux sentimens de

l'humanité. J'ignore quel heureux hazard vous a présenté ma fille, et par quel motif elle m'avait abandonné. — » Ah ! mon » père, n'y pensez pas ; je voudrais me le » cacher à moi-même, quoique je doive à » mon désespoir le bonheur de connaître » Monsieur. Oh ! pouvais-je vous voir ex- » pirer dévoré par la faim !... Consolez-vous, » Mademoiselle, reprit Brown, vous devez » vous promettre désormais des jours plus » sereins. Dites-moi, Monsieur, où demeure » Milord Cotswold ? — Dans la rue de.... » Ne lui avez vous jamais fait de propositions » depuis votre emprisonnement ? — Aucu- » ne : la seule qu'il voudrait accepter, je » suis incapable de la faire. — Savez-vous, » mon cher Monsieur, si son cœur n'est » pas changé ; la passion peut être éteinte ; » je le verrai demain ; j'espère qu'il vous » accordera la liberté sur votre parole. — » Gardez vous, Monsieur, de vous trop

» avancer ; je n'accepterai jaimais ce qui ré-
» pugnera à l'honneur et à l'équité.

Brown l'assura qu'il connaissait comme lui les loix de l'honneur, et qu'elles lui étaient chères. M. Belton consentit donc qu'il vit Milord, et qu'il parlat en sa faveur.

Toutes ces choses réglées, Sophie prépara le thé, pendant que Brown s'informait de la police des prisons.

» Celle-ci, lui dit Belton, est habitée par
» d'honnêtes malheureux dignes de com-
» passion, et par des scélérats que le crime
» y a conduit. Quelque vertueux qu'on soit
» en y entrant, il est difficile d'échapper à
» la contagion ; la nécessité de fréquenter
» des hommes corrompus et souillés de
» crimes, tels qu'ils sont ici pour la plus-
» part, entraine communément le danger
» de l'exemple. C'est ici que se réunissent,
» comme en un foyer, les ressorts secrets

» des scélératesses et des forfaits épars dans
» la ville et dans la province. L'homme flé-
» tri par la misère, avili dans les fers, sé-
» paré de la société, dont l'estime ne peut
» plus lui être utile, secoue bientôt le joug
» de la décence ; sa réputation ne lui paraît
» plus mériter des sacrifices qui seraient
» infructueux ; persuadé qu'il n'a rien à
» craindre de pis que ce qu'il éprouve, il
» se livre à l'appas du brigandage, d'autant
» plus dangereux pour lui, qu'il peut s'y
» livrer impunément. Il en est même d'assez
» vils pour abuser de la détresse des com-
» pagnons de leur misère. Une prison est
» en un mot l'école de la friponnerie. Dans
» les horreurs d'une nécessité urgente, on
» croit pouvoir se permettre des actions
» dont la seule idée ferait frémir dans des
» circonstances moins cruelles.

» Quelle source de remords dit Brown
» pour l'auteur opulent de tant de cruautés.

» Je ne veux pas vous fatiguer davantage ,
» Monsieur Belton , je vous reverrai demain
» matin , et j'espère qu'une heureuse révo-
» lution vous fera bientôt oublier les maux
» dont le sort vous accable dans cet odieux
» séjour. — Ah ! Monsieur Brown , c'est
» trop de confiance : puissiez-vous ne pas
» éprouver vous-même des désagrémens de
» la part de mon persécuteur ! — J'en veux
» courir les risques , répliqua Brown , et
» il sortit.

CHAPITRE XIX.

Jusqu'au moment où Brown pouvait se faire annoncer chez Milord Cotswold, il s'occupa à réfléchir sur la manière dont il lui parlerait. Devait-il s'efforcer d'exciter sa compassion par des images vives et pathétiques ? préférera t-il la voie du raisonnement pour le convaincre de l'injustice de ses persécutions ? il demeure indécis, et laisse aux circonstances le soin de déterminer le ton qu'il prendra. Il arrive à l'hôtel de Milord ; le Portier lui ayant dit qu'il était visible, il se fit annoncer : on l'introduisit dans l'appartement, sous le titre d'inconnu. Milord était heureusement seul, il le reçut avec politesse, et l'invita à profiter du déjeuner qu'on venait de servir ; Brown s'excusa : après quoi, interrogé sur le mo-

tif de sa visite ; » Je viens, Milord, implorer
» votre charité en faveur d'un vieillard cour-
» bé sous le faix des ans et de l'infortune ;
» prêt à y succomber, il sollicite avec con-
» fiance votre compassion. — Vous me pré-
» sentez là, Monsieur, une singulière re-
» quête : je n'ai point le plaisir de vous
» connaître, encore moins peut-être celui
» dont vous me peignez la misère : qui
» m'assurera qu'il mérite qu'on s'intéresse
» à son sort ? — Moi, Milord ; il ne doit
» point être confondu avec ces vils men-
» dians, dont la foule assiége votre passage
» dans les rues, et qui feignent le plus sou-
» vent des peines imaginées ; ses malheurs
» sont réels. — Mais, Monsieur, de grace,
» son nom : lui suis-je connu ? — Oui,
» sans doute, Milord ; on le nomme Bel-
» ton. — Belton, s'écria-t-il en reculant ;
» et qu'avez-vous à me dire de sa part,
» Monsieur ? — Que le cœur se refuse au

» recit des maux dont il est accablé ; qu'ils
» révoltent l'humanité , et qu'il y aurait
» même de la barbarie à les retracer. Il
» traine des jours détestés dans un lieu dé-
» goûtant et terrible , même pour le déses-
» poir. Epuisé par le besoin , dévoré par la
» maladie , son corps offre à peine encore
» quelques traces effrayantes de l'humanité
» prête à s'éteindre. Sa fille hélas ! sa fille
» trop chérie , partage tous les maux de son
» père expirant : ce n'est plus un objet de
» desir , c'est la victime de l'indigence et
» du malheur ; pâle , décharnée , le tom-
» beau s'ouvre , la misère l'y précipite ;
» déja sa mère y a succombé. Cependant ,
» oh ! Milord , votre cœur est-il inaccessi-
» ble à la compassion ? C'est en leur nom
» que je vous implore ; si le ressentiment
» vous anime encore contre ce père infor-
» tuné , venez contempler vos victimes ,
» vous ne résisterez point à ce spectacle
affreux....

» affreux. . . . . Soyez juste enfin, Milord!
» qu'une action généreuse lui fasse perdre
» jusqu'au souvenir des maux dont vous
» fûtes la cause ; et puissiez-vous ainsi les
» oublier vous-même, Milord! puisse cette
» réparation nécessaire vous dérober aux
» remords qui doivent vous déchirer. —
» Mais qui êtes-vous, Monsieur ? de quel
» droit osez-vous me donner de pareilles
» leçons ? — Un homme. Ce titre suffit, je
» pense, pour autoriser ma démarche ;
» l'humanité m'en faisait un devoir, la
» compassion m'y invitait. Ces sentimens
» ne sont qu'assoupis dans votre ame, Mi-
» lord ; ils ne peuvent être éteints ; non,
» il n'est point de cœur assez barbare pour
» résister aux horreurs dont je viens d'être
» témoin.

» Vous vous trompez, Monsieur, répli-
» qua le Lord en grimaçant, et prenant une
» prise de tabac ; vous vous trompez ; j'ai

» le cœur dur, je vous le proteste ; mais
» êtes-vous informé que ce vieux misérable
» me doit deux cens livres ? ajoutez les in-
» térêts de quatre années, et les frais de
» son emprisonnement. Monsieur pense-t-il
» que je doive faire le sacrifice de cette
» somme ; d'un argent que j'ai fourni bien
» comptant ? — N'en doutez pas, Milord !
» je croirais être le plus vil des hommes si
» je balançais un moment : la vie d'un mal-
» heureux peut elle entrer en paralelle avec
» un si faible sacrifice ? s'il succombe, que
» deviendra sa fille infortunée ? elle le sui-
» vra ; oui, elle ne pourra jamais lui sur-
» vivre. — Non, non, elle n'en mourra
» pas, elle sera tout au plus dans l'heureuse
» contrainte de revenir à moi. — Point du
» tout, Milord ; si elle eut été assez lâche
» pour s'y soumettre, elle se serait épargné
» trois ans de misère, et la dette serait ac-
» quittée. — Elle l'aurait pû, sans doute,

» mais il n'est plus tems. Je soupçonne
» même que vous venez ici m'éprouver, et
» me faire des propositions de sa part; mais
» assurez-la qu'elles ne sont plus de saison.
» — Quoi ! Milord ! de quel infâme emploi
» osez-vous soupçonner un homme qui
» vous est inconnu. Vous parais-je fait pour
» marchander ici l'honneur et l'innocence
» de cette fille infortunée. — Je n'en suis
» pas sûr, l'ami, mais cela est tout au moins
» vraisemblable. Au reste si la Demoiselle
» se livrait sans répugnance; si le cœur en-
» trait pour quelque chose dans le marché;
« je ne sais pas jusqu'à quel point je serais
» tenté. La friponne a été jolie; mais très-
» jolie. — Cette raillerie insolente, Milord,
» est un outrage auquel je ne suis point ac-
» coutumé. Votre maison est heureusement
» pour vous un azile que je respecte, car
» votre rang, ce rang que vous déshonorez,
» ne vous assurerait pas l'impunité. — Ah!

» ah ! vous êtes son Breteur, son Champion ;
» Je ne soupçonnais pas qu'elle eut déjà
» fait dans le métier des progrès aussi ra-
» pides. — Un jour peut-être vous appren-
» drez qui je suis, Milord, dit Brown en se
» levant ; sachez du moins que, plus que
» vous, j'estime l'honneur, et que je n'ai
» point à rougir des crimes, des bassesses
» dont, je suis fâché de le dire, vous pa-
» raissez faire un jeu. Au reste, Milord, je
» n'oublirai point les circonstances de cette
» scène ; et je pourrai un jour saisir le lieu
» et le tems de vous répondre de manière
» qu'à votre tour, vous connaîtrez la supé-
» riorité d'un brave homme, qui repousse
» l'insulte, sur un lâche qui la fait. » Ce fut ainsi qu'il prit congé. Milord le vit partir avec plaisir : sa visite était importune ; ses reproches étaient embarrassans. La liberté choquante de ses propos avaient déconcerté sa Grandeur.

Brown ne s'était réellement point attendu à cette réception : il en était confondu. Ce qui redoublait encore son chagrin, c'était la cruelle nécessité d'affliger par le récit des nouvelles insultes de Milord Cotswold, le cœur du trop malheureux Belton. — Il était déjà à la porte de la prison, incertain encore du parti qu'il prendrait ; enfin convaincu qu'il faudrait tôt ou tard leur apprendre le résultat de son entretien, et qu'après tout, l'incertitude ajouterait à leurs tourmens, il entra. Le père et la fille l'attendaient avec impatience, également partagés entre la crainte et l'espérance. Brown portait malgré lui sur son visage l'empreinte du chagrin et de l'indignation. Après les premiers complimens, Belton s'empressa de lui demander s'il avait vû le Lord ; — » Je lis dans vos » yeux que vous lui avez parlé, et qu'il » vous a mal reçu. — Hélas ! vous ne de- » vinez que trop juste ; il est inexorable. —

» Ah ! je l'ai prévû ; son cœur est inacces-
» cessible à la pitié. Il ne me reste plus qu'à
» supporter mon malheur avec fermeté ;
» j'apprends depuis long-tems à souffrir ;
» c'est une leçon bien dure , Monsieur
» Brown. Accordez de grace à la curiosité
» d'un vieillard le recit de ce qui s'est passé.
Brown lui fit en abrégé le tableau de la scène, en omettant toutefois les circonstances les plus aggravantes. Belton gardait le silence ; Sophie fondait en pleurs. « Oh ciel ! s'écria-
» t-elle, partagée entre l'honneur et mon
» père , faut-il payer de ma honte sa li-
» berté ! — Plutôt ma mort ! elle n'est pas
» éloignée , répliqua ce malheureux père :
» je laisserai au ciel le soin de protéger ta
» vertu , et de récompenser votre bienfai-
» sance , Monsieur.

Brown n'épargna rien pour leur rendre l'espérance ; il les assura de nouveau que de meilleurs jours leur étaient réservés.

L'espérance est une menteuse qui flatte et séduit les malheureux, c'est une coquette dont ils éprouvent chaque jour les perfidies, et qui n'en captive pas moins leur confiance. Ainsi, Belton et sa fille, contre qui la raison et les probabilités semblaient se réunir, ne pouvaient se refuser au plaisir d'envisager un avenir plus heureux, tel que le promettait leur consolateur. Combien on se plait dans la compagnie d'un homme qui flatte avec complaisance nos desirs et nos projets ! Brown, résolu de concourir lui-même à la révolution qu'il annonçait, appuyait fortement sur ses promesses, et préparait ainsi l'ame de Belton à un événement, dont la nouvelle trop subite ne pouvait qu'être dangereuse. Quelqu'impossible que parut la chose, elle ne laissa pas d'adoucir pour un moment leur chagrin ; ils pressèrent Brown de partager le frugal repas que Sophie venait d'apprê-

ter ; il y consentit. Comme il prenait congé après dîner. » Eh bien ! Monsieur, dit Bel-» ton, aurons-nous le bonheur de vous re» voir ? ce lieu, je l'avoue, n'a rien que » d'effrayant, mais vous pourrez vous y » accoutumer. — Je ne crois pas que vous » l'habitiez encore long-tems.

Sorti de la prison, Brown entra dans le premier Café : il demanda les papiers publics ; il parcourut la liste de ceux qui faisaient annoncer qu'ils prêtaient de l'argent à médiocre intérêt. Il en choisit trois ou quatre. Le premier à qui il se présenta agréa ses suretés, mais il exigeait d'énormes intérêts ; il en vit d'autres, et ce fut la même chose. — » Ces fripons, dit-il, fournissent » aux malheureux des ressources ruineuses, » et vivent de leurs dépouilles. Qu'il est » dur d'être contraint de s'adresser à eux ! » Malheureusement il en rencontra un qui sous un air de candeur et d'honnêteté, ca-

chait une ame pour le moins aussi avide que celle de ses autres confrères. Brown lui demanda quatre cens livres, on les lui compta sur l'hypothèque de ses biens ; mais les droits de courtage, la prime et les autres frais acquités, il reçut un peu plus de trois cens cinquante livres.

Muni de cet argent, il vole chez le procureur chargé du billet de Belton ; il lui demande s'il ne sert pas le Lord Cotswold dans cette affaire. — Oui, Monsieur. — Avez-vous » le billet de son débiteur ? — Oui ! — » Je vous en apporte le montant : votre dé- » charge, s'il vous plaît, il faut qu'il soit » libre aujourd'hui. — Savez-vous, répliqua » le digne suppôt de thémis, que la somme » principale se monte à deux cens livres, » qu'il y a cinq ans d'arrérages, ce qui fait » cinquante livres ? ajoutez vingt livres pour » les frais..... Somme totale, deux cens » soixante et dix livres. — Votre décharge,

» Monsieur, je paye. — Dites moi, Mon-
» sieur, êtes vous parent à M. Belton ! —
» Non ! et d'ailleurs que vous importe ? —
» Oui, certes, cela m'intéresse. Milord sera
» charmé de connaître la personne qui ac-
» quitte le billet. Il prétend que M. Belton
» n'a ni amis ni parens ; qu'il a été élevé
» par charité dans la maison de son père ;
» que par conséquent il doit croupir en pri-
» son. — Cela fait en vérité l'éloge de son
» cœur. Mais il n'aura point la satisfaction
» de me connaître ; M. Belton ignore lui-
» même ce qui se passe. — Tout de bon !
» cela est admirable. Peut être sa fille. —
» Alte là, Monsieur, gardez vous de vous
» oublier en parlant de cette jeune personne.
» Allons, dépêchons, écrivez votre dé-
» charge : principal, frais, intérêts, je paye
» tout : si vous refusez.... Non, non, Mon-
» sieur, ce n'est pas mon intention. — Il
» faut de plus une quittance de la main de

» Milord, et dans les formes requises. — » Il n'est pas nécessaire. — Je veux l'avoir ; » vous me donnerez aussi un reçu de cet » argent, et ce reçu, promettez moi de le » faire tel que je l'exigerai. — Bien, Mon- » sieur ; vous l'aurez.

Brown n'eut pas plutôt reçu la décharge qu'il vola à la prison. Il avait préparé Sophie et son père à cette visite par un billet qu'il leur avait écrit le matin ; il les invitait à dîner avec lui dans une auberge dont il leur donnait le nom. C'était un mystère pour eux ; persuadés que Brown ne pouvait les tromper, ils s'attendaient à quelque chose d'extraordinaire, sans prévoir néanmoins ce que ce pouvait être. Brown remit la décharge au Geolier, paya ses droits, et courut à l'endroit où il était impatiemment attendu. — » Eh bien ! Monsieur Belton » avez vous reçu mon billet ? — Oui, Mon- » sieur, mais, qu'en dois-je croire ? — Rien

» n'est plus vrai , vous êtes libre. J'y avais » trop d'intérêt pour ne pas en hâter le mo- » ment. Allons , une voiture nous attend à » la porte , nous irons prendre ensemble » un bon dîner. — Je n'hésite point à vous » croire ; vous ne voudriez pas me donner » une fausse joie. Je vous suis. » Sophie allait après eux gardant un profond silence ; quand enfin elle eut vu son père hors du seuil de cette funeste maison, dont la mort seule lui paraissait devoir le délivrer ; des pleurs de joie inondèrent ses joues; elle était transportée. Brown les fit monter dans la voiture , qui les conduisit à quelque distance de la ville dans une auberge où ils étaient attendus. Pendant quelque tems on garda de part et d'autre un profond silence , suite naturelle de l'étonnement. Le bon vieillard s'écria enfin : » J'ai peine hélas ! à en croire » mes sens ; ceci renferme un mystère que » M. Brown seul peut éclaircir. — Je ne vous

» satisferai qu'après dîner. — A la bonne » heure, mais ce tems paraîtra bien long à » mon impatience.

Le dîner fini, Brown saisit l'instant de rendre à M. Belton son billet, et le convainquit ainsi qu'il était réellement libre. On tenterait envain d'exprimer l'excès de leur joie. Le vieillard était dans les bras de son bienfaiteur, et l'accablait de remercimens ; Sophie exprimait sa reconnaissance par ses pleurs et son silence. Si la modestie le lui eut permis, avec quel plaisir elle aurait prodigué à l'honnête Brown les caresses et les embrassemens dont elle était témoin ! Elle ne pouvait se refuser aux tendres sentimens, que méritait à tant de titres leur généreux libérateur. Si jamais en effet Brown parut aimable, ce fut sans doute dans ce moment glorieux pour lui, où, semblable aux puissances célestes, il rendait le repos aux affligés, la santé aux malades, et la liberté aux

prisonniers : Il ne s'opposa point d'abord aux tendres épanchemens de leur cœur, il y aurait eu trop d'affectation dans ce procédé ; mais, craignant l'effet de cette émotion, si elle était prolongée, il fit tomber adroitement la conversation sur un autre sujet.

Il les conduisit le soir dans un petit logement propre et commode qu'il leur avait fait préparer ; après leur avoir promis de revenir le lendemain, il les laissa dans l'étonnement d'une révolution aussi agréable qu'imprévue, et dont ils sentaient trop le prix pour n'être pas justement pénétrés de toute l'étendue de leurs obligations.

Brown, comme il l'avait promis leur apporta la quittance de Lord Cotswold. La pudeur et le plaisir colorèrent les joues de Sophie à sa vue ; il rendait justice à ses charmes, mais la tranquillité de son cœur n'en fut point altérée. Belton le regardait comme son fils ; il était parfaitement rétabli.

Ils consultèrent ensemble sur les moyens qu'il prendrait à l'avenir pour subvenir à sa subsistance et à celle de sa fille. Divers projets proposés parurent impratiquables : au reste il avait le tems d'y réfléchir ; le loyer de l'appartement qu'il occupait était payé pour un mois. Il résolut enfin d'écrire à un de ses parens qui jouissait d'une fortune considérable dans une province éloignée de l'Angleterre ; et de lui offrir ses services en qualité d'Intendant. Brown approuvant ce projet remit au vieillard un billet de trente livres pour ses besoins, jusqu'à ce qu'il eut reçu une réponse. Il les quitta très satisfait, après leur avoir néanmoins recommandé expressément le secret sur ce qui s'était passé.

Fin de la première Partie.

Biblioteca

47015